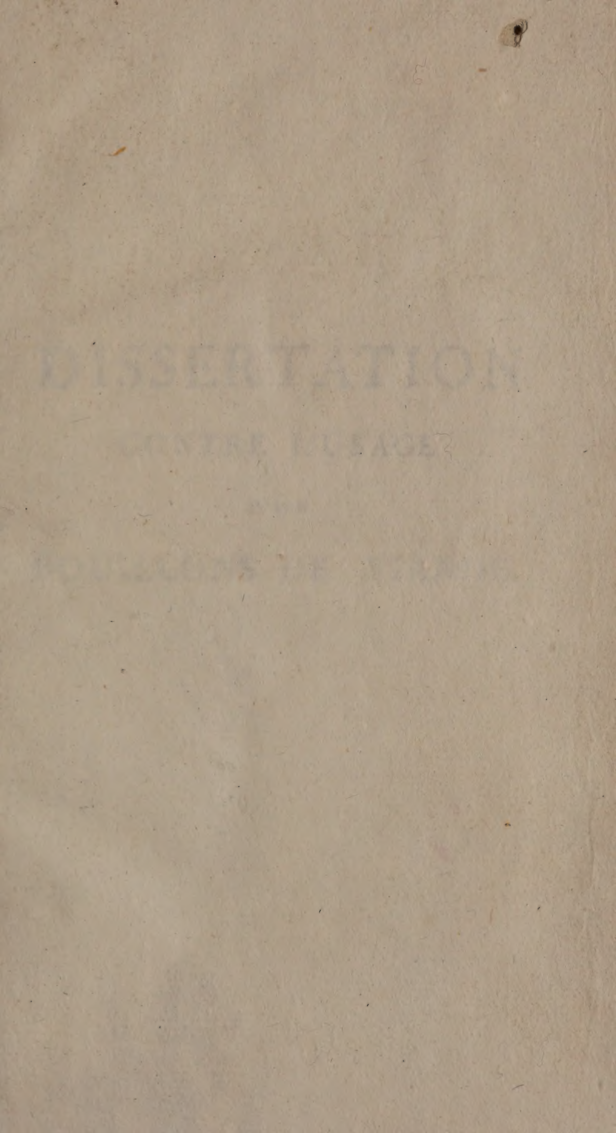






DISSERTATION

CONTRE L'USAGE

DES

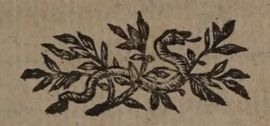
BOUILLONS DE VIANDE.

DISSERTATION
CONTRE L'USAGE
DES
BOUILLONS DE VIANDE,
DANS LES MALADIES FÉBRILES.

Par M. Paul-Charles de Laudun, Docteur en Médecine de Montpellier, Médecin à Tarascon en Provence.

Lædunt namque febrientes : quia caro, ova, pisces & juscula facilè tum cadaverantur ac minimè nutriunt.

Helmont, de Febribus, cap. XII, p. 772. 4.



A PARIS.

Chez { Dessain junior, Libraire, quai des Augustins.
Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, vis-à-vis l'Eglise de S. Côme.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation, et Privilège du Roi.



AVANT-PROPOS.

Je ſuis peu ſurpris de voir les médecins ſoutenir des opinions différentes ſur des objets de théorie & de pure ſpéculation; mais je ſuis étonné de ne point les trouver d'accord ſur la diète (1) ou ſur le régime de vivre des fébricitans ; point de pratique d'autant plus eſſentiel, à mon avis, que

(1) *Régime de vivre, qui règle le boire & le manger.* Vocabul. Franç. Je prends ici ce terme ſuivant l'uſage ordinaire, bien différent de la ſignification qu'il a parmi les médecins, qui entendent par diète l'uſage des ſix choſes qu'ils appellent non-naturelles : l'air, le boire & le manger, le mouvement & le repos, le ſommeil & la veille; les excrétions, & enfin les paſſions de l'ame. Voyez *Caſtelli Lexicon*, au mot *Diæta*.

les fièvres ſont les maladies les plus communes, & que le régime de vivre paroît le point capital de leur traitement; car il n'eſt pas toujours temps de faire des remèdes dans les maladies fébriles (1); mais il eſt toujours néceſſaire de nourrir les malades convenablement.

Tous les anciens médecins ont employé une nourriture végétale dans les fièvres : je ne connois

(1) M. *Voullonne*, profeſſeur en médecine de l'Univerſité d'Avignon, marchant d'un pas aſſuré ſur un terrain neuf, vient de donner un excellent Mémoire *ſur la Médecine agiſſante & ſur l'expectante*, que nous regardons comme ſupérieur à tous les éloges qu'il a reçus. Cet Ouvrage, en 1776, a remporté le Prix au jugement de l'académie de Dijon, qui, depuis pluſieurs années, propoſe les programmes les plus intéreſſans pour la médecine.

qu'*Arétée de Cappadoce* & *Alexandre de Tralles*, qui se soient un peu écartés du régime prescrit par *Hippocrate*, & qui aient parlé de viandes & de bouillons, mais dans certains cas seulement. Ce n'est qu'au seizième siècle de l'ère chrétienne, que *Fernel*, *Lommius* & *Houllier* ont commencé d'introduire l'usage des bouillons de viandes dans ces maladies; ils conseillent pourtant d'employer, & ils mettent au premier rang le régime des anciens; ils allient l'usage des végétaux avec celui des bouillons de viande: & ils recommandent d'altérer & de corriger ces derniers avec les acides & avec les plantes herbacées. Ceux qui les ont suivis de près dans le dix-septième siècle,

Mercurial, *Sennert*, *Rivière*, &c. ſe ſont encore plus écartés du régime végétal, & ont fait un plus grand uſage des bouillons de viande; on en eſt enfin venu peu à peu au point de ne donner pour nourriture aux fébricitans que ces bouillons ſeuls, ſans correctifs & ſans altération : uſage ſi bien établi aujourd'hui, que nous le trouvons preſque généralement adopté en France, en Italie & en Allemagne : c'eſt-là, en effet, le régime de vivre preſcrit de nos jours pour les fébricitans par *Lobb*, par *Fizes*, par *Aſtruc*, &c. Dans ce ſiècle, *de Haen* ſeul, à l'exemple de *Fernel* & de ſes contemporains, pour corriger, ainſi qu'il le dit, la tendance que les bouillons de viande ont à la pourri-

ture, conſeille de les mêler avec les acides. Ce médecin célèbre, ſeul aujourd'hui parmi ceux qui font uſage des bouillons de viande, a employé en même temps les végétaux, qu'il paroît avoir mis au premier rang. Le régime de vivre des anciens, la nourriture végétale dans les fièvres, a cependant toujours eu des partiſans, qui ont en même temps condamné l'uſage des bouillons de viande dans ces maladies. Dans le dernier ſiècle & dans celui-ci, les médecins du plus grand nom ſont de cet avis : *Sydenham*, *Morton*, *Boerhaave*, *Hoffman*, *Huxham*, *Heiſter*, *Van Swieten*, *Haller*, MM. *de Gorter*, *Pringle*, *Tiſſot*, *Poiſſonnier*, &c. tous les médecins inſtruits, &

qui ne ſuivent pas aveuglément les traces des autres, paroiſſent aujourd'hui ſe réunir contre la nourriture animale dans les maladies fébriles, preſque univerſelement condamnée en Angleterre & en Hollande.

Ayant adopté ſur cette matière la façon de penſer des hommes célèbres que je viens ici de citer les derniers, j'ai cru m'être aſſuré, par ma foible expérience, que l'uſage des bouillons de viande étoit pernicieux dans les maladies fébriles. Ne le trouvant nulle part combattu avec toute la force qu'il me paroît néceſſaire d'employer pour terraſſer un monſtre, dont l'empire eſt ſolidement établi, dans mon pays au moins; dans le cas de repré-

ſenter en qualité de conſeiller-médecin de Sa Majeſté, en aſſiſtant aux examens des aſpirans en chirurgie & en pharmacie, j'ai raſſemblé les raiſons qui m'ont paru en démontrer évidemment les mauvais effets; j'ai réuni les paſſages des auteurs les plus reſpectables qui le condamnent, & je les ai expoſés dans un diſcours public, généralement approuvé de tous mes auditeurs. Engagé & ſollicité par nombre de perſonnes éclairées, ſur leſquelles ces motifs ont fait la plus vive impreſſion, & qui ont penſé qu'étant connus du Public, ils pourroient contribuer à faire proſcrire cet uſage, qu'elles ont comme moi jugé nuiſible à l'humanité; ayant lieu d'eſpérer

qu'un Ouvrage ſur cette matière pourroit opérer ailleurs le même effet que dans cette Ville, où l'on commence aſſez généralement à abandonner les bouillons de viande, & à employer une nourriture végétale, depuis que j'ai prononcé ce diſcours, je préſente ici ces raiſons & ces autorités avec un peu plus d'étendue, ſous la forme de Diſſertation; non dans la vue de me faire auteur, n'ayant ni les talens, ni le temps d'écrire, mais avec la ſeule intention d'être utile : je me flatte qu'en faveur de ce motif on voudra bien excuſer mon inſuffiſance, & me pardonner l'incorrection de ſtyle, que, malgré tous mes ſoins, je ne me ſens pas en état d'éviter. « Je n'écris point

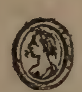
» pour moi, mais pour la vérité, » ou pour ce qui me paroît l'être, » ſans inquiétude ſur la façon de » penſer des autres. » *Non mihi, ſed rationi, aut quæ ratio eſſe videtur milito, ſecurus quod hic tenet aut hic.* SCALIG. Je prie le lecteur de faire moins attention à un auteur nouveau & inconnu, qu'à la force des raiſons, & au poids des autorités que j'ai à rapporter. Je ne donne point mon avis; je m'efforce de confirmer celui des plus grands médecins de tous les âges & de tous les pays: je travaille à infirmer les foibles raiſons de ceux qui approuvent l'uſage des bouillons de viande.

Avant de préſenter mon Ouvrage au Public, & pour lui don-

ner du poids, j'ai cru convenable de le faire revêtir d'une approbation, & je n'en ai point trouvé de plus honorable que celle de la Société Royale des Sciences de Montpellier, à laquelle le voiſinage & les connoiſſances que j'ai dans cette ville m'ont fourni l'occaſion de le préſenter avec facilité. Cette reſpectable Compagnie a non-ſeulement fait la grace à ma Diſſertation, ſoumiſe à ſon jugement, de lui accorder une approbation des plus avantageuſes; mais elle y en a joint une autre, celle de ſon privilège pour l'impreſſion. Afin que les Commiſſaires nommés par la Société Royale des Sciences pour l'examen de mon Ouvrage, puſſent plus commodément vérifier

les paſſages des auteurs que je cite, j'en avois donné le texte tout au long, avec la traduction à côté ; mais, pour ne point alonger inutilement ma Diſſertation, je ſupprime ici ce texte ; me contentant de l'indiquer dans des notes courtes, & je conſerve la traduction, qui eſt des plus fidèles, pour pouvoir être entendue de tout le monde, principalement des femmes, qui ſont plus particulièrement chargées du ſoin de la nourriture des fébricitans. J'ai donné en entier la traduction de ces paſſages, parce que la connoiſſance m'en a paru néceſſaire pour n'être point ſuſpecté de prévention, ainſi que j'ai lieu de craindre d'en être accuſé dabord par le titre de ma Diſſerta-

tion, & enfin par la raiſon que le Public, pour qui principalement mon Ouvrage eſt fait, eſt dans l'impoſſibilité de conſulter ces auteurs, qui ne ſe trouvent preſque que dans les cabinets des médecins. Au reſte, qu'on ne craigne point de voir les malades perdre leurs forces ſans bouillons de viande; je me flatte de convaincre tout le monde, & ſans réplique, qu'on les leur conſerve plus avantageuſement, & ſans le moindre inconvénient, avec une nourriture végétale.



EXTRAIT

Des Registres de la Société Royale de Médecine.

L'OUVRAGE de M. DE LAUDUN, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier à Tarascon, dont la Société nous a chargé de lui rendre compte, est intitulé : *Dissertation contre l'usage des Bouillons de viande dans les Maladies fébriles.* Les raisons que l'Auteur rapporte contre cet usage sont fondées sur la théorie de la putréfaction des humeurs du corps humain, combinée avec celle à laquelle sont sujets les bouillons de viande ; sur l'autorité des plus grands praticiens, & enfin sur l'expérience.

M. DE LAUDUN donne le précis historique de tout ce que les auteurs de pratique ont écrit sur la manière de nourrir les malades attaqués de maladies aiguës, en observant l'ordre chronologique depuis Hippocrate jusqu'à nous. Il a imité en cela René Moreau, qui nous a donné de cette manière l'histoire de la Saignée. Nous observerons à cet égard, que ces sortes de Précis historiques des tentatives des médecins dans le traite-

ment des maladies, ne peuvent être que que très-intéressans, en ce qu'ils renferment l'histoire des progrès de l'esprit humain dans la science la plus importante de toutes celles qui ont pour objet la conservation des hommes.

La manière dont M. DE LAUDUN a rempli cette tâche, concernant le régime des malades, mérite l'approbation de la Société, avec d'autant plus de raison, que sa Dissertation peut avoir une application particulière dans le traitement des maladies épidémiques, & qu'elle achevera de détruire un préjugé malheureusement encore trop répandu dans les Campagnes.

A Paris, ce 26 mai, 1778.

Signé, CAILLE & THOURET.

Je certifie que le présent Rapport, qui a été lu dans une de nos séances de la Société Royale de Médecine, est conforme à l'original contenu dans les registres de cette Compagnie.

A Paris, ce 27 mai, 1778.

VICQ D'AZYR,

Secrétaire perpétuel de la Société Royale de Médecine.

EXTRAIT

Des Registres de la Société Royale des Sciences.

Du 11 décembre, 1777.

NOUS, Commissaires nommés par la Société Royale des Sciences, avons examiné un Ouvrage de M. DE LAUDUN, médecin de Tarascon, qui a pour titre : *Dissertation contre l'usage des Bouillons de viande dans les Maladies fébriles.* L'Auteur, animé du desir de détruire le préjugé qui s'oppose aux progrès d'une pratique utile à l'humanité, les combat avec avantage, par les raisonnemens fondés sur les principes généralement reçus, & sur-tout par ses propres observations, appuyées de l'autorité des plus grands médecins de tous les âges & de tous les pays. Nous pensons que cet Ouvrage ne peut que contribuer à répandre de plus en plus une vérité utile, & qu'il est digne de l'approbation de l'Académie, & de l'impression.

Signé, BRUN, CUSSON fils, CAPTAL neveu.

Je soussigné, certifie le présent Extrait conforme à son original, & au jugement de la Compagnie.

A Montpellier, ce dernier jour de décembre mil sept cent soixante-dix-sept.

Signé, DE RATTE,
Secrétaire perpétuel de la Société Royale des Sciences.

EXTRAIT

DU PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien-amée la SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES de Montpellier, Nous a fait exposer qu'elle auroit besoin de nos Lettres de Privilège pour la réimpression de ses ouvrages. A CES CAUSES, voulant

favorablement traiter notredite SOCIÉTÉ, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire réimprimer, par tel Imprimeur qu'elle voudra choisir, tous les Ouvrages qu'elle voudra faire imprimer en son nom, en tels volumes, formes, marges, caractères, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de vingt années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes; sans toutefois qu'à l'occasion des Ouvrages ci-dessus spécifiés, il puisse en être réimprimé d'autres qui ne soient pas de notre SOCIÉTÉ. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire de réimpression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi de réimprimer, faire réimprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit de ladite SOCIÉTÉ, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hô-

tel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à ladite SOCIÉTÉ, ou à ceux qui auront droit d'elle, à peine de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que la réimpreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie; qu'avant de les expoſer en vente, les Manuſcrits & Imprimés qui auront ſervi de copie à la réimpreſſion deſdits ouvrages, ſeront remis ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON; le tout à peine de nullité des Preſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite SOCIÉTÉ & ſes ayant-cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée

tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles, le vingt-neuvième jour du mois d'août, l'an de grace mil sept cent soixante, & de notre règne le quarante-cinquième. Par le Roi en son Conseil; scellé du grand sceau de cire jaune.

Signé LE BEGUE.

Registré sur le Registre XV. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 112, fol. 113. conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses, Art. XLI, à toutes personnes, de quelques qualités & conditions qu'elles soient, & autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les

auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre, neuf exemplaires prescrits par l'Art. CVIII du même Réglement. A Paris, ce 15 octobre, 1760.

Signé, VINCENT, Adjoint.

Collationné par Nous, Ecuyer, Conseiller Secrétaire du Roi, Maison Couronne de France, Contrôleur en la Chancellerie établie près la cour des Comptes, Aides & Finances de Montpellier.

Signé, SOESSU.

DISSERTATION



DISSERTATION
CONTRE L'USAGE
DES BOUILLONS
DE VIANDE,
DANS LES MALADIES
FÉBRILES.

LES Médecins, dans les écoles & dans les livres, ne ſont point d'accord ſur le caractère & ſur l'eſſence de la fièvre, quoique ce ſoit la plus commune des maladies qui affligent l'humanité (1).

---

(1) Sydenham dit en deux endroits, que les fièvres forment les deux tiers des maladies. *Epiſt. I, pag. 196. Diſſert. epiſtol. pag. 256.* Par un calcul qui n'eſt pourtant pas bien exact, dans une pratique de vingt-ſix ans, je trouve dans ce pays, huit neuvièmes de maladies

Il est aisé de se convaincre de cette diversité d'avis, par les différentes définitions que nous en ont données les auteurs les plus célèbres : *Galien* (1), *Fernel* (2), *Sennert* (3), *Frédéric Hoffman* (4), *Boerhaave* (5), *Sauvages* (6) & tant d'autres, qu'il seroit trop long & ennuyeux de rapporter ici. Le soin même que prit *Boerhaave* (7) de ramasser & de

---

fébriles, sur une de non fébriles. Je fais mon compte sur toutes les maladies aiguës ou courtes, & chroniques ou longues, comprenant, sous le nom de fébriles, toutes celles dans lesquelles la fièvre est un accident qui entre dans leur caractère. Je renferme ainsi, sous cette dénomination, la phthisie, &c. & j'en exclus l'hydropisie, qui n'est accompagnée de fièvre qu'à la fin, & lorsqu'elle prend une terminaison funeste. Les fièvres seroient-elles plus communes en Provence qu'en Angleterre ?

(1) *Isagosici* libri. tom. VII, pag. 165. *D. Definitiones medicæ.*

(2) *De febribus.* libri IV, cap. I, pag. 443.

(3) *De febribus.* tom. II, cap. I, pag. 1.

(4) *Medicin. rational. Systemat.* pars I, sect. I, cap. I, pag. 9.

(5) *Aphorism.* 563.

(6) *Nosolog. methodic. prolegomena*, classis II, tom. I, pag. 198.

(7) *Van-Swieten in Boerhaav.* Aphorism. 562. tom. II, pag. 6.

faire comme un tableau de tous les accidens fébriles, pour en retrancher ensuite ceux qui n'accompagnent pas toujours la fièvre; travail par lequel il n'en laissa que trois : le tremblement occasionné par le froid fébrile, la vélocité du pouls & la chaleur; ce soin, dis-je, n'a pas résolu la difficulté, de sorte qu'il est vrai de dire encore aujourd'hui, avec le célèbre M. *Lieutaud*, que la Provence placera parmi les grands hommes qu'elle a produits, à présent premier médecin de notre bon roi LOUIS XVI :

« Le vrai caractère de la fièvre est » enveloppé des plus épaisses ténèbres, » & on n'en connoît pas mieux les diffé» rences, quoi qu'en aient dit les auteurs » du premier rang.... Delà, plusieurs » grands médecins ont cru qu'il seroit » peut-être plus avantageux d'abandon» ner le plan sur lequel on a travaillé » jusqu'à présent, pour s'appliquer à » de nouvelles observations, qui, bien » faites & comparées entr'elles, pour» roient fournir des connoissances plus » solides (1). »

(1) *Synopsis univers. prax. med. Febres* tom. I, sect. I, pag. 1.

Mais dans la pratique & au lit des malades, on est assez généralement convenu d'appeler fièvre les maladies, ou de regarder comme fébricitans, les malades dans lesquels on observe l'accélération du mouvement progressif du sang, marquée par la fréquence constante des pulsations du cœur & des artères. J'observe souvent, comme tous les autres médecins, dans les fièvres malignes, dont le caractère principal & distinctif, ainsi que l'exprime le terme *malin*, est, à mon avis, d'avoir une marche trompeuse & insidieuse; j'observe, dis-je, des temps où les malades ont non-seulement le pouls & la chaleur, mais encore les urines, la langue, &c. comme dans l'état de santé, ou à peu près: je dis alors, & j'ai toujours entendu dire à mes confrères en pareil cas, que le malade est sans fièvre. Dans ces circonstances, le grand abattement des forces musculaires, soumises à la volonté, & les autres accidens qui dévoilent son caractère insidieux, bien examinés, me rendent la maladie suspecte, ou me la font ranger d'abord dans sa classe, & j'attends la fréquence du pouls, qui ne tarde pas ordinairement long-temps à

ſe manifeſter. Bien éloigné de vouloir travailler ici à réſoudre cette difficulté, que nous reconnoiſſons de bonne foi être au deſſus de nos forces, nous nous contenterons d'établir que nous entendons par maladies fébriles, celles, plus ou moins courtes ou longues, dans leſquelles on obſerve cette accélération du mouvement progreſſif du ſang, marquée par la fréquence conſtante des pulſations du cœur & des artères, pourvu que cette fréquence accompagne la maladie dans la plus grande partie de ſon cours. Mais nous croyons néceſſaire de faire obſerver, que, quoique la chaleur, plus forte que dans l'état de ſanté, n'accompagne pas toujours la fièvre & dans toute ſa durée, puiſqu'il eſt des temps & certaines fièvres où le malade eſt véritablement froid, ſoit au tact du médecin, ſoit par la ſenſation qu'il éprouve, elle en eſt pourtant l'accident le plus conſtant, & elle la ſuit dans la plus grande partie de ſon cours : c'eſt en effet de la chaleur que les anciens, meilleurs obſervateurs que nous, avoient tiré le caractère de la fièvre.

Suivant les obſervations faites par des auteurs modernes, il eſt prouvé que

la chaleur du corps humain & en état de ſanté, ne monte que juſqu'environ au 28e degré du thermomètre de *Réaumur*, qui répond à peu près au 92e de celui de *Fahrenheit*, tandis que dans les maladies fébriles, elle eſt portée depuis ce point, juſqu'au 35 ou 36e de *Réaumur*, environ le 106e ou 108e de *Fahrenheit* (1). Dans un nouveau & excellent Traité des Fièvres intermittentes & rémittentes, anonyme, mais qu'on attribue à M. de S. médecin célèbre de ce ſiècle, dans les fièvres intermittentes on le fait monter juſqu'au 39e de *Réaumur*, qui approche du 115e de *Fahrenheit*; ce qui nous paroît outré, attendu

---

(1) Auguſto 20. 1740, in memetipſo obſervavi pariter calorem urinæ, in ſtatu ſano eſſe ad 28 gradum ut calor oris, &c. & in ſtatu febrili cùm palmæ pedum aduri mihi viderentur, calor earum non ultrà 31 gradum aſcendebat, &c. *Sauvages*. Noſol. method. *tom. I. pag. 302*. Calor (in febribus) ſenſim creſcit & intenditur uſque ad gradum 32, imò æſtate ultrà 36. *Ibid. pag. 201*.——Gradus caloris corporis ſani ad thermometrum *Fahrenheit* eſſe ad 92, infantibus ſæpè ad 94. *Boerhaave*. Elem. Chem. *tom. I. pag. 103*. Calor pueri ſani notatur ad 98. *Ibid. pag. 149*.

qu'on ajoute qu'elle doit être infiniment plus forte dans les fièvres ardentes, que l'on regarde comme composées d'intermittentes (1). Je ne connois en effet que cet ouvrage dans lequel on fasse monter la chaleur fébrile à un si haut degré.

En admettant, avec *de Haen*, que ces observations manquent de justesse & de précision, ce que nous sommes fort portés à croire, sans faire plus de cas des siennes propres (2), parce qu'elles ne sont point confirmées, & parce qu'il

---

(1) Intentior est quam fortassè statim videatur in febre intermittenti caloris vis, superat enim calorem, &c. ascendit scilicet ad 39 gradum aliquando; hinc autem patet quantum esse oporteat in febribus ardentibus incendium, cùm sæpiùs ex intermittentibus sint compositæ. *De reconditâ febr. interm. & remit. naturâ.* Libr. I. cap. VII. pag. 35.

(2) Il rapporte que, par des observations plusieurs fois répétées, il a vu le thermomètre de *Fahrenheit* se porter, dans l'état de santé, du 95[e] degré au 102[e]; & chez les malades, depuis le 100[e] jusqu'au 109[e]. *Ratio medend.* pars I, tom. I, pag. 196 & sequent. Voyez tout le chapitre X, tom. I, page 192. *De supputando calore corporis, &c.* Voyez aussi tom. II, pag. 322 & sequent.

n'eſt pas exact lui même (1). Quoiqu'il ſoit naturel de penſer que tout ce qu'on a dit ſur cette matière ait beſoin d'être vérifié (2), il reſtera au moins inconteſtable, que preſque toujours la chaleur eſt plus forte dans l'état fébrile que dans celui de ſanté : la différence eſt trop notable, on n'a pas beſoin de thermomètre pour s'en aſſurer, & il ſuffit pour nous que cette aſſertion ſoit reconnue vraie, comme tout le monde en convient ſans difficulté.

Qu'il nous ſoit permis d'obſerver ici en paſſant, que quoiqu'on ait de grandes obligations à *Fahrenheit*, & ſur-tout à

(1) Il fait répondre le 108e degré de *Fahrenheit* au 34e de *Réaumur*, tandis qu'il devroit le comparer au 36e. *Rat. medend.* tom. VI, pag. 83. Car ſi le 212e de *Fahrenheit*, degré de l'eau bouillante, déduction faite de 32, qui eſt celui de congélation, correſpond au 85e de *Réaumur;* le 108e, déduiſant également 32, donne environ le 36e.

(2) Les obſervations que j'ai faites moi-même, s'accordent, à peu près, avec celles de *Sauvages*, quoique j'aie tenu les thermomètres appliqués long-temps, pour vérifier celles de *de Hahen;* mais je ne les rapporte pas, vu que les inſtrumens dont je me ſuis ſervi étoient défectueux, comme je le dirai bientôt.

Réaumur, d'avoir perfectionné les thermomètres, inventés par *Torricelli*, il paroît qu'on ne peut point compter encore sur une précision bien exacte de leur part, sur-tout quand il est question de comparer observations à observations, faites avec des thermomètres différens, quoique gradués suivant une même méthode (1).

Cela posé, je vais travailler à prouver, par un raisonnement fondé sur des connoissances certaines de physique & de chimie, ainsi que sur des observations

---

(1) Je crois que nous avons une preuve convaincante, qu'on ne peut point compter sur la précision des thermomètres, dans les observations du froid, faites à Paris, le 29 janvier 1776, par MM. *Jeaurat* & *Le Gentil*, de l'académie royale des Sciences, & par M. *Meissier*, astronome de la Marine. Les premiers ont trouvé le thermomètre à 14 degrés $\frac{1}{4}$, & le second l'a observé à 16 degrés $\frac{1}{4}$ sous 0. On doit être persuadé que ces Messieurs ont employé des thermomètres bien faits, & on ne sauroit suspecter leur sagacité. On peut encore moins compter sur ces instrumens, lorsqu'ils sont défectueux par la faute des artistes, qui, en les fabriquant, les graduent mal, ou lorsqu'ils se servent d'un mercure qui contient de l'alliage, ou des esprits-de-vin de force différente.

de médecine, que l'ufage des bouillons de viande eft pernicieux dans les maladies fébriles.

Les phyficiens comme les chimiftes entendent par putréfaction, ou par fermentation putride, un mouvement inteftin, excité dans un corps mixte, fans caufe évidente & manifefte, dont le réfultat eft de produire des fels alkalis volatils & des huiles fétides également volatiles (1); car, comme le dit *Boerhaave*, « la putréfaction rend tout volatil, ex» cepté un peu de terre (2). »

La putréfaction, mouvement inteftin, deftructeur fpontané des corps organifés, peut être leur créateur, comme l'ont penfé les anciens, ou tout au moins l'agent feul & principal de leur première formation, par une fuite du mouvement imprimé & donné par l'Etre fuprême; la putréfaction, auffi ancienne que le

(1) Il faut confulter fur cette matière, *Stahl*, *Boerhaave*; les *Elémens de Chimie* de M. *Macquer*; & fur-tout le *Dictionnaire de Chimie*, dans lequel ce célèbre chimifte, qu'on en regarde comme l'auteur, rapporte en peu de mots tout ce que nous favons jufqu'à préfent fur la putréfaction.

(2) *Element. chem.* tom. II, pag. 183.

monde, mais véritablement inconnue jusqu'à nos jours (1), regardée par *le Philosophe de Verulam*, génie éclairé dans un siècle d'ignorance, « comme » un sujet d'une recherche très-univer-» selle, & comme une partie considé-» rable de la médecine & de la chirur-» gie (2); » la putréfaction, dis-je, attaque les corps des animaux, soit après leur mort, soit pendant leur vie, & dans l'état de santé comme dans celui de maladie : elle n'est point, à beaucoup près, complette dans l'état de vie; elle est alors comme arrêtée & suspendue

---

(1) Ce n'est que depuis peu qu'on a travaillé sur cette matière avec un véritable fruit; ceux qui ont travaillé nouvellement, sont, MM. *Pringle*, *Macbride*, *Gabert*, *un Anonyme distingué*, *de Boissieu*, MM. *Bordenave*, *Godart*, *Baumé*. On doit espérer que les travaux récens de MM. *Priestley*, *Lavoisier*, *l'abbé Félix Fontana*, & que l'observation de M. *Withe*, contribueront infiniment à répandre le plus grand jour sur cet objet très-intéressant, qui occupe aujourd'hui tous les savans.

(2) Bacon, *Natur. Hist. centur. IV.* Voyez *Mémoires sur les substances septiques & anti-septiques. Malad. des Armées*, tom. II, page 192; M. Bordenave, *Dissert. sur les anti-septiques*, pag. 145.

dans son cours; poussée plus avant; exécutée avec plus de célérité dans les maladies, principalement dans les fébriles, ce n'est qu'après la mort qu'elle peut être parfaite, & portée jusqu'à la décomposition & à la destruction des corps soumis à son action.

Je dis d'abord après leur mort, & cette assertion n'a pas besoin de preuves: l'expérience journalière nous fait voir que c'est la putréfaction qui naturellement les décompose & qui les détruit. Ce mouvement intestin en désunit les parties, les réduit, pour ainsi dire, en élémens; matériaux propres, par de nouvelles combinaisons, à entrer dans la composition d'autres corps, que la nature, animée & dirigée par une puissance suprême, ne cesse de créer à mesure que les anciens sont détruits, ou alimens dont elle se sert pour l'entretien & pour la nourriture de ceux qu'elle a déja formés.

Je dis ensuite pendant leur vie, & dans l'état de santé comme dans celui de maladie. La mauvaise odeur des matières excrémentitielles, & la célérité avec laquelle elles se putréfient, dès qu'elle sont expulsées, celles sur-tout qui, aprè

avoir été ſéparées de nos humeurs, font quelque ſéjour dans nos corps, dans des cavités particulières deſtinées à cet uſage, nous prouvent qu'elles ont déja ſubi un commencement de putréfaction : la fétidité des excrémens qui ſe font par les ſelles, nous démontre, au moins évidemment, qu'elle a lieu dans le tube inteſtinal pendant l'état de ſanté. La plus grande fétidité des mêmes matières excrémentitielles dans les maladies, ſur-tout dans les fébriles, les dégénérations putrides des ſolides & des liquides que nous obſervons dans les malades, ne doivent nous laiſſer aucun doute, que la putréfaction ne ſoit plus exaltée, portée plus loin encore, exécutée enfin avec plus de célérité dans cet état que dans celui de ſanté ; & ſi dans ces deux cas, autant dans celui où elle eſt plus manifeſte, que dans l'autre où elle ſe montre moins, nous ne la voyons pas cauſer la mort, la décompoſition & la deſtruction de nos corps, c'eſt que, par leur force & par leur organiſation, ils ſe débarraſſent, par les diverſes excrétions, des matières dégénérées, tendantes à la putréfaction ou déja putréfiées, tandis que, par une nourriture nouvelle & fraîche, propre,

à la vérité, à ſubir ce mouvement inteſtin, mais qui en eſt plus éloignée, ils réparent leurs pertes, en arrêtant ou ſuſpendant l'effet de la putréfaction.

« Le ſang de ceux qui périſſent de la » faim, dit *Huxham*, devient extrê» mement âcre, ce qui occaſionne la » fièvre, la phrénéſie, & un degré de » putréfaction ſi fort, qu'il détruit tous » les principes de la vie. J'en ai un » exemple dans un pauvre gentilhomme » attaqué d'un délire mélancolique, qui » voulut obſtinément ſe détruire ainſi, » & qu'on ne put, pendant pluſieurs » jours, ni par raiſons ni par force, » déterminer à avaler un morceau de » nourriture ni une goutte d'eau : il » fut ſubitement pris de fièvre avec le » viſage rouge, & une chaleur conſi» dérable à la tête ; ſon pouls étoit » petit, mais très-fréquent ; après cinq » à ſix jours, ſon haleine étoit très-in» fecte ; ſes lèvres étoient sèches, noi» res & arides ; ſes dents & ſa bouche » putrides, noires & ſanglantes ; ſon » urine (lorſqu'il pouvoit en rendre) » extrêmement colorée, répandoit une » odeur plus fétide que ſi elle avoit été » gardée pendant un mois ; enfin, tout

» tremblotant, il ne pouvoit se tenir
» debout, encore moins marcher. Attaqué alternativement de délire & de vertige, il étoit souvent saisi de mouvemens convulsifs de mort, pendant lesquels on observoit fréquemment une sueur considérable à la tête & sur la poitrine, quoique ses membres fussent froids, pâles & ridés; la sueur étoit d'un jaune très-foncé, & sa fétidité insupportable (1). »

Dans cette observation, qui porte avec elle tous les caractères de la vérité, on doit trouver comme nous, des preuves convaincantes de ce que nous venons d'avancer sur la putréfaction, sur sa marche & sur ses effets dans les corps animés, sains ou malades : putréfaction occasionnée dans ce cas par le défaut seul de nourriture; de sorte que nous regarderions comme un temps absolument perdu, celui que nous pourrions employer à en présenter de nouvelles (2).

---

(1) Joann. Huxham, *de anginâ malignâ*, pag. 32 & sequ.

(2) Voyez Van-Swieten, *in Aphorism. 89.* tom. I, page 118.

Parmi les conditions requises pour la putréfaction, la chaleur est une des plus nécessaires : les expériences journalières nous prouvent que ce mouvement intestin ne peut avoir lieu au degré de congélation de l'eau, qui est le 32e. du thermomètre de *Fahrenheit*, & le o de celui de *Réaumur*. La putréfaction se fait encore moins en dessous ; on trouve, en effet, dans les neiges & dans les glaces, sous ou près les pôles, des corps d'animaux qui s'y conservent, non putréfiés, peut-être depuis le commencement du monde, & qui ne sont détruits que par vétusté ou par accident ; & dans nos montagnes, en Europe, lorsque la grande quantité de neige ne permet pas de porter les cadavres à l'église pour les inhumer, on les conserve sur les toits des maisons, couverts pareillement de neige, sans que la putréfaction fasse de progrès, jusqu'au moment où le dégel, rendant les rues & les chemins libres, donne la facilité de leur rendre les derniers devoirs (1).

---

(1) Les Lettres-patentes promulguées dernièrement au sujet des sépultures, & les secours nouvellement administrés avec succès aux

Partant de ce point fixe & de ce degré déterminé, en montant, on n'a point établi encore celui où la putréfaction finit. *Boerhaave*, dans son admirable Traité du Feu, nous dit : « qu'elle » se fait depuis le degré 40 jusqu'au 94 » de *Fahrenheit*, » qui répondent au 5e & au 29e de *Réaumur* (1); mais ce qu'il avance à ce sujet n'est point exact, puisque nous savons, même par des épreuves communes & journalières, que la

noyés & aux asphyxiques, donnent tout lieu d'espérer que le Gouvernement, conduit par des vues utiles à l'humanité, préviendra les enterremens précipités, les ouvertures prématurées des cadavres, & pourvoira aux soins que l'on doit aux corps morts, ou censés tels, jusqu'au moment de l'inhumation. Des réglemens à ce sujet ne seront pas moins utiles que les premiers ; car nombre de faits semblent prouver qu'on a ouvert & enseveli des corps qui avoient encore un reste de vie, & qui auroient pu revenir de l'état de mort apparent dans lequel ils étoient tombés. M. Amoreux, médecin distingué de Montpellier, de la Société royale des Sciences, m'a fait connoître, à Beaucaire, une femme revenue à la vie dans les rues, lorsqu'on la portoit à l'Eglise pour l'ensevelir, & qui a vécu pendant plusieurs années après.

(1) *Element. Chem.* tom. I, page 223.

putréfaction s'exécute au dessous du premier, & au dessus du second des degrés qu'il a fixés ; d'ailleurs, ce que nous avons dit & prouvé ci-devant au sujet de ce mouvement intestin, qui a lieu dans nos corps pendant l'état fébrile, temps où le degré de chaleur que nous avons est de beaucoup supérieur au 92e ou 28e, ne nous laisse aucun doute que la putréfaction ne se fasse au dessus de ce dernier degré. Ce qu'il dit ailleurs, « que le degré de chaleur » requis & qui naît par un mouvement » spontané dans la putréfaction, s'étend » depuis celui de l'homme en santé, » jusqu'à celui de l'inflammation (1), » ne nous paroît pas plus vrai ; car la putréfaction s'exécute avec lenteur & sans chaleur particulière, excitée dans le corps pourrissant, comme l'a prouvé M. *Baumé* (2) ; de sorte qu'il est très-

---

(1) *Element. Chem.* tom. II, pag. 184.

(2) *Elémens de Pharmacie théorique & pratiq.* pag. 442 & suiv. Ceci ne doit s'entendre que de la putréfaction excitée dans les corps privés de vie ; & c'est presque sous ce point de vue seul qu'on a considéré ce mouvement intestin : il seroit infiniment plus utile, pour

probable que le mouvement inteſtin, par lequel un tas de végétaux, privés de vie & légérement humides, s'échauffe & s'enflamme, n'appartient point à la putréfaction, mais plutôt à la fermentation ſpiritueuſe ou acide, ſur-tout à la première, que l'on ſait évidemment ſe faire avec chaleur, excitée dans le corps fermentant. D'ailleurs, il eſt clairement prouvé que la putréfaction ne commence point au degré de chaleur de l'homme en ſanté, mais depuis & au deſſus environ du o de *Réaumur*, ou du 32e de *Fahrenheit ;* & il eſt aiſé de s'aſſurer qu'elle ne peut avoir lieu à celui de flamme, quoique les produits de la putréfaction & ceux d'un degré de chaleur un peu fort, ſoient à peu près les mêmes.

Il eſt tout naturel de penſer que, tout de même qu'en deſcendant, on doit trouver en montant un degré de chaleur au-delà duquel la putréfaction ne peut plus avoir lieu, & de-là, qu'il en eſt un intermédiaire, plus favorable que les autres à ce mouvement inteſtin. Je

---

l'art de guérir ſur-tout, de l'étudier dans les corps animés.

ne me ferai point une peine de confesser ici ingénument, que j'ai travaillé sur cette matière, & que, soit à raison de la défectuosité des thermomètres dont je me suis servi, que j'avois pourtant fait venir de Paris, n'étant point satisfait de ceux que je pouvois me procurer en province (1), soit pour n'avoir pas assez répété mes expériences & poussé mon travail, soit enfin, & plus vraisemblablement encore, à raison de mon insuffisance; j'avouerai, dis-je, que je n'ai rien pu déterminer à ce sujet. Je crois pourtant m'être assuré que c'est environ & au dessus du 35e degré du thermomètre de *Réaumur*, qui répond à peu près au 106e de celui de *Fahrenheit*, que se trouve le degré le plus favorable à la putréfaction, & qu'elle n'a plus lieu à plusieurs degrés

---

(1) Les thermomètres que l'on fabrique dans ces contrées, marquent le degré de l'eau bouillante à 80; ceux que j'avois fait venir de Paris le désignoient, comme il convient, à 85; mais le mercure ne montoit qu'à 77. Le mercure qu'on avoit employé, contenoit de l'alliage, comme je m'en suis assuré après les avoir cassés.

au deſſous de celui de l'eau bouillante (1). Mais, quoi qu'il en ſoit à cet égard, ce qu'il ſeroit pourtant très-utile de déterminer pour l'hiſtoire de la putréfaction, dans la queſtion que nous agitons, il ſuffit, que par la plus grande fétidité des matières excrémentitielles, que par les dégénérations putrides des ſolides & des liquides que nous obſervons dans les maladies fébriles, ainſi que nous l'avons déja dit, accidens d'autant plus marqués & rapides, que la fièvre eſt accompagnée d'un plus grand degré de chaleur; il ſuffit, dis-je, que nous ſoyons aſſurés par-là évidemment que la putréfaction ſe fait avec plus de force & d'énergie, qu'elle s'exécute avec plus de célérité, qu'elle eſt enfin pouſſée plus avant dans l'état fébrile, que dans celui de ſanté. Nous ſavons en même temps, & l'expérience journalière nous prouve que les bouillons tirés de la viande des animaux, ſont de tous les alimens dont ſe nourriſſent les hommes, ceux qui ſe putréfient le plus aiſément & avec le plus de célérité. Pour confirmer cette dernière aſſertion,

---

(1) Voyez la remarque II, pag. 8.

je me contenterai de citer un paſſage de *Fréderic Hoffman.*

« Les alimens qui ſe pourriſſent le » plus promptement, en ſéjournant dans » les premières voies, ſont ſur-tout les » viandes bouillies dans l'eau; car, de » toutes les nourritures, les viandes ſont » celles qui ſubiſſent le plus aiſément le » mouvement de putréfaction (1). »

Bien plus, nous ſommes aſſurés par des obſervations communes & journalières, que les bouillons de viande ſont encore plutôt putrides, que la viande elle-même qui a ſervi à les faire.

De tout ce que nous venons d'avancer & de prouver, que la putréfaction tend à décompoſer & à détruire nos corps, qu'elle y travaille avec beaucoup plus de force, d'énergie & de rapidité dans les maladies fébriles, état où, par l'augmentation du degré de chaleur, ils ſont plus favorablement diſpoſés à ſubir ce mouvement inteſtin, que de tous les alimens, les bouillons de viande ſont ceux qui ſe putréfient le plus tôt; par un raiſonnement juſte, & par une conſé-

---

(1) *De ſalubrit. & inſalubrit. eſculent.* libr. II, cap. IV, tom. I, page 109.

quence évidente, il résulte que nous devons proscrire ces bouillons dans les maladies fébriles, parce que, dans cet état, introduits dans nos corps, & subissant aussitôt ce mouvement intestin, ils sont très-propres à augmenter, à accélérer, à favoriser les dégénérations putrides, qui s'opèrent non-seulement dans le tube intestinal, où elles sont plus évidentes, mais dans tout le reste du corps où elles se manifestent sensiblement, & parce qu'ils ne peuvent manquer par-là de devenir un moyen de plus, capable d'éteindre le principe de la vie dans les fébricitans. Des mêmes preuves, il est également démontré que nous devons nous nourrir alors avec des végétaux, qui sont plus éloignés de la putréfaction, & qui, avant de la subir, passent par les fermentations spiritueuses & acides, dont un des principaux effets est de conserver les corps soumis à leur action.

J'appuierai ce raisonnement par un autre : jeunes ou vieux, sains ou malades, ordinairement pourtant plus imparfaitement que les animaux, nous avons un instinct, présent de la Nature, qui nous porte presque toujours vers ce qui nous est bon, & qui nous rend rebutant ce

qui nous eſt nuiſible. Cet inſtinct ne nous trompe preſque jamais, au moins pour ce qui concerne les alimens; l'Etre Suprême nous a accordé à cet égard un riche fonds de médecine naturelle. Quoiqu'accoutumés, en état de ſanté, à nous nourrir de ſoupes & de viandes bouillies dans l'eau, auxquelles nous ſommes habitués, & que nous trouvons alors très-bonnes, nous avons preſque toujours, dans l'état fébrile, le plus grand rebut pour les bouillons de viande qu'on s'empreſſe auſſitôt de nous préſenter, tandis que nous deſirons & que nous prenons avec goût & avidité les choſes acidules.

« C'eſt avec raiſon, dit *Hoffman*, que » dans toutes les maladies aiguës, & lorſ» que nos corps ſont farcis de pourri» ture, la nature a les viandes en hor» reur; & les médecins ſont louables, » qui, écoutant cette voix, interdiſent » les bouillons nourriſſans à leurs mala» des; car les alimens de ce genre ſont » très-favorables à la putréfaction, cauſe » formelle de la malignité. De-là, du» rant la peſte & dans les maladies épi» démiques, il eſt prudent de s'abſtenir » de viande, tandis que, dans ce temps,

les

» les acides, très-contraires à la pourriture, ſont du plus grand ſecours ; ce » qu'il faut pourtant appliquer aux corps » affoiblis, aux fébricitans, & à ceux qui » ſont remplis de pourritures (1). »

Pourquoi ne pas écouter cette voix de la Nature, qui, en nous donnant de l'éloignement pour un aliment nuiſible, demande & appéte une nourriture végétale, plus éloignée au moins du mouvement de putréfaction, qui travaille alors ouvertement à nous détruire, & capable le plus ſouvent d'arrêter, de ſuſpendre, de corriger les effets de ce mouvement inteſtin ?

L'expérience n'eſt pas moins contraire que le raiſonnement, à l'uſage des bouillons de viande dans les maladies fébriles. Pour nous en aſſurer, ouvrons les annales de la médecine ; conſultons les ouvrages des plus grands médecins de tous les ſiècles & de tous les pays ; peſons & examinons avec impartialité leurs obſervations, ainſi que les raiſons qu'ils apportent pour autoriſer le régime de vivre qu'ils preſcrivent aux fébricitans. Secouons ici la pouſſière de l'école ; ſou-

(1) *Loco citat.* pag. 109.

lons aux pieds la mode & le préjugé; ne nous laissons enfin conduire que par l'autorité éclairée.

On trouve trois sortes de régime de vivre, prescrits par les médecins, dans les maladies fébriles ; il en est qui conseillent & qui emploient une nourriture toute végétale ; d'autres qui se servent de bouillons de viande & de végétaux, en altérant ou corrigeant les premiers avec les acides & avec les plantes herbacées ; d'autres enfin, qui ne donnent à leurs malades que des bouillons de viande purs & sans correctifs. Pour éclaircir cette matière & en résoudre toutes les difficultés, nous pensons que c'est ici véritablement le cas de la traiter contradictoirement, suivant la méthode de *Cicéron*. « J'ai toujours suivi, » dit-il, la méthode des péripatéticiens » & des académiciens, qui est de traiter » le pour & le contre sur chaque ma» tière, parce que non-seulement c'est » l'unique moyen de voir où se trouve » la vraisemblance, (ou plutôt la vérité) » mais encore, &c. (1). »

---

(1) *Tusculan. disputat.* libr. II. *de tolerando dolore.*

Pour remplir ainſi cette tâche, je vais mettre ſous les yeux de mes lecteurs, tout ce que j'ai trouvé ſur cette matière, dans les meilleurs auteurs, dans les ouvrages des médecins qui ont toujours été regardés & qu'on conſulte encore comme les meilleurs praticiens. Je me ferai un devoir de rapporter tout ce qui me paroîtra fondé en raiſon, ſoit qu'il ſoit favorable ou qu'il ſoit contraire à l'opinion que je défends; car je proteſte ici que j'agis avec la plus grande impartialité, auſſi ſoigneux de citer les auteurs de mon parti, que ceux qui en ont embraſſé un contraire.

Pour faire cet examen avec quelque ordre, nous expoſerons d'abord tout ce que diſent à ce ſujet les auteurs qui conſeillent une nourriture végétale, & ceux qui condamnent l'uſage des bouillons de viande: la marche naturelle le demande ainſi. Tous les anciens, à commencer par *Hippocrate*, ſont de cet avis: de lui juſqu'à nos jours, je ſuivrai cette chaîne qui n'eſt point interrompue. Ici, nous trouverons les médecins les plus célèbres, ſuivre les traces du père de la médecine, s'élever contre l'uſage de la nourriture animale au mo-

ment qu'il vient de s'introduire, continuer jusqu'à aujourd'hui à déclamer pour le proscrire, lorsqu'il est établi. Je consulterai ensuite ceux qui ont donné des bouillons de viande aux fébricitans; & principalement ceux qui, depuis le seizième siècle jusqu'à celui-ci, ont adopté ce régime de vivre. Ici nous serons étonnés quand nous verrons les raisons & les motifs d'après lesquels cet usage, introduit d'abord dans certains cas seulement, avec des ménagemens & des correctifs, s'est enfin établi seul dans tous les cas, au moins dans certains pays, quoique hautement condamné dans tous les temps par les médecins du premier rang. Je me contenterai d'exposer, j'ajouterai peu aux raisons données par les premiers; elles portent avec elles le caractère de l'évidence & de la vérité: je travaillerai à infirmer celles que me fourniront les seconds, & je me flatte de les renverser; j'espère même de trouver dans ceux-ci des motifs victorieux pour les combattre.

Pour rendre le détail dans lequel je vais entrer moins dégoûtant pour le public, en citant les médecins suivant l'ordre & leur suite chronologique, j'in-

diquerai leur ſecte, lorſqu'ils en auront adopté une de préférence, leur pays & leur âge; je dirai quelque choſe de leur mérite perſonnel, du cas qu'on doit faire de leurs ouvrages; je rapporterai enfin les actions de leur vie qui les ont rendus recommandables de leur temps, & qui éterniſeront leur mémoire.

Hippocrate, père de la médecine dogmatique ou rationnelle, qui eſt fondée ſur des obſervations bien faites, appuyée ſur des connoiſſances anatomiques & ſur des certitudes phyſiques & chimiques, qui bannit tout préjugé, toute hypothèſe, tout eſprit de ſyſtême, qui ne raiſonne pourtant qu'avec la plus grande ſobriété, & que les lumières & l'eſprit philoſophique de ce ſiècle nous prouvent inconteſtablement être la vraie médecine; ce père de notre art, dis-je, que nous conſultons, & que nous ſuivons encore aujourd'hui avec tant de fruit, quoiqu'il n'ait écrit que dans un temps où l'on n'étoit éclairé que par une fauſſe philoſophie; le prince de la médecine, le premier de nos écrivains, jouit de la réputation la plus éclatante. Appelé auprès de *Perdiccas*, roi de Macédoine, qu'on croyoit phthiſique, ſa

sagacité lui fit découvrir que la cause de sa maladie étoit la passion violente dont il brûloit pour *Phila*, maîtresse de son père. Il donna des preuves de son désintéressement & de la noblesse de ses sentimens, lorsqu'il refusa les présens immenses que lui offrit *Artaxercès*, roi de Perse, pour l'engager à venir en Asie dissiper la peste qui ravageoit ses Etats, en disant : « Que l'honneur ne » lui perermettoit pas de recevoir ses » dons & de secourir les ennemis de la » Grèce. » Les habitans de l'île de *Cos*, menacés d'une destruction entière par le roi de Perse, s'ils ne lui livroient *Hippocrate*, dont la réponse l'avoit offensé, aimèrent mieux s'exposer à tout, que de livrer un tel concitoyen. Il finit enfin sa glorieuse carrière, environ 350 ans avant J. C.

« *Hippocrate* (1) dans les maladies » aiguës, qui sont celles qui demandent » particulièrement de l'exactitude, par » rapport à la nourriture, préféroit la » liquide à la solide, sur-tout quand il y » avoit de la fièvre ; il employoit pour

(1) Le Clerc, *Hist. de la Médecine.* liv. III, chap. XV, pag. 191 & suiv.

» cela une eſpèce de *bouillons d'orge* » *mondé*, auxquels on donnoit alors » le nom de *ptiſane*, qui étoit com- » mun tant à ces bouillons, qu'à la farine » du grain dont on les compoſoit. Voici » de quelle manière les anciens apprê- » toient la ptiſane; ils faiſoient premiè- » rement tremper l'orge dans l'eau, juſ- » qu'à ce qu'il s'enflât; & ils le faiſoient » enſuite ſécher au ſoleil, & le battoient » pour en ôter l'écorce. Après cela ils » le faiſoient moudre, & ayant fait long- » temps bouillir la farine dans de l'eau, ils » l'expoſoient au ſoleil, & quand elle » étoit sèche, ils la ſerroient. C'eſt pro- » prement cette farine ainſi préparée » qu'ils appeloient *ptiſane*. On faiſoit » bien à peu près la même choſe avec du » *froment*, *du riz*, *des lentilles* & d'autres » grains; mais on nommoit ces tiſanes » du nom de ces mêmes grains, *pti-* » *ſane de lentilles*, *de blé*, &c. au lieu » que la tiſane d'orge s'appeloit ſim- » plement *ptiſane*, par excellence. » Lorſqu'on vouloit s'en ſervir, on en » faiſoit bouillir une partie dans douze » ou quinze parties d'eau; & quand elle » commençoit à s'enfler en cuiſant, on » y ajoutoit un filet de vinaigre, avec

» un peu d'huile & de sel, & parfois
» un peu d'aneth ou de porreau, pour
» corriger ce que la tisane avoit de
» gluant, & empêcher qu'elle ne rem-
» plît de vents. . . .

» Il préféroit la ptisane à toute autre
» sorte de nourriture, dans les fièvres;
» parce, disoit-il, qu'elle adoucit &
» qu'elle humecte beaucoup, outre
» qu'elle est de facile digestion. S'il s'a-
» gissoit d'une fièvre continue, il vou-
» loit qu'au commencement on donnât
» au malade de la ptisane qui fût mé-
» diocrement épaisse; & qu'on diminuât
» ensuite peu à peu la quantité de la fa-
» rine d'orge, à mesure qu'on approchoit
» des jours où le mal doit être à son plus
» haut période. Alors il ne nourrissoit le
» malade qu'avec ce qu'il appeloit *le*
» *suc de la ptisane*, c'est-à-dire, *de la*
» *ptisane coulée;* afin que la nature
» étant en partie déchargée du soin de
» cuire les alimens, elle pût plus aisé-
» ment surmonter la maladie.

» Pour ce qui est de la quantité de la
» nourriture & du temps de la donner,
» il faisoit prendre deux fois le jour de
» la tisane aux malades qui faisoient
» deux repas par jour dans leur santé,

» ne jugeant pas qu'ils duſſent en pren-
» dre plus ſouvent étant malades, que
» lorſqu'ils ſe portoient bien. Il n'oſoit
» pas même d'abord accorder de la nour-
» riture deux fois le jour à ceux qui ne
» mangeoient qu'une fois le jour en ſan-
» té; mais il vouloit qu'on y vînt peu à
» peu. Dans les accès de fièvre, il n'en
» donnoit point du tout; & dans les ma-
» ladies où il y a des redoublemens, il
» ôtoit la nourriture pendant ce temps-
» là. Il nourriſſoit plus les enfans, &
» moins les hommes faits & les vieil-
» lards; donnant néanmoins beaucoup
» à cet égard à la coutume de chaque
» particulier, ou à celle du pays.

» Mais quoiqu'il ne fût pas d'avis de
» nourrir trop les malades, de peur d'en-
» tretenir leur maladie, néanmoins il
» faut remarquer qu'il n'étoit point du
» ſentiment de quelques médecins de ſon
» temps, qui leur ordonnoient une lon-
» gue abſtinence, ſur-tout au commen-
» cement des fièvres. La raiſon qu'il en
» apportoit, c'eſt que par cette méthode
» on les affoibliſſoit extrêmement pen-
» dant les premiers jours de la maladie,
» ce qui obligeoit enſuite de leur donner
» plus de nourriture qu'il n'en falloit

» dans le gros du mal, qui, ſelon lui, eſt
» le temps où il faut en donner le moins.
» Il reprochoit aux médecins qui en
» uſoient de cette manière, *qu'ils déſ-*
» *ſéchoient leurs malades comme des ha-*
» *rengs, avant qu'il en fût temps, &*
» *qu'ils les faiſoient mourir.*

» *Hippocrate* choiſiſſoit d'ailleurs dans
» les maladies aiguës, & particulièrement
» dans les fièvres, des nourritures qui ra-
» fraîchiſſent & humectaſſent; & il pro-
» poſe entr'autres *la blette, la citrouille, le*
» *melon, les arroches & la patience.* Il
» nourriſſoit de cette manière ceux qui
» étoient en état de manger, ou de
» prendre quelque choſe de plus que
» de la tiſane.

» La boiſſon la plus ordinaire qu'*Hip-*
» *pocrate* donnoit aux malades, étoit
» faite de huit parties d'eau ſur une de
» miel : dans certaines maladies, on
» y ajoutoit un peu de vinaigre. . . .

» *Hippocrate* n'approuvoit pas qu'on
» ne donnât que de l'eau aux malades;
» & quoiqu'il leur ordonnât ſouvent les
» boiſſons dont on vient de parler, il ne
» leur défendoit pas toujours le vin; il
» en accordoit même quelquefois l'uſage
» dans les maladies aiguës & dans les

» fièvres, pourvu qu'il n'y eût ni rêve-
» rie, ni douleurs de tête. La quantité
» d'eau qu'il vouloit qu'on y mît dans la
» ſanté, faiſoit qu'il ne le croyoit pas
» nuiſible aux malades, étant pris de
» cette manière. Il diſtingue d'ailleurs
» avec ſoin les vins propres dans cette
» rencontre, préférant à tous les au-
» tres le vin blanc, qui eſt clair, qui
» porte l'eau, & qui n'a ni douceur, ni
» odeur. »

Le régime de vivre preſcrit par *Hippocrate*, fut adopté non-ſeulement par *Theſſalus*, ſon fils aîné, qui paſſa ſa vie à la cour *d'Archelaüs*, roi de Macédoine, & par *Draco* ſon autre fils; mais il fut également ſuivi par *Polybe*, ſon gendre, ainſi que par tous les médecins dogmatiques qui ſuivirent ſes traces, & qui, de tous les anciens, ont toujours été les plus eſtimés.

Sans entrer dans le détail de ce qu'ont penſé au ſujet du régime, les autres médecins de l'antiquité, dont nous ne connoiſſons les opinions que confuſément, & ſeulement par ce que nous en ont tranſmis ceux qui ont vécu après eux, & ſur-tout par ce qu'en a écrit *Ga-*

lien, nous allons préſenter ce qu'ont pratiqué ceux dont nous avons les écrits ; & ſans garder l'ordre des temps, nous donnerons la ſuite des médecins Grecs.

Galien, natif de Pergame, ville de l'Aſie mineure, qui a vécu dans le ſecond ſiècle de l'Egliſe, ſous les empereurs *Antonin*, *Marc-Aurèle*, *Lucius Verus*, *Commode* & *Sévère*, après divers voyages vint s'établir à Rome, où il ne ſéjourna pourtant d'abord que quatre à cinq ans. Forcé par l'envie des médecins, il revint dans ſa patrie ; mais il en fut bientôt rappelé par les empereurs *Marc-Aurèle* & *Lucius Verus*, qui avoient ouï parler de ſon mérite ; & il paroît qu'il termina ſa vie dans la capitale, ou auprès des Empereurs, &, ſuivant le rapport de *Suidas*, dans la neuvième année de l'empire de *Sévère*, qui eſt la première du troiſième ſiècle. Nous remarquerons au ſujet de *Galien*, qu'on ne peut certainement placer parmi les médecins modeſtes, « qu'il ſe vantoit de » connoître dès la première viſite qu'il » faiſoit, ou dès le premier accès d'une » fièvre, quelle ſorte de fièvre on devoit

» avoir, ou tierce, ou quarte, ou quo-» tidienne (1); » connoiſſance qu'aucun médecin ne ſauroit ſe glorifier d'avoir aujourd'hui. Reſtaurateur de la médecine d'*Hippocrate*, *Galien* fut ſans contredit un des plus grands médecins de ſon temps; mais on lui reproche avec fondement ſon ſtyle diffus, la grande eſtime qu'il avoit de lui-même, le mépris dont il étoit rempli pour ſes confrères, qu'il ne cachoit pas, ce qui lui attira de leur part des tracaſſeries ſans nombre; & enfin ſes qualités cardinales & élémentaires, & autres pareilles chimères, qui ont porté un coup fatal aux progrès de la médecine. « *Galien* ſuivoit pour » la diète, les principales maximes » qu'*Hippocrate* avoit enſeignées ſur le » même ſujet. (2) »... On peut aiſément s'aſſurer de la conformité de ſa doctrine avec celle d'*Hippocrate*, en conſultant les Commentaires qu'il a donnés ſur les ouvrages du père de la médecine, principalement les quatre que nous avons

---

(1) Le Clerc, *ibid.* libr. III, cap. I, pag. 662. à la fin.

(2) Le Clerc, *ibid.* lib. III, cap. IV, pag. 701.

de lui ſur le *Traité de la Diète dans les maladies aiguës* (1).

Parmi les auteurs médecins Grecs, *Oribaſe*, *Aétius*, *Paul d'Egine*, *Actuarius*, tous de la ſecte dogmatique, & qui ont joui de la plus grande réputation, à l'exemple de *Galien*, ou ſuivant les traces d'*Hippocrate*, ils ont tous employé le même régime végétal dans les maladies : je ne trouve qu'*Arétée de Cappadoce*, de la ſecte pneumatique ſuivant *le Clerc* (2), & *Alexandre de Tralles*, dogmatique, qu'on peut regarder comme les meilleurs auteurs de médecine parmi les Grecs, qui s'en écartent en partie : ce n'eſt que dans les ouvrages de ces deux derniers, qu'il eſt fait mention de viandes & de bouillons; mais ce n'eſt que dans le cas de foibleſſe & de dégoût, ou à la fin des maladies, qu'ils conſeillent cette nourriture : car ils donnent d'ailleurs la préférence, mettent au premier rang, & conſeillent d'employer ordinairement le régime

(1) Tom. VI, pag. 407 & paſſim.

(2) Le Clerc, *ibid.* lib. IV, ſect. ij, cap. III, pag. 508.

d'*Hippocrate*, comme nous le verrons en ſon lieu.

Celſe, le premier & le plus ancien des auteurs de médecine qui ait employé la langue latine, & dont le ſtyle eſt regardé comme le modèle de l'élocution Romaine, ſur l'âge, le nom, la patrie & la profeſſion duquel il ſe rencontre des difficultés, que nous croyons très-bien réſolues par *le Clerc* (1), ſuivant lequel *Celſe* a écrit ſur la fin du règne d'*Auguſte*, ou au plus tard au commencement de celui de *Tibère*, & qui, laiſſant les deux queſtions ſur ſon nom & ſur ſa patrie comme indéciſes, d'après ſes ouvrages, le regarde comme véritablement médecin. *Celſe* parle ainſi de la diète des fébricitans : « Une nourriture liquide ou qui » en approche, très-peu nourriſſante, » convient très-bien aux fébricitans, » ſur-tout la crême de la tiſane dé» layée (2), qui doit être très-légère

(1) Le Clerc, *ibid.* cap. IV, pag. 517 & 518.

(2) Nous avons traduit ainſi le terme latin *ſorbitio*, attendu que c'étoit ce qu'entendoit par-là principalement Hippocrate. *Voyez* Caſtell. Lexic. au mot *Rophema*, & Gorræi definit. *pag. 556.*

» si la fièvre est forte. Pour la rendre un » peu plus substantielle, on peut y ajouter le miel écumé.... On peut donner » à la place l'alica (1) triturée ou lavée » dans l'eau chaude; dans l'hydromel, » si l'estomac est bon & le ventre serré; » avec l'oxycrat, si l'estomac est languissant & si les selles sont abondantes.

» On doit donner le premier aliment » seul, mais on peut ajouter au second » les herbages, les poissons à coquilles » & les pommes (2).

» Mais comme la fièvre approche, » commence, augmente, se soutient, » diminue, se soutient dans cette diminution, & finit enfin; il convient de » savoir que le temps le plus propre pour » donner de la nourriture, est lorsque la » fièvre a fini; secondement, quand la » diminution se soutient; troisièmement, » s'il est nécessaire, toutes les fois qu'elle » diminue: dans tous les autres temps il » est plus dangereux d'en donner.

---

(1) On présume que c'étoit une préparation de froment ou d'épautre. *Voyez* Castell. *alica*, Gorr. *pag. 704. Chondros*. Le Clerc. liv. IV, sect. j. cap. VII, pag. 474.

(2) *Celsus*, lib. III, cap. VI.

» Mais si la foiblesse exige de nourrir » le malade, il vaut mieux le faire lorsque la plus grande force de la fièvre » est établie, que dans le temps de l'augmentation; dans le prélude plutôt que » dans le commencement; avec l'attention pourtant de donner toujours de la » nourriture à un malade affoibli (1).

» Le plus excellent remède est la » nourriture donnée à propos (2). »

Parmi les médecins Latins de l'antiquité, je ne citerai que *Cœlius Aurelianus*, le seul des méthodiques dont nous ayions les écrits, qu'il a donnés en latin, mais avec un style barbare : il ne nous reste de lui qu'un ouvrage, dont il fait honneur à *Soranus* d'Ephèse, qui avoit fleuri sous les empereurs *Trajan* & *Adrien*, dans le deuxième siècle. C'est par lui seul que nous connoissons les sentimens de nombre de plusieurs fameux médecins de l'antiquité, de *Dioclès*; de *Praxagore*, d'*Héraclide de Tarente*, d'*Asclépiade*, de *Themison*, d'*Erasistrate*, d'*Hérophile*, &c. dont les écrits sont perdus. On ne sait rien de positif ni sur

(1) *Id.* lib. III, cap. V.
(2) *Ibid.* cap. IV.

l'âge, ni sur la patrie de *Cælius Aurelianus*. Comme tous les médecins de la secte méthodique, après l'abstinence de deux ou trois jours, qu'ils faisoient garder à leurs malades, intervalle ou terme appelé par eux *diatritos* (1), *Cælius* s'explique ainsi : « Nous donnerons une » nourriture simple, facile à digérer, » en petite quantité, relâchante, comme » l'*alica* cuit dans l'eau ou dans l'hy» dromel, ou le pain dans l'eau chaude, » ou l'*alica* délayé ou cuit avec le miel, » l'huile, l'anet, & un peu de sel. A » ceux qui ont le dévoiement, nous » donnerons les bouillies, le pain & les » œufs mollets (2). »

De tous les médecins Arabes, que *de Haen* appelle les singes de *Galien* (3), qui seuls ou presque seuls ont cultivé la médecine, les sciences & les arts, dans le temps de la décadence des lettres, depuis le septième siècle jusqu'au treizième, qui ont introduit la chimie dans

(1) Le Clerc. liv. IV, sect. j. chap. VII, pag. 473.

(2) *Cælius. Aurelian. acutor. morbor.* lib. I, cap. X.

(3) *Ratio medendi.* pars XIV, cap. III, tom. VIII, pag. 179.

la médecine, enrichi la botanique & la matière médicale, en nous donnant la connoiſſance des purgatifs doux ou minoratifs, tels que la manne, la caſſe, la rhubarbe, &c. qui ont perfectionné ou plutôt amplifié la pharmacie, & fait quelques progrès dans la chirurgie, par le moyen d'Albucaſis, mais qui réduiſirent preſque notre art à un jeu de mots & à un vain appareil d'érudition; de tous les médecins Arabes, dis-je, je ne citerai que *Rhasès*, qui eſt regardé comme leur chef, le ſeul épargné par *de Haen* (1), & qui, ſelon *Freind*, a vécu dans le huitième & dans le neuvième ſiècle, a exercé la médecine à Bagdad, ville d'Aſie ſur le bord oriental du Tigre, & eſt décédé aveugle à 80 ans, en 932 (2).

« Il faut donner aux malades attaqués » de la petite vérole, l'eau d'orge pré» parée, comme celle dont on ſe ſert » dans les maladies aiguës; avec le ſucre » candi, ſi la fièvre eſt médiocre & le » ventre ſerré; mais ſi la fièvre eſt forte » & le ventre libre, il faut y ajouter la

---

(1) *Loco citato.*
(2) *Hiſtor. medicin.* pag. 235.

» moitié de son poids du suc de gre-
» nades aigres, tiré des graines écra-
» sées (1). »

La médecine, comme ensevelie dans l'oubli avec les autres sciences, les lettres & les arts, pendant plusieurs siècles, comme nous l'avons déja dit, ne fut cultivée que par les Arabes, qui la transmirent dans le voisinage des pays soumis à leur domination : dans le onzième siècle en Italie, par le moyen de *Constantinus Africanus*, natif de Carthage, & qui vint ensuite s'établir à *Salerne*; & dans le douzième siècle à *Montpellier*, par *Arnaud de Villeneuve*, que l'on croit né dans la Catalogne ou en Languedoc, & qui, comme *Constantin*, l'avoit étudiée parmi eux. De-là vinrent *l'Ecole de Salerne* & *celle de Montpellier*, les deux plus anciennes qui se soient établies en Europe, & d'où l'étude de la médecine se répandit partout. Mais pour ne point abuser de la patience de mes lecteurs, je ne rapporterai rien ici des écrivains barbares de ces siècles d'ignorance; je ne pour-

---

(1) *Rhasès, de variolis*, cap. XII.

rois en effet que répéter ce que j'ai déja dit d'après les médecins Grecs, Latins & Arabes, ſur-tout d'après ces derniers, que l'on connoiſſoit ſeuls alors, & que l'on ſuivit aveuglément juſqu'après la priſe de Conſtantinople dans le quinzième ſiècle, & juſqu'à la renaiſſance des lettres; époque où l'on commença à conſulter les originaux Grecs, que l'on n'avoit connus juſqu'alors que par les traductions infidèles des Arabes.

Nous propoſant ſimplement de rapporter en ſon lieu un paſſage du Philonium de *Valeſcus de Taranta* de Montpellier, qui conſeille l'uſage du bouillon de poulet & les poiſſons écailleux de rivière, & que nous plaçons, par cette raiſon, parmi les partiſans de la nourriture animale, avec *Arétée de Cappadoce* & *Alexandre de Tralles*, quoiqu'ils duſſent peut-être à plus juſte titre être compris parmi ceux qui ont adopté le régime des anciens; nous nous tranſportons auſſitôt dans ces heureux temps où les bonnes études furent renouvelées, & nous allons continuer de donner la ſuite des auteurs favorables à la nourriture végétale dans les fièvres, dans le nombre deſquels nous trouverons une

ſuite, non interrompue, de médecins les plus diſtingués.

Jean de Gorris, nommé en latin *Gorræus*, médecin fameux de Paris, dont *Scévole de Sainte-Marthe* & le président de Thou parlent ſi avantageuſement, décédé dans cette ville en 1577, âgé de 62 ou de 72 ans (1), après avoir paſſé les dernières années de ſa vie dans un état de ſtupidité & d'inſenſibilité, dans lequel il étoit tombé par un violent effroi qu'excitèrent dans ſon ame, dans le temps des guerres civiles, des ſoldats armés, qui arrêtèrent la voiture dans laquelle il alloit voir *Guillaume Viole*, évêque de Paris. *Gorris*, après avoir décrit la manière

---

(1) « Je joindrai à ces ſavans hommes, *Jean de Gorris*, de Paris, fils d'un médecin de Bourges, & lui-même un des plus habiles médecins de notre temps..... C'étoit un homme, enfin, né pour faire l'ornement de ſon ſiècle, & pour le bien de la ſociété; généreux, déſintéreſſé, ne le cédant à perſonne dans Paris pour l'érudition, pour un goût exquis, pour la politeſſe & pour l'heureux ſuccès de ſes cures. » *Hiſtoire de J. A. de Thou*, traduite ſur la nouvelle édition de Londres. *A Baſle*, tom. V, pag. 388, année 1577.

de préparer la ptiſane, ſuivant la méthode des anciens, ajoute : « On ſer» roit la ptiſane ainſi préparée, ſuivant » un uſage très-excellent & très-ſalu» taire ; & plût à Dieu qu'il ne fût poin » négligé parmi nous (1) ! »

C'eſt du temps de *Jean de Gorris*, par le conſeil de *Fernel*, de *Lommius* & de *Houllier*, qui l'avoient précédé de peu, & avec leſquels il avoit vécu, qu'on venoit d'abandonner en partie le régime de vivre des anciens, & de faire uſage des bouillons de viande dans les maladies fébriles.

Jean-Baptiſte Helmont, dit *Van Helmont*, ſieur de Royemborch, de Pellines, &c. gentilhomme de Bruxelles, reçu docteur en médecine à Louvain en 1599, finit ſes jours en Hollande en 1644 ; homme d'une induſtrie rare, dans lequel on apperçoit les traits du génie le plus lumineux, qui a porté loin ſes connoiſſances, ſur-tout dans la chimie, à laquelle il s'appliqua pendant environ cinquante ans à Wilwoord, où il ſe tenoit comme renfermé dans ſon

(1) *Definitiones medicæ.* pag. 533.

laboratoire, faisant des expériences qui faillirent souvent à lui coûter la vie, & à qui nous aurions les plus grandes obligations, s'il avoit clairement exposé ses découvertes : singulier, enthousiaste, il a publié des ouvrages excellens, & d'autres de la plus grande infériorité; rempli de respect pour *Hippocrate*, & en même temps détracteur des anciens, principalement de *Galien*, qu'il censure par-tout, & des opinions duquel il a démontré l'absurdité d'une manière claire & distincte. *Van Helmont*, dans son traité des fièvres, qui est bon, d'un ton emphatique, fait consister la diète dans ces maladies, « Dans ce seul précepte » d'*Hippocrate*, que dans les maladies » aiguës, il faut garder d'abord un régime de vivre très-sévère. Je n'entends » point par-là, dit-il, un jeûne parfait » ni une abstinence entière, non plus » que les bouillons de viande, altérés » avec des herbages. . . . . Je ne peux » souffrir sur-tout qu'on refuse la boisson aux fébricitans. . . . . D'ailleurs, » cette dure ordonnance mal observée, » a déja mille fois couvert le médecin » d'opprobres. Je rejette aussi, dans la » fièvre, les bouillons de viande, car la

nature

» nature les a auſſitôt en horreur ; ils » ſont d'autant plus nuiſibles, qu'ils ſont » plus chargés, au ſentiment d'*Hippo-* » *crate*, qui dit : *Plus vous nourriſſez* » *les corps impurs*, (c'eſt ainſi qu'il ap- » pelle les fébricitans qui ont l'eſtomac » chargé), *plus vous les incommodez*. » Ils leur ſont en effet nuiſibles, parce » que la viande, les œufs, les poiſſons » & les bouillons ſe putréfient (*cada-* » *verantur*) alors facilement, & ne » nourriſſent pas du tout. C'eſt une » folie de faire des ſaignées répétées, » & de vouloir en même temps nourrir » ceux dont l'eſtomac ne fait plus de » fonction ; de vouloir fortifier, dis-je, » une place dont l'ennemi s'eſt rendu » maître (1). »

Thomas Sydenham, l'Hippocrate Anglois : nouveau légiſlateur en médecine, il nous a laiſſé preſque autant de tableaux que de deſcriptions de maladies : médecin d'un mérite généralement reconnu, que nous ne ſaurions aſſez méditer & conſulter, & que nous devons

(1) *De febribus. Diæta febrium.* cap. XII, pag. 772. *Edition d'Elzevir.*

presque toujours prendre pour modèle & pour guide ; des préceptes, enfin, duquel nous ne devons nous écarter qu'avec la plus grande réserve & la plus scrupuleuse circonspection, sans excepter même de ces règles, ces génies rares & supérieurs, faits pour se frayer à eux-mêmes & aux autres des routes nouvelles ; également convaincu que, comme on ne fait jamais rien de grand par imitation, on ne suivra jamais les routes tracées par la nature, lorsqu'on n'aura pas ce nouveau père de la médecine pour conducteur. Ce grand médecin, décédé à Londres en 1689, après avoir été long-temps tourmenté de la goutte, dont il a écrit un traité, prescrit dans toutes les maladies fébriles une nourriture végétale, & condamne par-tout l'usage des viandes & des bouillons.

« Dans les fièvres continues, dit-il, » si la fièvre n'est ni trop forte, ni trop » foible, je l'abandonne à elle-même » sans faire aucuns remèdes, à moins » que l'importunité des malades ou des » assistans ne m'arrache quelque chose... » Je ne dois point ici passer sous silence,

» qu'appelé très-ſouvent par des gens
» de baſſe condition, & avec peu de
» moyens, je me ſuis contenté, après
» une ſaignée & un émétique, (au-
» tant que l'indication le demandoit),
» de leur preſcrire de reſter au lit pen-
» dant tout le temps de la maladie, de
» prendre des bouillons d'orge, d'ave-
» nat ou d'autres choſes ſemblables, &
» de boire en même temps de la petite
» bière dégourdie pour étancher leur
» ſoif.... & ſans autre remède qu'un
» léger purgatif à la fin, je les ai par-
» faitement guéris. »

» Car le régime de vivre que j'ai
» preſcrit juſqu'à préſent, eſt le même
» à peu près que celui dont je viens de
» parler, comme des bouillons d'ave-
» nat, d'orge; des panades faites avec
» le pain, le jaune d'œuf, le ſucre &
» l'eau; des bouillons de poulet légers;
» le petite bière houblonnée, dans la-
» quelle on peut ajouter, dans le fort
» de la fièvre, le ſuc d'oranges récent &
» légérement cuit, ou autres choſes ſem-
» blables, quoique les bouillons d'orge
» ſuffiſent. Refuſer la petite bière, priſe
» en médiocre quantité, eſt une rigueur,
» non-ſeulement peu néceſſaire, mais

» souvent même préjudiciable (1). »

« Non content de se servir du même » régime de vivre dans d'autres fièvres, » il défend de plus les bouillons de » poulet même & d'autres viandes (2). »

« Dans l'esquinancie, ne donnez » jamais de viandes d'aucune espèce, » ni des bouillons, mais nourrissez vos » malades avec des crêmes d'orge, » &c. (3) »

« Dans les toux épidémiques, si la » toux n'étoit point accompagnée de » fièvre & d'autres accidens, il suffisoit, » à mon avis, que le malade se privât » de viandes (4). On attaquoit avec le » plus grand succès la fièvre & les au» tres fâcheux accidens par la saignée (5).

---

(1) *Febris contin.* annor. 1661, 62, 63, 64. pag. 37 & 38, sect. j. chap. IV.

(2) Sect. iij. cap. III, pag. 101. — Sect. iv. cap. IV, pag. 118.

(3) Sect. vj. cap. VII, pag. 177.

(4) Sect. v. cap. V, pag. 151.

(5) Ce n'est qu'avec beaucoup de peine que j'a pu déterminer mes malades à se faire saigner dans les toux épidémiques, quoique j'aie toujours vu réussir ce secours, sur-tout quand la fièvre étoit de la partie. Un préjugé solidement établi ici, étoit, qu'il ne faut jamais saigner dans les rhumes.

» . . . . . J'avertiſſois en même temps le » malade de ſe priver de viandes (1). »

Il répète la même choſe dans la fièvre éryſipélateuſe, pour laquelle il permet de plus les pommes rôties (2). Dans les petites véroles régulières & anomales, diſcrètes & confluentes, tout comme dans les rougeoles, il ne nourriſſoit pas autrement ſes malades (3). Dans toutes les maladies fébriles, enfin, *Sydenham* défend les viandes & les bouillons, & ne preſcrit que des crêmes d'orge, d'avenat, des panades, des pommes cuites ou autres choſes ſemblables, & il n'a permis que très-rarement les bouillons de poulet légers.

Qu'on ne ſoit point étonné de me voir rapporter tant de paſſages de *Sydenham* : les lumières que l'on acquerra dans les connoiſſances des maladies, les heureux ſuccès qu'on obtiendra dans la pratique, ce que je crois avoir évi-

---

(1) *Ibid.* pag. 152.

(2) Sect. vj. cap. VI, pag. 175.

(3) Sect. iij. cap. III, pag. 89. — Sect. iv. cap. V, p. 121. — *Ibid.* Cap. VI, p. 127. — Sect. v. cap. III, pag. 144. — *Differt. epiſtol.* pag. 250. *Genevæ, Detournes*, 1749.

demment vérifié plusieurs fois, feront regarder comme autant de lois, qu'on ne pourra transgresser sans s'égarer, les préceptes donnés par un praticien d'un si grand mérite, & d'une réputation si distinguée; & comme on ne trouve point de médecin qui ne parle de *Sydenham* avec le plus profond respect, je pense que son autorité seule suffiroit pour décider la question que je traite.

Richard Morton, autre médecin de Londres & contemporain de *Sydenham*, fut d'abord chapelain en Worcestershire; mais comme il ne voulut pas se conformer, il s'adonna à la médecine, & suivit le prince d'Orange à Oxford en qualité de son médecin. Il devint membre du collège des médecins de Londres, & mourut en Surrey en 1698. Il nous a laissé des ouvrages excellens, sur-tout un traité sur la phthisie très estimé. *Morton* conseille pour les fébricitans, » une nourriture très-légère, » donnée souvent, mais en petite quan- » tité chaque fois, sur-tout durant les » redoublemens & dans l'augmentation » de la fièvre, comme les crêmes d'or- » ge, d'avenat, les panades, le petit-

» lait altéré avec la ſauge, la petite » bière .... l'aile (1), la ptiſane (2). »

« Dans les petites véroles, la diète » qu'il preſcrit (comme dans toute au» tre fièvre) eſt très-légère ... comme » les crêmes d'orge, d'avenat, le petit» lait ſimple ou altéré avec les feuilles » de ſauge; la rapure de corne de cerf » & d'ivoire; de plus, (pourvu qu'il » n'y ait point de diarrhée) la pulpe » de pommes cuites, la bière ou l'aile, » &c. (3). »

Morton, non content de preſcrire une nourriture preſque toute végétale dans les fièvres continues, employoit le même régime de vivre dans les intermittentes (4).

Martin Liſter, célèbre par quantité d'ouvrages ſur l'Hiſtoire naturelle, ſur

---

(1) C'eſt une eſpèce de bière ſans houblon. Lémery *Pharmacop.* pag. 149; & Geoffroy *Tract. de Mater. Medic. de hordeo.* Tom. III, pag. 582.

(2) *De Method. curand. febr.* cap. IV, pag. 121.

(3) *De Apparat. variolar.* cap. VII, pag. 55.

(4) *De febris intermittent. indicat. curativ.* cap. VI, pag. 37.

les infectes, les limaçons, &c. sur les eaux minérales, après avoir exercé la médecine dans la ville d'Yorck, vint enfin s'établir à Londres, & fut médecin de la reine Anne, contemporain de *Sydenham* & de *Morton*; il mourut à peu près dans le même temps que ce dernier. *Lister* employoit le même régime dans les petites véroles (1).

Herman Boerhaave, l'immortel *Boerhaave*, dont le nom est l'éloge, ce restaurateur de la médecine hippocratique & dogmatique, qui aimoit si fort les remèdes simples, & qui s'en servoit de préférence, qui adopta, pour le traitement des maladies aiguës, la méthode de *Sydenham*, comme un prodige apparu dans notre siècle; réunissant en lui & à un degré supérieur, toutes les connoissances de notre état: physicien, mathématicien, anatomiste, botaniste, chimiste, théoricien, praticien; il savoit toutes les langues, le Grec, l'Hébreu, le Chaldéen, le Latin, le François, l'Italien, l'Anglois, l'Allemand, l'Espagnol, & enfin sa langue paternelle, le Hollandois. Nouvel Esculape, sa mai-

(1) *De Variolis.* pag. 16.

ſon à Leyde, étoit regardée comme le temple de cette divinité, où l'on accouroit en foule de toute l'Europe, où l'on s'adreſſoit même des Indes, pour profiter de ſes leçons & de ſes avis (1). Cet homme plus que célèbre, viſité par le fameux Czar *Pierre le Grand*, par le duc de Lorraine *François Etienne*, depuis grand-duc de Toſcane & empereur, qui admirèrent la beauté de ſon génie & la vaſte étendue de ſes connoiſſances, conſulté par nombre de potentats, finit ſa brillante carrière en 1738, laiſſant à une fille unique une fortune prodigieuſe, de pluſieurs millions de livres de notre monnoie; lui qui, en commençant, fut obligé de faire des leçons de mathématiques pour ſubſiſter. *Boerhaave* a rendu les plus grands ſervices à la médecine, & a peuplé l'Europe de grands médecins. On peut, à la vérité, lui reprocher des erreurs & des fautes; mais par la ſeule raiſon, à mon avis, qu'il eſt attaché à

(1) Un mandarin de la Chine lui écrivit avec cette ſeule adreſſe: *A l'illuſtre Boerhaave, médecin en Europe*, & la lettre lui fut rendue. *Diction. hiſtoriq.* tome V.

l'humanité de ne pouvoir les éviter entièrement. Peut-on, en effet, s'attacher à des ombres, quand on a tant de choses brillantes à considérer?

Verùm, ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.
HORATIUS, *De Arte poeticâ*, v. 351.

Ce grand homme, dont les écrits nombreux, clairs & sublimes, ne sont & ne seront pas moins toujours nécessaires aux médecins, que ceux d'*Hippocrate* & de *Sydenham*, ces deux princes de la médecine, qu'il a égalés, peut-être surpassés; *Boerhaave* parle ainsi dans ses Institutions de Médecine :

« Lorsque les humeurs tendent à » l'alkalinité (1), il faut tirer la nourri» ture: 1°. D'une décoction prompte» ment faite des semences fromenta-

(1) Je pense qu'il faudroit dire à la putridité, plutôt qu'à l'alkalinité, comme paroissent le demander les expériences de M. *Gabert*, approuvées & confirmées par M. *Pringle*. Voyez *Malad. des Armées*. *Réponse à MM.* de Haen & Gabert. tom. II, pag. 385 & suivantes.

» cées, d'abord légérement rôties &
» séchées, préparées par une longue
» coction dans l'eau pure, pour en faire
» une ptisane légère, une crême pure,
» plus ou moins chargée; ou la bouillie
» épaisse des Grecs, ou d'autres sem-
» blables préparations avec la mie de
» pain & l'eau, comme les panades,
» plus ou moins épaisses, des Italiens,
» ou bien celles des Anglois & des Al-
» lemands, faites avec l'avoine, qui sont
» très-bonnes & fort en usage. Pour les
» faire, on emploie toutes les semences
» fromentacées & légumineuses ainsi
» préparées, (le froment, l'épeautre, le
» seigle, l'orge, l'avoine, &c.) & les
» émulsions ou les décoctions d'aman-
» des, de pistaches, de semences de
» pavots, &c. 2°. Des fruits bien mûrs,
» aigres-doux, agréables au goût, pleins
» de suc, récens ou confits au sucre, ou
» mis en gelée & cuits dans l'eau, &
» préparés ensuite avec un peu de pain
» également cuit : tels sont les pommes
» acidules & vineuses, les coings mûrs,
» les oranges des Indes & du Portugal,
» les poires acidules & vineuses, les pê-
» ches, les abricots, les prunes aigres &
» douces, mûres, sèches, de France,

» d'Espagne, de Damas; les cerises, les » mûres, les raisins frais ou secs, les » groseilles, les framboises, les raisins » de bois, les baies de sureau & d'iè- » ble, les fraises, &c. 3°. Des fruits » pulpeux & mous, fondus également » dans l'eau par une longue coction, » & assaisonnés ensuite pour les rendre » plus agréables au goût, comme les » pommes, les concombres, les cour- » ges, les melons & les têtes d'arti- » chauts. 4°. Des herbes potagères lai- » teuses, douces & aigrelettes, comme » les choux rouges, les navets, les » chicorées, les pourpiers, l'oseille, la » scorsonère, le cersifi, le chervi, &c. » 5°. Le lait des animaux *herbivores*, » le petit-lait, & toutes leurs prépara- » tions (1). »

« Les signes de l'acrimonie alkaline, » (*ou plutôt putride, comme nous l'a- » vons déja remarqué*), sont, la fétidité » cadavéreuse, en tout ou en partie; » la saveur, comme de la chair ou de » l'urine putréfiée; lorsque l'épiderme » est entamé, la couleur cendrée, plom- » bée, noire, faisant des progrès rapi-

(1) *Institut. Medic.* paragraphe 1100.

» des ; une ſoif ardente, qu'on peut à » peine étancher, la perte totale d'ap- » pétit, les ſelles libres avec des matiè- » res liquides, luiſantes, extrêmement » fétides, brunes, noires ; l'urine âcre, » épaiſſe, brune, écumeuſe, puante, » comme ſi elle étoit putréfiée, preſque » ſans ſédiment ; point de ſueurs, ou » une ſemblable à l'urine dont nous ve- » nons de parler ; la peau sèche, com- » me l'intérieur des narines, de la bou- » che, &c. ; le ſang clair ſans conſiſ- » tance, d'un rouge brillant, qui ſe fige » à peine ; des puſtules rougeâtres, ſa- » nieuſes, brunes, plombées, noires, » tournant auſſitôt en gangrène ; des » bubons, des charbons, des taches » pourprées, des inflammations très- » aiguës, faiſant leur cours avec la plus » grande célérité ; le ſphacèle avec des » hydatides (1) ; le ſoulagement ou la » diminution de tous ces maux, par le » ſecours des acides (2). »

---

(1) On appelle ainſi des puſtules ou des tumeurs véſiculaires, remplies d'eau ou de lymphe, qui ſurviennent dans quelque partie du corps que ce ſoit. *Voyez* Caſtelli Lexicon, au mot *hydatis*, & Gorræi definit. *pag.* 650.

(2) *inſtit. Med.* paragraphe 912.

Dans ses Aphorismes, « parmi les » effets de la fièvre, il place la dégé» nération morbifique des humeurs. » Et *Van Swieten*, dans ses Commentaires, nous explique clairement quelle est cette dégénération, en nous disant : « Par l'action de la fièvre excitée dans » un corps très-sain, par l'effet du virus » variolique, dans l'espace de peu de » jours, la plus grande partie de nos » humeurs est convertie en pus ; & » dans les mauvaises espèces de petite » vérole, tout est transformé en sanie » gangréneuse. . . . L'urine devient ex» trêmement âcre, & souvent toute pu» tride, en lavant les sels & les huiles » du sang, devenus âcres & volatils par » l'augmentation du mouvement ; la sa» live devient gluante & putride ; les » selles très-liquides ont une odeur cada» véreuse, la bile, &c. (1). »

« De toute la doctrine de la chaleur, » dit *Boerhaave*, on comprend pour» quoi la fièvre, avec une grande cha» leur, est aiguë, courte, putride, &, » dans le plus grand degré de chaleur,

---

(1) Van-Swieten. *In Aphoris. 587.* tom. II, pag. 56.

» peſtilentielle.... La chaleur putréfie ; » la putréfaction finie, ne donne point » de chaleur par elle-même (1). »

« On pourvoit à la vie & aux forces » (dans les fièvres) par des alimens & » par des boiſſons fluides, aiſés à digé- » rer, qui réſiſtent à la pourriture, qui » appaiſent la ſoif, propres à exciter » l'appétit, oppoſés à la cauſe connue » de la maladie (2).

Il eſt donc évidemment prouvé, d'après *Boerhaave*, que dans les fièvres, nos corps tendent non-ſeulement à la putréfaction, mais encore qu'ils ſe putréfient véritablement. De-là, il eſt également prouvé qu'il n'a conſeillé & employé dans ces maladies qu'une nourriture végétale ; & il eſt entré à ce ſujet dans le plus grand détail, ce que nous avons cru devoir rapporter ici en entier pour l'inſtruction de nos lecteurs ; nourriture végétale, dis-je, dans laquelle ſeule on peut trouver réunies, toutes les qualités qu'il demande dans celle qu'il propoſe pour les fébricitans. Ce n'eſt en effet que dans le cas d'acrimo-

(1) Boerhaave. *Aphoriſm. 698.*
(2) dem. *Aphoriſm. 599.*

nie acide (1), (si elle a jamais lieu véritablement dans nos corps, ailleurs que dans l'estomac & dans le tube intestinal) qu'il prescrit des alimens tirés du règne animal, les bouillons, les gelées, les consommés, &c. Or, les médecins sont très-universellement convenus, que cette acrimonie acide n'a point lieu dans les maladies fébriles.

Qu'on ne nous objecte point ici, que dans les fièvres les malades ont quelquefois des nausées, des renvois & des vomissemens sensiblement aigres; car on n'observe ces accidens que dans les commencemens des maladies, lorsque dans le corps les dégénérations ne sont encore que commencées, ou lorsque les alimens n'ont point assez séjourné dans l'estomac, & qu'ils n'ont subi encore que le mouvement de fermentation acide, qu'ils doivent éprouver avant de se putréfier (2). Tous les autres signes observés dans les fièvres indiquent l'alkalinité, ou plutôt la putréfaction, com-

(1) *Instit. Medic.* paragr. 1102. *Si autem indoles acida, &c.*

(2) La putréfaction est le terme & le dernier degré de toute fermentation. *Dictionnaire de Chimie.* tom. II, page 335.

me la dégénération qui l'accompagne & qui la ſuit, ainſi que nous l'avons prouvé & que tout le monde en convient (1).

Sans ſuivre l'ordre des temps, s'entend ſans donner la liſte des auteurs d'après l'époque de leur mort, après *Boerhaave*, après le maître, je crois devoir placer ici deux de ſes plus célèbres diſciples, ſes dignes commentateurs, le baron de *Van Swieten* & le baron *de Haller.*

Gérard Van Swieten, baron du ſaint Empire, premier médecin & bibliothécaire de Leurs Majeſtés Impériale & Royale, préſident perpétuel de la faculté de médecine de Vienne en Autriche, & de celles des Etats Héréditaires; préſident en ſecond des études; membre de l'académie des ſciences de Paris, de celles de Pétersbourg & de Sienne, de la ſociété royale de médecine d'Edimbourg, & de pluſieurs autres ſociétés littéraires de l'Europe; membre de la Nobleſſe & des Etats du Tirol, de la Carinthie & de la Carniole, commandeur de l'ordre de S. Etienne, gentil-

(1) Voyez ci-devant, page 10; ci-après Van-Swieten; & Huxham, pag. 74.

homme & médecin à jamais recommandable par ses écrits & par les sentimens du cœur. Connu par les traverses que son mérite lui avoit attirées, par ses vastes connoissances, par la probité la plus décidée, par une impartialité à toute épreuve, par un amour ardent pour ses devoirs, par l'activité la plus infatigable, & enfin, par son attachement inviolable à l'Eglise Catholique, qui lui avoit été transmis par ses ancêtres, qui n'hésitèrent pas à lui sacrifier les biens & les honneurs auxquels ils avoient droit de prétendre par leur naissance; de Leyde, où il étoit né le 7 mai 1700, il fut appelé à la cour Impériale par l'illustre *Marie-Thérèse*, impératrice-reine, qui ne fut point rebutée du peu de succès de ses premières tentatives pour l'attirer. La confiance, les bontés, les honneurs dont l'impératrice-reine l'a comblé, soit pendant sa vie, soit après son décès, arrivé le 18 juin 1772, forment la partie la plus intéressante de son éloge (1), que nous a donné le cé-

(1) On le trouve à la tête du Ve volume ou du dernier de ses *Commentaires sur les Aphorismes* de Boerhaave.

lèbre M. *de Fouchy*, ancien ſecrétaire de l'académie royale des ſciences de Paris.

Van Swieten dans ſes commentaires ſur l'aphoriſme de *Boerhaave* 599, que nous venons de citer, s'explique ainſi :

« Nous avons déja dit ailleurs, (Aphoriſme 100.) que par la ſeule augmentation du mouvement circulaire, les ſels & les huiles du ſang deviennent plus volatils & plus âcres ; c'eſt-à-dire, tendent à la putréfaction. Ainſi, comme dans la fièvre la circulation ſe fait avec plus de célérité, on a la même dégénération à craindre ; & c'eſt par cette raiſon que, parmi les effets de la fièvre, nous avons placé la dépravation putride des humeurs. On tire donc de là le motif pour lequel, dans le régime de vivre des fébricitans, on doit choiſir les alimens contraires à la pourriture. *Hippocrate* ne ſe ſervoit preſque que de la ſeule ptiſane d'orge, du ſuc ou de la crême, comme nous le ſavons par ce qu'il dit dans le livre *du régime de vivre dans les maladies aiguës :* il y ajoutoit l'oxymel, l'hydromel & autres choſes ſemblables, alimens qui

» naturellement deviennent acides, & » prennent un caractère opposé à la » putréfaction. Par la même raison, on » évite tous les corps gras, qui, par une » plus grande chaleur, acquièrent si fa- » cilement une acrimonie rance très- » mauvaise. C'est par le même motif » que *Sydenham*, dans les maladies ai- » guës, défendoit les viandes & les » bouillons mêmes, & qu'il ne se ser- » voit presque que de panades, de crê- » mes d'orge, de pommes cuites & » d'autres choses semblables. *Van Hel-* » *mont* lui-même, quoiqu'il censure » presque par-tout les opinions des an- » ciens, & qu'il paroisse faire peu de » cas des règles diététiques dans les » maladies, comme nous l'avons dit ci- » devant; cependant, dans le régime de » vivre des fébricitans, il condamne les » bouillons de viande, sur-tout ceux » qui sont trop chargés (1). » *Ils leur sont en effet nuisibles, parce que la viande, les œufs, les poissons & les bouillons, &c.* (2)

---

(1) *In Herman. Boerhaave Aphorism. 599.* tom. II, page 92 & suiv.

(2) Voyez ci-devant, page 49.

Albert de Haller, autre célèbre disciple & commentateur de *Boerhaave*, fameux médecin de Berne, conseiller & médecin du roi d'Angleterre dans l'Electorat de Hanovre, membre du grand conseil souverain de la République, président de la société royale de Gottingue, de la société économique de cette ville, membre de l'académie royale des sciences de Paris, associé de l'académie royale de chirurgie, membre des académies & sociétés des Curieux de la Nature, de Londres, de Berlin, de Harlem, d'Edimbourg, de Bologne, de Stockolm, d'Upsal, des Arcades, de Munich, &c. chevalier de l'ordre Polaire, &c. que nous venons de perdre dans le mois de décembre dernier, âgé de 69 ans, nous a donné grand nombre d'excellens ouvrages qu'il a composés lui-même, outre ceux qu'il a commentés, revus & retouchés. Je ne citerai de *Haller* qu'un passage court & précis, concernant le régime de vivre dans les maladies aiguës, & qui fait clairement connoître sa façon de penser à cet égard. Pour détruire le reproche fait à *Hippocrate* par *Asclépiade*, & répété par *Genga*, « que sa pratique étoit la médi-

» tation de la mort, parce que dans ses
» Epidémies il ne parle presque d'aucun
» secours employé pour ses malades, &
» qu'il en a perdu un si grand nombre;
» qu'on ne supporteroit point à Rome,
» de son temps, un médecin aussi mal-
» heureux dans l'exercice de son art;
Haller s'explique ainsi : « Il paroît de
» plus clairement, que dans les mala-
» dies aiguës il a pris la bonne route,
» suivie aujourd'hui même par tout bon
» médecin, presque sans aucun chan-
» gement : méthode suivant laquelle on
» guérit les fièvres par les saignées, par
» les acides, & par un régime de vivre
» léger & végétal (1). »

Fréderic Hoffman, né à Hall en 1660, trouva un ami, bientôt un rival dans le célèbre *Stahl*, qui étoit du même âge. Il fut nommé professeur primaire en médecine en 1693, dans l'université fondée dans sa patrie par *Fréderic*, roi de Prusse; devint un des plus célèbres médecins d'Allemagne, & illustra le nom de sa famille, où depuis très-long-temps ses auteurs paternels & maternels avoient

(1) *Methodus stud. Medic.* &c. *De Stud. practico*, tom. II, page 814.

exercé avec honneur la médecine, la chirurgie & la pharmacie. *Hoffman* eſt certainement un de nos meilleurs auteurs, au jugement même d'*Aſtruc* (1), qui me paroît très-impartial dans ſes déciſions, & qui veut le comparer, non à *Hippocrate*, mais à *Galien*, à cauſe de ſon ſtyle, le plus ordinairement lâche & diffus. Sa diction eſt en effet verbeuſe, quoique beaucoup moins cependant que celle de *Galien*, auquel *Hoffman* eſt d'ailleurs ſupérieur à tous égards. *Boerhaave* avoit une ſi haute eſtime pour lui, que, conſulté par le roi de Pruſſe *Fréderic Guillaume*, malade au camp du Rhin en 1735, il conſeilla à ce monarque d'accorder à *Hoffman* une confiance entière, que ſon mérite lui avoit procurée d'avance (2). Notre

---

(1) *Maladies des Femmes.* tom. III, page 438 & ſuiv.

(2) Henri Schulze, qui a écrit ſa vie que l'on trouve à la tête de la vaſte collection de ſes ouvrages, rapporte, *page 13.* que le roi de Pruſſe avoit accordé ſa confiance à *Hoffman* en 1728, & qu'il l'avoit alors pris pour un de ſes médecins. Il avoit été nommé d'ailleurs, médecin du Roi en 1702, & reſta à la cour depuis 1709 juſqu'en 1712.

professeur, qui a enrichi la médecine, la physique & la chimie, d'un nombre infini d'ouvrages qui le rendront à jamais recommandable, & auxquels il a travaillé principalement dans le temps que l'ennui d'une vie contraire à ses inclinations, & quelques démêlés qu'il avoit eus avec *André Gundelsheimer*, lui ayant fait quitter la cour de *Fréderic I*, roi de Prusse, qui l'avoit choisi pour son médecin, il vécut tranquillement retiré dans sa patrie. *Hoffman*, décédé en 1742, après avoir joui de la plus grande réputation, quoiqu'il ait exercé la médecine dans un pays où, comme en France, l'usage des bouillons de viande est presque généralement reçu dans les maladies fébriles (1), nous dit, en parlant des fièvres de toute espèce :

« Ni au commencement ni à la fin, » encore moins dans le fort de la maladie, il ne faut point surcharger les » malades d'alimens tirés de viandes, » d'œufs & de choses grasses ; car ils » ne peuvent manquer d'être nuisibles, » parce qu'avec la foiblesse & la cor-

(1) Voyez ce que dit à ce sujet *de Haen*, ci-après, *page* 142.

ruption

» ruption des humeurs, ils furchargent » davantage les forces, ils engendrent » des crudités, & augmentent la matière » & le foyer de la maladie (1).

» On ne fauroit exprimer combien » les femmelettes nuifent dans toutes les » fièvres, principalement dans les ma- » lignes & dans les lentes, en follici- » tant continuellement les malades à » prendre des bouillons fortifians & » nourriffans. J'ai appris, par des obfer- » vations répetées, que ces alimens » avoient non-feulement occafionné » l'augmentation des accidens & de la » force de la maladie, mais encore la » perte des malades; car ces matières » nourriffantes, ne pouvant être fuffi- » famment travaillées, conduites con- » venablement, tournent plutôt en pour- » riture...... Du refte, la diète très- » légère & liquide, eft excellente & fans » danger pour tous les fébricitans, fui- » vant l'avis d'*Hippocrate* (2).

» On ne fauroit affez recommander, » dans les maladies aiguës, d'employer

---

(1) Sect. I, cap. X, tom. I, pars I, page 78.

(2) *De febrib.* cap. I, tom. V, page 371.

» une diète févère. Une nourriture grof-
» fière & abondante, enlève grand nom-
» bre de fébricitans (1). »

Ce que nous rapportons ici, joint à ce que nous avons dit ailleurs d'après *Hoffman* (2), prouve évidemment combien cet habile praticien étoit éloigné de l'ufage des bouillons de viande dans les maladies fébriles, autant par le raifonnement, que par les mauvais effets qu'il avoit obfervés dans les malades qui gardoient ce régime, employé & établi dans les pays qu'il habitoit, fur-tout par l'importunité des femmelettes; motif auquel *Rivière* en attribue principalement l'introduction, comme nous le verrons en fon lieu. Nous jugeons ainfi fort inutile de citer ce que *Hoffman* avance ailleurs, de propre à confirmer fa façon de penfer fur cette matière (3).

Jean Huxham, célèbre médecin de Plymouth, membre de la fociété royale

(1) *Annotation. in Poterii obferv.* Centur. I, cap. XXXIX, tom. V, page 89.

(2) Voyez ci-devant, pages 24 & 25.

(3) *De falubrit. & infalubrit. efculentor.* tom. I, pag. 106 & 108. & paffim.

de Londres, & associé du collège royal de médecine d'Edimbourg, dont la réputation n'est point aussi étendue, ni le nom connu autant qu'il paroît le mériter, mais qui est véritablement estimé de ceux qui connoissent le jugement qu'a porté la société royale des sciences de Londres, sur ses *Observations de l'Air & des Maladies Epidémiques*, qui contiennent des observations de médecine marquées au coin de la plus grande sagacité, appuyées de l'autorité d'*Hippocrate*, de *Celse*, d'*Arétée* & de nombre d'autres. Cet excellent médecin, animé du seul desir d'être utile à l'humanité, en soumettant les opinions des autres au tribunal de la raison & de l'expérience, n'a jamais rabaissé ni censuré personne; il s'est contenté d'étudier la nature, de la suivre, & d'indiquer les meilleures méthodes pour combattre les maladies. Etabli dans une petite ville sur les bords de l'Océan, les cas les plus rares se sont présentés à lui; il les a décrits avec la plus grande exactitude, il en a donné le meilleur traitement. Il nous a averti de ne point donner le kina précipitamment dans les fièvres intermittentes; il a éprouvé l'utilité des

purgatifs dans la fièvre secondaire des petites véroles ; il donne le traitement d'une toux convulsive très-difficile, & celui de la colique des peintres, qui approche beaucoup de celui qui a été donné par M. *Dubois*, & éprouvé par lui dans l'hôpital de la Charité de Paris, &c. &c. *Huxham*, que M. *Pringle* croit très en état de repousser l'attaque de *De Haen* (1), & qui doit avoir terminé sa carrière, puisque nous ne connoissons point d'ouvrage sorti de sa plume depuis 1748 ; *Huxham*, dis-je, s'explique ainsi :

« Dans toutes les fièvres, principalement dans les ardentes & dans les » inflammatoires, il est très-nécessaire » d'employer un régime délayant ; car » dans ces maladies, par la dissipation » de ses parties les plus fluides, le sang » devient trop épais & visqueux ; & la » sérosité restante, par l'augmentation & » la continuation de la chaleur, s'épaissit » de plus en plus & se convertit en gelée ; » de sorte qu'il faut employer une boisson rafraîchissante, liquide & délayante, pour réparer les pertes faites par la

(1) *Maladies des Armées*, tom. II, pag. 347.

» diſſipation de la lymphe & de la séro-
» ſité, & pour conſerver à la maſſe des
» humeurs un degré convenable de flui-
» dité. — Cette boiſſon doit être en gé-
» néral d'une qualité aceſcente, & en
» quelque façon ſavonneuſe. Les aceſcens
» rafraîchiſſent véritablement, & arrêtent
» la dégénération alkaleſcente (*il con-*
» *vient toujours de dire putride, comme*
» *nous l'avons prouvé ailleurs*) des hu-
» meurs, augmentée continuellement
» par le frottement & par la chaleur; car
» les ſels & les huiles animales ſont fort
» exaltées, & deviennent plus rances
» & plus âcres par la chaleur fébrile.
» L'huile la plus douce & le beurre,
» acquièrent une acrimonie très-forte
» par la chaleur. — Les ſavonneux fon-
» dent non-ſeulement mieux les humeurs
» épaiſſies, mais ils procurent encore
» une mixtion plus convenable de toutes
» leurs parties, en uniſſant plus intime-
» ment avec le ſang, le ſel, les ſoufres
» & l'eau. J'ai vu ſouvent dans les fièvres
» aiguës, rendre par les urines l'eau auſſi
» claire & auſſi limpide qu'elle avoit
» été priſe; (ce qui, pour le dire en
» paſſant, eſt un accident très-dange-
» reux). L'eau pure ne contracte point

» d'union avec les huiles ; de sorte que,
» si la sérosité du sang est convertie en
» gelée par la chaleur (1), & si sa partie
» huileuse, sortie de ses réservoirs, a
» acquis de l'acrimonie, il n'est point
» étonnant que l'eau ne puisse point s'y
» mêler & la délayer ; de-là, on voit
» la nécessité de joindre à l'eau des sa-
» vonneux, tels que le sucre, lés sirops,
» les gelées ou les marmelades de fruits;
» de cerises, de groseilles, de framboi-
» ses & autres semblables. Les sucs de
» citron ou d'orange avec un peu de
» sucre, délayés & fondus dans suffi-
» sante quantité d'eau, fournissent une
» boisson très-agréable, & remplissent
» les indications de l'acide & du savon-
» neux.

» Je dois ajouter encore ici, que
» c'étoit la méthode des anciens, qui
» n'employoient dans les fièvres que

---

(1) Dans les expériences, il faut au moins un degré de chaleur supérieur au 50e de Réaumur pour coaguler la lymphe, tandis que cela arrive dans un pleurétique au degré de 30. *Voyez* Sauvages, *Nosolog. methodic.* Tom. I, pag. 298 & sequent. On n'a point donné encore la solution de ce phénomène.

» les légers délayans.........(1).

» Les humeurs animales tombent » d'elles-mêmes dans la putréfaction » & dans la diſſolution, ſi on ne les en » empêche, & ſi on ne les corrige par » des alimens acidules; un régime de » vivre conſiſtant entièrement en vian- » des, en poiſſons & en aromates avec » de l'eau, procurera bientôt une fièvre » putride. Le pain eſt non-ſeulement » un aliment, mais par ſa qualité aceſ- » cente, il corrige les ſucs putrides des » autres nourritures. Les Eſpagnols & » les François priſonniers ici, après s'être » nourris de viandes ſans modération & » contre leur habitude, furent attaqués » d'une fièvre de cette nature, qui en » enleva un grand nombre. — Ils en » étoient ſi avides, qu'ils expiroient » avec le morceau de viande dans la » bouche (2).

» Dans le commencement des fièvres » malignes, j'ai trouvé le ſang épais & » recouvert de la croûte que nous nom- » mons couenne; tandis que celui qu'on

---

(1) *De febre ſimplici.* pag. 6, 7, & 13.

(2) *De ſanguinis reſoluto ſtatu.* cap. V, pag. 47.

» tiroit au même malade, deux ou trois
» jours après, étoit entièrement liquide
» & dissous comme de la sanie. — C'est
» ce que j'ai observé souvent dans les
» François détenus ici prisonniers, qui
» périssoient à troupe d'une fièvre, con-
» tagieuse, pestilentielle, accompagnée
» le plus souvent de taches pourprées
» & de dyssenterie, avec des déjections
» sanguinolentes. Dans ces fièvres (com-
» me dans toutes les autres), les chirur-
» giens François, suivant leur coutume,
» faisoient des saignées tous les jours,
» ou tout au moins un jour, l'autre non.
» —Dans quelques-uns de leurs officiers
» (traités ainsi), j'ai trouvé le sang tiré
» à la troisième ou à la quatrième sai-
» gnée, entièrement dissous & sanieux,
» quoique celui de la première saignée
» eût été assez épais. — Le traitement
» qu'ils employoient d'ailleurs étoit si
» déplacé, que dans le temps qu'ils
» étoient si empressés *de faire des sai-*
» *gnées, ils remplissoient leurs malades*
» *de bouillons très-forts, tirés de viandes*
» *de bœufs, de moutons, & d'autres ani-*
» *maux, suivant qu'ils pouvoient se les*
» *procurer*, sans être arrêtés par un dé-
» lire continuel, par les taches noires &

» pourprées, par la noirceur & par la » ſécherеſſe extrême de la langue. — » Je ſuis aſſuré qu'un grand nombre de » ces malades fut la triſte victime d'un ſi » mauvais traitement (1).

» Un homme qui ne ſe nourrit ſim» plement que d'eau pure, de viandes » & de poiſſons, ſans autres alimens » acides ou aceſcens, rend bientôt toutes » ſes humeurs extrêmement âcres & » rances, ſe procure la fièvre; ſon ſang » enfin tombe dans un état de putréfac» tion (2). »

Or, ſi une nourriture tirée toute des animaux eſt capable de procurer la fièvre à un homme bien portant (3), combien & à plus forte raiſon, d'après ce que nous avons prouvé ſur la putréfaction & ſur les effets dans l'état fébrile, doit-elle être nuiſible alors? Les funeſtes ſuites obſervées par *Huxham*, après un pareil régime, dans une épidémie où la putréfaction étoit ſi manifeſte, ne doivent donc pas nous paroître étonnans. Du

(1) *Diſſertat. de anginâ malignâ.* pag. 19.
(2) *Ibid.* pag. 13.
(3) Voyez ci-après l'obſervation de *Lazerme*, qui confirme ce que dit *Huxham*.

reste, la diète & le traitement qu'il condamne, le tableau lugubre qu'il nous présente, ne diffèrent en rien de ce que nous avons tous les jours sous les yeux en France (1).

M. *Laurent Heister*, médecin, anatomiste & chirurgien fameux, professeur célèbre à Helmstadt au duché de Brunswich, après l'avoir été à Altorf en Franconie, en même temps grand médecin & grand chirurgien, fut aussi instruit dans la pratique que dans la théorie de ces deux arts ; il a pratiqué avec la plus grande réputation toutes les opérations de chirurgie, pendant plus de quarante ans, soit dans les armées, soit dans les villes ; il nous a présenté les deux qualités de médecin & de chirurgien réunies dans un même homme, ce que nous voyons rarement, au moins (2) à un degré supérieur, depuis

---

(1) Voyez encore ce que nous avons cité d'*Huxham*, ci-devant, pag. 14 & 15.

(2) Depuis l'époque ici marquée, nous ne trouvons ces qualités réunies ainsi, que dans *Celse*, *Paul d'Egine*, *Albucasis*, *Fabrice d'Aquapendente*, & dans un petit nombre d'autres ; tout récemment dans MM. *Heister* & *de Gorter*.

le partage de la médecine en trois professions, faite au temps d'*Hérophile* & d'*Erasistrate* (1), environ 250 ans avant J. C.... M. *Heister*, membre de la société des Curieux de la Nature, qui a enrichi l'une & l'autre partie de l'art de guérir, (sœurs qui devroient être amies, & qui sont le plus ordinairement rivales), de quantité d'ouvrages excellens de botanique, d'anatomie, de médecine théorique & pratique, & sur-tout d'un Traité de Chirurgie complet, ouvrage unique en ce genre; M. *Heister*, qui est mort depuis quelques années, en parlant de la diète des fièvres continues aiguës, nous dit:

« Pour nourriture il convient de donner des bouillons légers, tirés des végétaux, principalement des farineux, de l'avoine & de l'orge, acidulés avec

(1) On connoît le stratagême dont *Erasistrate* se servit pour guérir *Antiochus Soter*, devenu éperdument amoureux de *Stratonice*, sa belle-mère, en engageant *Séleucus* à céder sa femme à son fils. *Voyez* Rollin, *Histoire ancienne*, tom VII. Cette histoire rapportée par *Valère Maxime* & par *Plutarque*, est citée partout. *Histoire de la Médecine*, liv. I, chap. II, page 295.

» le suc de citron ou avec un peu de vi-
» naigre, ou préparés avec des pommes,
» &c. On peut se servir encore de pru-
» nes, de cerises & de pommes cuites,
» prises en petite quantité; mais il faut
» ici proscrire avec grand soin les vian-
» des, & tout ce qu'on en tire, suivant
» le rebut naturel que nous en avons
» le plus souvent dans toutes les fièvres.
» Ne donnez même aucune nourriture à
» un malade qui a des envies de vomir,
» parce que, comme *Hippocrate* l'en-
» seigne, *plus vous nourrirez ces mala-*
» *des, plus vous les incommoderez*; car
» l'abstinence est très-utile dans toutes
» les fièvres; mais au moins, s'ils deman-
» dent quelque nourriture, ou si on leur
» en donne, qu'elle soit toujours li-
» quide, en très-petite quantité, & tirée
» des végétaux, comme nous l'avons
» déja dit; c'est-là la méthode de traite-
» ment qui m'a paru, jusqu'ici, la meil-
» leure dans les fièvres (1). » Il prescrit
à peu près le même régime pour les
blessés (2).

(1) *Compendium Medic. pratic. de Febrib. contin. acut.* cap. III, pag. 51.

(2) *Institut. chirurg.* tom. I, pag. 68.

Rien de plus précis que ce que dit M. *Heiſter* : il ne faut ſe ſervir que de végétaux ; il faut proſcrire les viandes, & tout ce qu'on en tire. Il eſt évident que les bouillons de viande ſont compris dans le nombre des alimens qu'il défend.

M. *Jean de Gorter*, un des plus ſavans médecins de nos jours, un des plus fameux diſciples de *Boerhaave*, honoré de l'eſtime de ſon maître, ainſi que celui-ci s'en explique clairement dans une lettre inſérée dans ſon *Traité de l'inſenſible tranſpiration*, imprimé en 1725, & que M. de *Gorter* lui a dédié, comme le premier de ſes ouvrages; M. de *Gorter*, ci-devant profeſſeur à Harderwich dans la Gueldre Hollandoiſe, enſuite appelé en Ruſſie, & qui étoit certainement très-digne du choix que cette Cour en a fait pour l'attirer dans ſes Etats (1), nous a donné nombre d'ouvrages excellens de médecine & de chirurgie, dans leſquels il a preſque toujours ſuivi & expliqué les ſentimens de ſon maître. Nous en avons un ſur-tout, de lui, en ſtyle hippocra-

---

(3) *Voyez* de Haen. *Rat. medend.* tom. I, pag. 14.

tique, ou plutôt laconique & ſpartiate, qui laiſſe plus à deviner qu'il n'explique, fait cependant, à mon avis, pour paſſer à la poſtérité la plus reculée (1). Digne commentateur d'*Hippocrate* & de *Sanctorius*, M. de *Gorter* condamne l'uſage des bouillons de viande en ces termes un peu forts :

» Je ſuis étonné de l'extravagance de » pluſieurs médecins, qui dans toutes » les fièvres ne balancent point à donner » des bouillons de viandes ; car dans des » corps échauffés par la fièvre, ces ali- » mens ſont auſſitôt changés en pour- » riture (2). »

M. *Jean Pringle*, chevalier baronet de la Grande-Bretagne, & médecin de la reine, ſuivit d'abord les armées, fut enſuite médecin du *duc de Cumberland*, & enfin médecin genéral des armées du roi d'Angleterre. Attaqué par *de Haen*, il lui a répondu d'une manière victorieuſe. M. *Pringle*, un des plus fameux médecins de Londres, qui a commencé à défri-

---

(1) *Medicinæ Compendium, in uſum exercitat. domeſtic. digeſtum.* 4°.

(2) *Medicina Hippocratica. In aphoriſ. XVI.* libr. I, pag. 27.

cher un nouveau & vaste champ en médecine (1), duquel on doit se flatter de retirer les récoltes les plus abondantes : « Nous paroissons approcher, dit » M. l'abbé Félix *Fontana*, d'une de ces » époques mémorables, que la nature » amène après une suite de siècles, & » qu'elle signale par quelque grande dé- » couverte pour le bonheur du genre » humain (2). » Cet évènement est prochain, si, comme il y a lieu de l'espérer, on parvient à dévoiler le mystère de la putréfaction, sur laquelle M. *Pringle*, le premier, a commencé à nous éclairer. Ce médecin célèbre, parle ainsi de la diète dans la dyssenterie :

« Elle consiste principalement en » gruau de riz ou d'orge, sagou, panade, » & l'on permettoit du bouillon de mou- » ton à ceux qui avoient peu de fièvre ; » mais je cessai par la suite ce dernier » article, parce que je remarquai qu'en » général la nourriture animale ne con- » venoit pas (3). »

(1) *Mémoires sur les Substances septiques & anti-septiques.*

(2) *Richerche fisiche sopra l'Aria fissa.* p. 21.

(3) *Observat. sur les Malad. des armées*, tom. II, pag. 65.

Or, ſi la nourriture animale ne convient pas dans le cas de dyſſenterie avec un peu de fièvre, ainſi qu'il conſte par l'obſervation de M. *Pringle*, pourra-t-elle mieux convenir lorſque la fièvre ſera forte? ne ſera-t-elle pas au contraire infiniment nuiſible alors?

En France, où l'on trouve ſi peu de partiſans du régime végétal & hippocratique, au moins juſqu'à ces derniers temps; où l'on trouve ſi peu d'auteurs qui aient avancé quelque choſe en faveur de ce régime, depuis l'introduction des bouillons de viande; en France, où l'on ne donne encore communément que cet aliment aux fébricitans, quoique nombre de praticiens inſtruits n'en approuvent pas l'uſage; dans une thèſe ſur l'inoculation de la petite vérole, ſoutenue dans les écoles de médecine à Paris, en 1757, par M. *Millin de la Courvault* & par M. *Moriſot de Landes*, ce dernier auteur de la thèſe s'explique ainſi:

« Il ne faut point diſſimuler une autre » cauſe de la mortalité occaſionnée par » la petite vérole dans la ville de Paris, » ſavoir, la nouriture tirée rarement des » végétaux, & abondamment & le plus

» ordinairement des animaux; bien plus, » afin que rien ne manque pour la perte » des malades, on se sert de bouillons » de viande très-forts, comme du meil- » leur de tous les alimens (1). »

Je me contenterai d'indiquer du celèbre M. *Tissot* de Lausanne, les passages d'un ouvrage (2) qui est entre les mains de tout le monde, dans lequel ce fameux médecin condamne, dans les maladies fébriles, la viande, les bouillons & les œufs, & où il conseille un régime de vivre presqu'entièrement végétal, & à peu près conforme à celui qui est indiqué par *Boerhaave*.

M. *Poissonnier l'aîné*, conseiller d'Etat, fameux médecin de la faculté de Paris, l'un des médecins consultans de Sa Majesté, inspecteur général des hôpitaux de la Marine & des Colonies, à qui nous devons la découverte de la machine & du procédé pour distiller & pour dessaler l'eau de la mer à bord,

---

(1) *Ergo Parisinis variolarum inoculatio.* pag. 5. Haller. *Disput. &c.* tom. V.

(2) *Avis au Peuple*, chap. III, paragraph. 30, 35 & 36.

& pour la rendre potable, objet des plus intéressans pour l'humanité, & surtout pour la marine. M. *de Bougainville* en effet, dans la relation de son Voyage autour du Monde, dit expressément qu'il doit à l'usage de l'eau de la mer ainsi distillée, le salut de son équipage. C'est à M. *Poissonnier* que l'humanité est redevable de cette découverte, ainsi qu'il est prouvé par les procès verbaux des expériences faites à ce sujet, déposés dans les bureaux de la Marine, en 1764; ce physicien en a rendu compte dans la même année, & a soumis sa découverte au jugement de l'académie royale des Science de Paris. C'est donc à tort que M. *Irvine*, Anglois, a cru pouvoir se l'approprier, en présentant cette machine au parlement d'Angleterre, dont il a obtenu une récompense de cinq mille livres de rente, ainsi que M. *Louis Dutens*, physicien, pour conserver à M. *Poissonnier* l'honneur de sa découverte, l'a fait connoître par une lettre en date du 7 août 1772, imprimée à Londres dans un pamphlet, en manifestant par-là que le parlement d'Angleterre a été trompé par M. *Irvine*, & que

c'eſt le phyſicien françois qui eſt le véritable inventeur de cette machine (1).

M. *Poiſſonnier Deſperrières*, frère du précédent, chevalier de S. Michel, adjoint pour l'inſpection des hôpitaux de la Marine, & chargé de la direction de la médecine des épidémies dans la généralité de Paris, auteur de pluſieurs ouvrages de médecine excellens ſur les fièvres de Saint-Domingue, ſur les maladies des gens de mer, &c. dans un Mémoire (2) auquel on a fait peut-être trop peu d'attention, pour l'utilité de la Marine militaire & marchande, parle ainſi :

« De trente matelots attaqués de maladies graves & vives dans la frégate l'*Ecluſe*, aucun n'a péri ; & ils ont eu pour tiſane & pour nourriture l'eau de riz ou de gruau, à laquelle on a joint ſeulement, de temps à autre, du miel & quelques aigrelets laxatifs ;

---

(1) Cette hiſtoire, avec le procédé pour déſſaler l'eau de la mer, & avec la deſcription de la machine, eſt rapportée par M. *Baumé*, *Chimie expér. & raiſon.* tom. III, pag. 575 & ſuivantes.

(2) *Sur les avantages qu'il y auroit à changer la nourriture des gens de mer.*

» tels que les pruneaux. Or une subs-
» tance aussi efficace dans la curation des
» maladies putrides des matelots, n'en
» sera-t-elle pas visiblement le préservatif
» le plus assuré ? *Ce dernier fait vient à*
» *l'appui d'une vérité bien connue des*
» *médecins, mais qui ne l'est pas assez*
» *du public : que le bouillon à la viande*
» *doit être proscrit dans tous les cas où*
» *l'alkalescence* (la putridité) *des hu-*
» *meurs est marquée* (1). »

La vérité dont parle ici M. *Poissonnier*, connue des médecins instruits, devroit l'être au moins de tous les médecins; & cependant l'usage des bouillons de viande, contre lequel un bien petit nombre de médecins s'élève, est encore presque par-tout pratiqué en France, dans les maladies fébriles. Jusques à quand le monde sera-t-il conduit par la mode & par le préjugé, même dans ce qui regarde le salut & la santé des hommes, objets les plus intéressans de cette vie ? Nous nous sommes fait un devoir de déclamer contre cet usage, & de le proscrire dans le cours de notre pratique, dès les premières an-

(1) *Ibid.* pag. 8.

nées que nous avons exercé la médecine; nous ſommes enfin venus à bout de déſabuſer à cet égard preſque tous ceux qui nous accordent leur confiance; nous deſirons ardemment, par ce foible ouvrage, de deſſiller les yeux du public, & de l'inſtruire d'une vérité qui peut être ſi utile pour lui.

Enfin dans l'école de Montpellier, ancienne, & fameuſe même avant ſa fondation en 1289, par le pape Nicolas IV, dont la célébrité a toujours été très-dignement ſoutenue, & l'eſt encore aujourd'hui par tous les membres qui la compoſent; dans laquelle j'ai eu le bonheur de recevoir le bonnet de Docteur en 1751, des mains du célèbre *Sauvages*, un des plus grands ornemens de cette Faculté, & qui m'a fait la grace de m'accorder pluſieurs fois depuis des témoignages d'eſtime & d'amitié; d'étudier ſous M. *de Lamure*, qui jouit aujourd'hui d'une célébrité juſtement méritée; de commencer à m'exercer enfin dans la pratique, ſous les ailes de M. *Chaptal*, un de ſes plus fameux praticiens; de M. *Chaptal*, dis-je, qui ſans protection, & avec ce noble déſintéreſſement qui fait le fondement de ſon caractère, me

fit la grace de m'admettre au nombre de ſes élèves, dès le premier mois que je fus à Montpellier, quoique, ſuivant ſon uſage, il ne me mit au nombre de ceux qui le ſuivoient en pratique, que lorſque je fus bachelier, m'ayant gardé pour cela pendant quelque temps une place vacante, juſqu'au moment où je fus en état de la remplir; de M. *Chaptal*, mon très-cher maître, qui n'oublia rien auprès de mon père pour l'engager à me laiſſer auprès de lui, & qui depuis mon départ n'a jamais manqué de m'aider de ſes avis, & de me combler de témoignages de bonté, d'eſtime & d'amitié, que je ne crois pas avoir mérités autrement que par mon profond reſpect, par l'étendue de ma reconnoiſſance, & par un attachement ſans réſerve; de M. *Chaptal*, qui veut bien encore aujourd'hui accorder ſa protection & honorer de ſes bontés mon fils aîné, nouvel étudiant en médecine: dans l'école de Montpellier, dis-je, & dans les thèſes données pour la diſpute de la chaire vacante par le décès du célèbre *Venel*, recommandable à tous égards, principalement par la vaſte étendue de ſes connoiſſances dans la chimie, M. *François*

Vigarous, dont le mérite eſt très-avantageuſement connu, & qui avoit été honoré de l'eſtime & de la confiance de ſon prédeceſſeur, qu'il vient de remplacer; M. *Vigarous* s'explique ainſi au ſujet de la diète dans les fièvres intermittentes :

« Nous obſerverons ſeulement ſur la » diète, 1°. qu'on ne doit point indiſ- » tinctement permettre toute ſorte de » nourriture aux fébricitans. Que les » bouillons de viande nuiſent plutôt » qu'ils ne ſont utiles dans les commen- » cemens des maladies, chez les gens » vigoureux, & ſur-tout chez les bilieux; » que le meilleur régime de vivre eſt » léger, tiré des végétaux; & qu'on ne » doit donner de la nourriture que dans » le temps de la rémiſſion (1). »

M. *Pâris*, docteur en médecine au Ludovicée de Montpellier, du collège de médecine de la ville d'Arles, & aſſocié à l'académie royale de Niſmes, nouvellement de retour de Conſtantinople & de Smyrne, où il a exercé la méde-

(1) *Quæſtio nona. An febri intermitt. fomes regio epigaſtrica; & an in ipſarum curatione vegetabilia mineralibus anteponenda?* pag. 27.

cine pendant plusieurs années, & actuellement fixé à Arles sa patrie, qui vient de mettre au jour un Mémoire sur la Peste, couronné par la faculté de médecine de Paris, en 1775; dans une des lettres, que les sentimens dont il m'honnore le portent à m'adresser quelquefois, m'écrit, en date du 18 juillet 1777: « Qu'entrant en exercice à l'hôpital » d'Arles, le premier avril dernier, il a » ordonné aux fébricitans la crême de » riz à l'eau, point de bouillons; que » les malades ont été plus promptement » guéris, qu'il a fallu moins de purgatifs » sur la fin de la maladie; & que sa mé- » thode, qui est celle de la raison, a été » louée & approuvée, & qu'elle se » trouve reçue aujourd'hui avec joie par » les malades mêmes. »

Il est étonnant, après cette foule d'autorités & d'observations données par les maîtres de l'art, par les plus grands médecins de tous les siècles, appuyés sur les raisonnemens le plus solides; il est surprenant, dis-je, que l'usage des bouillons de viande se soit introduit, ou tout au moins, qu'il n'ait point été abandonné dans un siècle aussi éclairé que celui où nous vivons. Il paroît

roît qu'il ne feroit pas néceffaire, après ce que nous avons déja dit, de confulter les auteurs qui confeillent & qui ont employé les bouillons de viande pour les fébricitans, pour être affurés que l'expérience eft contraire à leur ufage dans les maladies fébriles : la queftion femble en effet déja bien décidée; mais pour traiter cette matière contradictoirement, comme nous l'avons promis, pour mettre fous les yeux de nos lecteurs l'impartialité avec laquelle nous l'examinons, pour ne laiffer enfin aucun fubterfuge, & pour attaquer le préjugé jufque dans fes derniers retranchemens, le combattre, le vaincre & le renverfer; nous allons rapporter avec la plus grande fidélité les paffages des auteurs qui font favorables à ce régime de vivre dans les fièvres, nous flattant de trouver dans ceux-ci, comme dans les premiers, qui lui font contraires, & que nous avons cités en grand nombre, de trouver, disje, des motifs victorieux pour le profcrire; motifs d'autant plus convaincans, qu'ils feront fournis par une main non fufpecte : & comme les obfervations les mieux faites & les plus sûres, ainfi que les raifonnemens les plus folides, combattus par des raifonnemens

ſpécieux, & par des obſervations haſardées, fauſſes & mal faites, préſentés avec aſſurance & avec art, ne produiſent ſouvent que des doutes & des incertitudes; après avoir expoſé tout ce qu'on peut alléguer de plus fort en faveur des bouillons de viande, nous nous attacherons à en faire voir la frivolité.

Parmi les médecins de l'antiquité, nous ne connoiſſons, ainſi que nous l'avons déja dit (1), qu'*Arétée de Cappadoce* & *Alexandre de Tralles*, qui ſe ſoient écartés du régime de vivre preſcrit par *Hippocrate* dans les maladies aiguës, mais dans certains cas ſeulement, comme dans celui de foibleſſe & de dégoût. Ce n'eſt que dans les ouvrages de ces deux derniers auteurs de la plus grande réputation, qu'il eſt fait mention de viande & de bouillons; mais ils donnent d'ailleurs la préférence au régime végétal, comme nous allons le voir.

Arétée de Cappadoce, un des plus grands médecins de l'antiquité, que *Boerhaave* & *Haller* regardent comme égal, ou comme ſupérieur même à *Hippocrate*, a vécu certainement après

(1) Voyez ci-devant pag. 38.

Athénée, auteur de la ſecte pneumatique qu'il avoit adoptée, ainſi que *Le Clerc* l'a obſervé le premier, après *Andromaque*, médecin de *Néron*, & avant *Dioſcoride* & *Aëtius* qui le citent, c'eſt-à-dire, entre le premier & le troiſième ſiècle; mais on ne peut plus préciſément déterminer ſon âge. Il eſt très-probable qu'il a exercé la médecine à Rome, ou en Italie, puiſqu'il conſeille les vins de cette contrée dans la ſyncope ou la défaillance; qu'il a parlé d'alimens fort uſités chez les Romains; & qu'il s'eſt beaucoup ſervi, comme eux, de la diète, de l'exercice à cheval ou en voiture, des fomentations & des bains. Il a écrit en langage ionique, élégant & poli, traduit en latin par *Craſſus*, profeſſeur de Pavie, ſur un vieux manuſcrit, & imprimé en cette langue, avant de l'être en grec. *Arétée* a très-bien rédigé l'hiſtoire des maladies, dont il donne les cauſes, les ſignes & les temps, ainſi que tous les matériaux ramaſſés ſans ordre par *Hippocrate*, & il propoſe des remèdes mieux fondés en raiſons. Il a fait faire des ſaignées répétées dans la fièvre ardente, dans la colique néphrétique, &c. & a ſaigné, juſqu'à ce qu'on tombât

presque en défaillance, dans l'esquinancie: il a employé le trépan dans l'épilepsie. Le premier, suivant la remarque de *Leclerc*, il s'est servi des cantharides extérieurement, sous la forme du remède que nous nommons aujourd'hui *vésicatoire :* il a rejetté les remèdes superstitieux, & a parlé le premier de l'hydropisie enkistée ou hydatique. *Arétée* regarde comme une espèce de manie & comme une fureur divine, cette espèce de pieuse fantaisie, qui portoit de son temps ceux qui en étoient animés, à se déchirer le corps, & à se faire des incisions dans les chairs, dans l'idée qu'ils se rendoient par-là plus agréables aux Dieux, qui exigeoient ces pratiques. « Cette espèce de fureur, dit-il, ne les » tient que par rapport à cette persuasion, ou à ce sentiment de religion; » ils sont d'ailleurs très-sensés & retenus (1). Ce qu'il faut remarquer, surtout touchant *Arétée*, c'est que les sentimens particuliers quil avoit par rapport à la théorie, n'ont que très-peu » influé sur sa pratique (2); » observation très-essentielle pour les médecins

(1) *De furore*. libr. I, cap. VI, à la fin.
(2) *Voyez* Le Clerc. *Hist. de la Méd.* liv. IV, sect. ij, chap. III, pag. 508 & suiv. & Haller,

qui se livrent à l'esprit de systême, peine supportable dans les écoles, ... que l'on doit toujours oublier au lit du malade. *Arétée*, dont nous ne saurions faire un assez digne éloge, & des écrits duquel *Boerhaave* a cru devoir donner une édition excellente, s'explique ainsi dans le traitement de la pleurésie :

« Parlons présentement de la nourri» ture... Ainsi qu'on préfère la ptisane » à toute autre aliment, sur-tout au com» mencement,... l'halica tient le second » rang.... Ce qu'il appelle tragi (1) est » également bon... ainsi que le pain sec... » Si la maladie se prolonge, & que les » forces s'affoiblissent,... les œufs frais » sont excellens;... parmi les viandes, les » extrémités des pieds, ... les pigeons, » les poules bouillies, les cerveaux de » cochons rôtis, ... les poissons de » mer & de rivière; parmi les fruits, » donnez les pommes cuites dans l'eau » ou dans l'hydromel.... Pendant la cani-

In Boerhaav. Method. stud. med. tom. II, pag. 822, *& in artis med. principibus.*

(1) Sorte de ptisane faite avec l'épeautre ou avec le froment. *Voyez* Castelli Lexicon, au mot *Tragum*, & Gorræi definit. *pag. 627.* Pour l'*halica*, voyez ci-devant, pag. 25.

» cule, temps que les Grecs appeloient » *heure* (1), on peut accorder les figues, » & les autres fruits de ce genre (2). »

Alexandre de Tralles, natif de cette ville fameuſe de la Lydie, a vécu & fleuri à Rome dans le ſixième ſiècle, au temps de *Juſtinien*, où il étoit connu ſous le titre d'*Alexandre le Médecin*, nom qu'il mérita par l'étendue de ſes connoiſſances, & par la ſageſſe de ſa pratique. Preſque ſeul parmi ſes contemporains, il a ſuivi les anciens; mais il leur eſt infiniment ſupérieur pour le traitement des maladies, qu'il a décrites avec ſoin, & rangées en ordre, à l'exemple d'*Arétée*. Son ſtyle eſt ſimple, mais pur, concis & clair : il a excellé ſur-tout dans le diagnoſtic, ou dans les connoiſſances des maladies, & donné les ſignes diſtinctifs de celles qui ont quelque reſſemblance entr'elles. Il a le premier fait mention de quelques moyens de guérir le hoquet, familiers aujourd'hui parmi nous; d'exciter un effroi fort & ſubit; de s'appliquer vivement à quelque choſe, comme à comp-

(1) *Voyez* Caſtelli Lexic. au mot *hora.*
(2) *De curation. pleuritidis.* libr. I. cap. X.

ter de l'argent, &c. Ainſi qu'*Arétée*, il a fait des ſaignées répétées dans l'eſquinancie ; mais il défend de tirer du ſang juſqu'à défaillance, comme ſon prédéceſſeur le pratiquoit ; & le premier il a ouvert les veines jugulaires, lorſqu'il ne pouvoit ouvrir les ranines : dans l'hémoptyſie, il a appliqué le cautère actuel ſur la tête ; opération pratiquée de nos jours dans la goutte-ſereine, par *de Haen*, mais que celui-ci a vue malheureuſement ſuivie de la perte des malades. Il a fait mention des tubercules dans les poumons, connus de *Galien*, & que celui-ci regarde comme une eſpèce de phthiſie, maladie très-commune dans ces contrées, dans ceux qui ne ſont même que très-légèrement attaqués du virus écrouelleux : mais *Alexandre* conſeille nombre de remèdes ſuperſtitieux & abſurdes, & ne dit pas un mot des maladies chirurgicales, non plus que de celles des femmes. *Alexandre* enfin, que, malgré ces défauts, on peut comparer à *Arétée*, parle ainſi dans la curation des pleurétiques :

« Qu'on ſe ſerve, pour la nourriture, de » la crême de la ptiſane bien cuite.... » mais ſi les forces paroiſſent affoiblies,

» vous donnerez les miettes de pain » cuites dans l'apomel (1), l'hydromel » (2), ou l'hydrorosat (3) ; & dans le » cas de foiblesse réelle & de dégoût, » servez-vous de bouillons de poule avec » les miettes de pain (4). »

On reconnoît évidemment par les termes de ces deux anciens Grecs, que ce n'étoit qu'à la fin des maladies, lorsque la fièvre étoit diminuée, que le mal étoit prolongé, dans le cas simplement de foiblesse & de dégoût, qu'ils s'écartoient du régime prescrit par *Hippocrate*, qu'ils mettoient au premier rang, & qu'ils préféroient dans tous les autres cas, & dans tous les autres temps des maladies aiguës; & comme *Arétée* parle d'alimens solides, il paroît naturel de croire qu'il ne les conseilloit que lorsque la fièvre étoit très-légère, ou même lors-

(1) Décoction préparée avec le miel, les ruches & le vinaigre. *Voyez* Castelli, *Apomel.* Gorræi definit. *pag. 691.*

(2) Breuvage fait de miel & d'eau. *Voyez* Castell. *hydromel.* Gorræi definit. *pag. 652.*

(3) Décoction de roses avec le miel ou avec le sucre. *Voyez* Castell. *hydrorosatum.* Gorræi definit. *pag. 653. Paul d'Æginet.* libr. VII, cap. XV.

(4) *De curat. pleuritic.* lib. VI, cap. I.

qu'elle avoit quitté le malade : car on ne peut présumer qu'il ait adopté un pareil régime de vivre dans d'autres temps. Du reste, ce n'est que dans le seizième siècle que nous trouvons l'usage des bouillons de viande s'établir véritablement, comme nous l'avons déja dit, & comme nous allons le prouver, en rapportant ce qu'ont écrit sur la diète des fébricitans, *Valescus de Taranta* & *Jacques du Bois*, qui se sont conformés à peu près sur cette matière aux sentimens d'*Arétée* & d'*Alexandre.*

Valescus de Taranta, que l'on croit né en Portugal, exerça la médecine à Montpellier pendant 36 ans, depuis 1382 jusqu'en 1418, & commença alors, *la veille de saint Barnabé*, comme il le dit, à écrire un ouvrage de pratique, connu sous le nom de *Philonium*, qu'il divisa en sept livres. Les motifs qui engagèrent *Valescus* à faire cette division, aideront à faire connoître l'esprit du siècle dans lequel il vivoit. « J'ai cru raisonnable, » dit-il, de partager ce livre en sept » parties, à cause du grand nombre » de vertus du nombre septénaire, » que *Macrobe* rapporte sur le songe » de Scipion,... à raison d'autres con-

» ſidérations infiniment plus eſtimées de
» nous autres fidèles. 1°. Il y a ſept pa-
» roles que N. S. J. C. notre Sauveur a
» prononcées, attaché ſur la croix. Il y a
» ſept dons du ſaint Eſprit. Sept allé-
» greſſes de la glorieuſe ſainte Vierge;
» ſept ſacremens de l'Egliſe ; ſept de-
» mandes dans l'oraiſon dominicale ; ſept
» vertus, quatre cardinales & trois théo-
» logales ; ſept péchés mortels, &c. &c.
» Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que nous
» avons cru devoir diviſer ce livre en
» ſept parties, à l'exemple de pluſieurs
» autres auteurs. » Au ſujet de chaque maladie, *Valeſcus* rapporte les ſentimens des Grecs, des Arabes, & de ſes contemporains, en y joignant le ſien qui eſt aſſez ſenſé. Il rapporte ſes propres obſervations de temps en temps, ce qu'on ne trouve dans aucuns des auteurs de ce temps, excepté dans *Gordon*, qui l'avoit précédé d'un ſiècle environ. Ce qu'il dit des maladies chirurgicales eſt fort court : l'ordre qu'il garde eſt aſſez bon, & il insère des règles, ou des axiomes de pratique, qu'il appelle *canons*, dont grand nombre ſont excellens. Le ſtyle du *Philonium* eſt barbare ; mais la médecine y eſt mieux traitée que dans les

ouvrages des Arabes & de leurs sectateurs. *Valescus*, que l'on croit ávoir été médecin de *Charles VI*, un de nos rois, parle ainsi de la diète des fièvres aiguës :

« Il faut d'abord établir quelques ca-
» nons ; premier : une nourriture liquide
» convient à tous les fébricitans.....
» Onzième : parmi les alimens bons &
» utiles dans les fièvres aiguës, la pti-
» sane coulée & non coulée tient le
» premier rang.... Diète particulière
» des fièvres aiguës : lorsque vous verrez
» la fièvre très-aiguë,.... & que la
» crise se fera au quatrième jour, vous
» ne donnerez absolument point de
» nourriture, mais la seule eau d'orge
» ou quelques sirops.... Si cependant le
» malade est foible,... nous accordons
» la crême d'orge & d'avenat, claire
» pendant les trois premiers jours ; & si
» la crise arrive le quatrième, nous ne
» donnons rien ce jour-là ;.... mais si
» la maladie s'étend jusqu'au onzième,
» ou jusqu'au quatorzième jour, nous
» accordons la crême d'orge avec le lait
» d'amandes, ou avec celui des quatre
» semences froides majeures, ou bien la
» crême d'avenat, ou le bouillon de
» poulet cuit avec la laitue, ou un mor-

» ceau de courge, ou les poissons écail-
» leux de bon goût, pris dans une eau
» courante; & quelquefois, suivant le
» goût des malades, nous donnons les
» pommes & les poires cuites sous les
» cendres, avec un peu de sucre (1). »

Jacque du Bois, en latin *Jacobus Sylvius*, d'Amiens, célèbre médecin de Paris, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, & bachelier simplement de celle de Paris, suivant *Astruc*, fut renommé par la parfaite connoissance qu'il avoit du grec & du latin, par son grand attachement pour les sentimens des anciens, & sur-tout pour ceux de *Galien*, beaucoup moins fort que celui qu'avoit pour ce médecin de l'antiquité, *Alexandre Massaria*, professeur de Padoue, qui disoit : « Qu'il aimoit mieux être dans
» l'horreur avec cet ancien, que d'avoir
» raison avec les modernes. » *Du Bois*, peut-être plus renommé encore par son avarice & par sa lésine, fut le restaurateur de la médecine hippocratique. On rapporte que ses disciples mirent ce distique sur sa porte, le jour de son enterrement :

(1) *Philoni.* libr. VII. *De febre acut.* fol. CCCLXXV.

Sylvius hic ſitus eſt, gratis qui nil dedit unquam;
Mortuus, & gratis quòd legis iſta dolet *.

René Moreau a recueilli ſes ouvrages dans un volume *in-fol.* en 1630. *Du Bois*, décédé à Paris en 1555, dans la fièvre tierce (1), outre les alimens rafraîchiſſans & humectans, comme la laitue, la courge, ... le pain lavé, l'eau d'orge, la crême de la ptiſane ou de l'alica, preſcrit encore les poiſſons, les oiſeaux tendres, ... les jaunes d'œufs, & les fruits de facile digeſtion. Dans la fièvre continue (2), il donne la crême de l'alica & de la ptiſane, le pain dans l'eau ou dans l'hydromel; mais il ne parle nulle part des bouillons de viande, que nous allons voir mettre en uſage par *Fernel* ſon contemporain.

Jean Fernel, de Clermont en Beauvoiſis, ſuivant *Guillaume La Planche*, quoiqu'on le diſe d'Amiens, un des plus célèbres médecins de Paris, fut choiſi

---

* Du Bois, qui gît ici, de tout fit de l'argent;
Mort, même de ces vers il veut le payement.

(1) *Comment. de febrib. tertian. febr. curatio.* pag. 338.

(2) *Febr. continu. curat.* pag. 341.

par *Henri II*, roi de France, pour premier médecin; & on rapporte que la reine *Catherine de Médicis* disoit, qu'elle étoit redevable de sa fécondité à la science de ce grand homme. On trouve dans les ouvrages de *Fernel* des observations du ramollissement des os, de polypes du cœur, d'anévrismes de l'aorte, de schirres à l'œsophage, &c. mais ce fameux praticien, qui a exercé la médecine avec le plus heureux succès, pour le traitement du mal vénérien, préfère le gaïac, & déclame contre le mercure, seul spécifique de cette nouvelle & terrible maladie, au moins dans l'ancien monde. *Fernel*, mort de douleur d'avoir perdu sa femme en 1558, âgé de 72 ans, (comme *Astruc* l'a bien prouvé) dans un ouvrage posthume, donné par *la Planche* en 1577, s'exprime ainsi pour le traitement des fièvres :

« La nourriture convenable alors est » la crême d'orge, ou le bouillon de » poulet, de veau, de chevreau, dans » lequel on fait cuire la laitue, l'oseille, » la buglose & le pourpier; le pain cuit » dans le bouillon, ou le bouillon lui-» même assaisonné avec le suc d'oseille » ou de citron, ou avec le verjus; les

» œufs frais, ſur-tout le jaune; les fruits
» ſecs, doux ou acidules (1).

» Toute la nourriture des fébricitans » doit être humide & rafraîchiſſante, » d'une matière légère: .... la première » eſt l'eau d'orge, ... l'hydromel, la » crême d'orge; ... après cela, le bouil» lon de poulet ou de pigeonneau, dans » lequel on fait cuire les herbes rafraî» chiſſantes: la laitue, le pourpier (2). »

Il ſeroit trop long de rapporter ici tout le détail dans lequel il entre ſur les qualités plus ou moins nourriſſantes de divers alimens, ſur la quantité, la manière & le temps de les employer: qu'il nous ſuffiſe de faire obſerver que *Fernel*, en conſeillant l'uſage des bouillons de viande, bien loin d'abandonner, il a mis au premier rang la nourriture preſcrite par les anciens, & qu'il n'a jamais employé les bouillons ſeuls, mais altérés avec des herbages ou avec les acides: méthode adoptée par tous ſes contemporains, & ſuivant laquelle on ne ſauroit

(1) *Febrium curand. method. general.* cap. VI, pag. 392.

(2) *Ibid.* Cap. XI, pag. 411. *Summa refriger. nutriend. rat. in febrib.*

disconvenir que les bouillons sont infiniment moins nuisibles que lorsqu'on les donne purs, sans correctifs & sans addition, comme on fut en usage de s'en servir bientôt après *Fernel*, & ainsi qu'on le fait assez généralement encore aujourd'hui.

Josse Lommius, contemporain & ami de *Fernel*, né à Buren dans la Gueldre Hollandoise, exerça d'abord la médecine à Tournai, & ensuite à Bruxelles, en qualité de pensionnaire, comme nous l'apprend *Jean Wigan*, qui a fait réimprimer le Traité des fièvres, que *Lommius* avoit donné au public en 1562. On doit sur-tout observer avec quelle prudence & avec quel jugement il a parlé de la saignée, sur-tout dans le siècle où il vivoit. Pour la diète, il est entré dans le plus grand détail; mais quoique praticien célèbre, & sectateur d'*Hippocrate*, il prescrit les bouillons de viande dans certains cas, comme nous allons le voir.

« La ptisane & la crême d'orge tien» nent le premier rang.... » Après avoir donné la méthode de préparer l'une & l'autre, il ajoute : « Mais souvent à cause » de la foiblesse il faut donner des ali-

» mens plus nourriſſans, ſur-tout aux
» peuples ſeptentrionaux, accoutumés à
» une nourriture abondante & ſubſtan-
» tielle. Il faut leur accorder même quel-
» quefois des viandes tirées des oiſeaux
» & non des quadrupèdes, & tout au
» plus du chevreau & du veau. Parmi
» les oiſeaux propres dans les fièvres ai-
» guës,.... on fait cuire ces viandes
» avec leur ſuc; on ajoute celui d'oran-
» ge, de grenade, de citron ou autres
» ſemblables, plus fréquemment & plus
» convenablement en les faiſant cuire,
» en les écraſant, & en les paſſant avec
» leur ſuc, on fait des bouillons de cette
» manière.... Nous les rendons à pro-
» pos altérans & médicinaux, en y ajou-
» tant les ſemences froides, la laitue,
» &c.... ou, après les avoir paſſés, on y
» verſe les ſucs de citron, d'orange,
» l'eau roſe ou celle de chardon béni.
» J'ai toujours trouvé cette manière de
» nourrir les malades, dans les fièvres
» aiguës, très-excellente, autant pour
» ſoutenir les forces, que pour appaiſer
» l'ardeur.

» Mais ſi le dégoût eſt ſi fort, que le
» malade refuſe tout cela, avec ces
» bouillons de viande on fait des gelées

» ou des consommés, (*liquores concreti*),
» en y ajoutant les santaux, le corail,
» un peu de vin trempé, l'eau rose, le
» sucre, & une petite dose de canelle.
» Ces sucs agréables au goût se fondent
» dans la bouche, & s'avalent facile-
» ment & avec plaisir.

» Parmi les alimens plus nourrissans,
» on donne dans les fièvres le pain lavé
» deux ou trois fois dans l'eau, & mêlé
» avec le bouillon de poulet & de cha-
» pon. Nous nous servons souvent ici
» du pain broyé & légèrement cuit avec
» la petite bière, dont on fait un petit
» bouillon, auquel on ajoute du sucre
» & un peu de beurre, &c. (1) »

Lommius, dans le même endroit, fait l'éloge de la ptisane & de ses bonnes qualités, d'après *Hippocrate* & *Galien*. D'après ces deux auteurs, & d'après *Celse* & *Alexandre de Tralles*, il préfère la nourriture liquide à la solide, quoiqu'il conseille celle-ci, si la maladie se prolonge jusqu'au quatorzième jour, ou même seulement jusqu'au onzième, en disant : « Mais ces règles diététiques,

---

(1) *De curand. febrib. continu.* cap. VII, pag. 78 & sequent.

» qui conviennent aux *Grecs* & aux *Italiens*, ne font point applicables aux » peuples feptentrionaux.... Qui pourroit en effet parmi nous tenir un fébricitant.... à la feule boiffon ou avec » des liquides, fans danger, & fans lui » voir perdre fes forces? Je ne veux » point parler des reproches que le public peut faire, à la honte des médecins, s'il arrive que le malade vienne » à mourir; que ce n'eft point la maladie, mais la faim & la foif qui l'ont » tué; & quoique nous méprifions la » voix du peuple, qui condamne fouvent la médecine à tort, la raifon nous » dit avec *Hippocrate*, qu'une diète trop » févère eft inutile & dangereufe; car » un homme affoibli ainfi, fupporte avec » plus de peine les fautes qui peuvent » fe commettre dans le cours de la maladie, foit qu'elles viennent de lui, ou » du médecin.... De-là, à mon avis, » dans les cas où les Grecs prefcrivoient » la diète ou l'abftinence entière, nous » donnons des boiffons; à la place des » boiffons, nous nous fervons de bouillons ou de crêmes; & à ces derniers, » nous fubftituons des alimens folides. » Telle eft la force de l'habitude & du

» naturel des hommes.... Il ne faut pour-
» tant pas donner trop de nourriture à
» nos malades, qui, à raison de leur fa-
» çon de vivre, ont toujours des pour-
» ritures que l'on corrige avec sûreté,
» dans les commencemens des fièvres,
» par une diète convenable (1). »

Nous ferons connoître la frivolité des motifs donnés ici par *Lommius*, en citant *Mercurial* qui les expose avec plus de clarté.

Jacques Houllier, en latin *Hollerius*, natif d'Etampes, un des plus habiles & des plus fameux médecins de Paris, décédé en 1562, dont le *président de Thou* parle si avantageusement (2), & qui,

---

(1) *Ibid.* cap. VI, pag. 72 & sequent.

(2) Peu de temps après mourut Jacques Houllier, né dans le territoire d'Etampes.... Grand Philosophe, bon médecin, riche & désintéressé, moins appliqué à s'enrichir des gains immenses que procure la profession de médecin, dans une ville aussi peuplée que Paris, qu'à étudier, connoître & guérir les maladies désespérées, il y réussit plus heureusement que tous ceux qui, contens de fatiguer leurs mules par un grand nombre de courses & de visites, ne se donnent pas le temps de les connoître, &c. *Hist. de J. A. de Thou.* tom. III, pag. 374 & suivantes. Année 1562.

au rapport de *Scévole de Sainte-Marthe*, ne se contentoit pas de guérir le corps par des ordonnances & par des médicamens, mais qui tâchoit de divertir ses malades par sa conversation enjouée, & par ses discours agréables ; attention que je regarde comme très-utile & de la plus grande conséquence, en connoissant avec quelle force les passions de l'ame influent sur le corps. *Houllier*, sectateur d'*Hippocrate*, parle ainsi dans la fièvre continue putride :

« Deux ou trois heures après la saignée, les Grecs donnoient l'hydromel, & une heure après la crême de la ptisane ; mais à présent, à la place de l'hydromel, qui est en effet suspect avec une grande chaleur, nous nous servons de l'eau bouillie, dans laquelle nous ajoutons un huitième de sucre. Nous donnons ensuite la décoction d'orge, au lieu de la crême.

» Dans tout le reste du temps, il faut » employer un régime de vivre rafraîchissant & humectant, & en grande partie léger : ainsi suivant notre usage, les bouillons de poulet & de veau conviennent ; mais il faut les altérer

» avec l'oseille, la laitue & le pourpier.
» Pour boisson, nous donnons l'eau
» d'orge, le sirop violat, délayé dans
» une grande quantité d'eau bouillie,
» &c. (1). »

Guillaume Rondelet, de Montpellier, professeur & chancelier de l'université de médecine de cette ville, que dans sa satyre comique & licencieuse, *Rabelais* joue sous le nom de *Rondibilis*, aima tellement l'anatomie que l'on cultivoit peu de son temps, qu'il eut la force d'ouvrir le cadavre d'un de ses enfans; & c'est par ses conseils que *Henri II* fit bâtir à Montpellier le théâtre anatomique. D'après ce que dit *Laurent Gryll*, médecin de l'université d'Ingolstad, qui avoit vécu avec *Rondelet*, & qui l'avoit vu fort occupé de cette partie de l'histoire naturelle qui regarde les poissons, il paroît que c'est avec peu de fondement qu'on a attribué son histoire des poissons à *Guillaume Pelicier*, évêque de Montpellier. *Rondelet*, enlevé à Realmont près d'Alby en 1566, par une dys-

(1) *De morbis internis. De febre putrida contin.* lib. II, pag. 32 & 33.

ſenterie occaſionnée pour avoir mangé des figues avec excès, s'explique ainſi ſur la diète de la fièvre continue :

« Il faut employer d'abord une diète » très-légère ; par cette raiſon, nous dé» fendons le vin, les viandes & les » autres alimens qui nourriſſent beau» coup & qui échauffent ; nous donnons » l'eau pure ou le vin de grenades, ou » le julep alexandrin (1), les prunes & » les pommes acides cuites : nous accor» dons la crême d'orge préparée avec un » peu de ſucre roſat ; la décoction des her» bes rafraîchiſſantes, de la laitue & du » pourpier : la diète eſt enfin très-légère. » Mais ſi la foibleſſe ne permet point un » tel régime, nous donnons le bouillon » de poulet, de cuiſſes de chapon ou de » poule, avec la laitue, la bourrache & » le pourpier, ou avec les ſemences » froides, ſi on ne peut ſe procurer des » herbages (2). »

Rondelet, praticien très-accrédité, donne encore la préférence au régime

---

(1) Fait avec trois parties d'eau roſe, & deux de ſucre. *Lemery*, *Pharm.* page 81.

(2) *De curand. febrib. de ſynocho.* pag. 767.

végétal ; il n'emploie les bouillons de viande, comme *Arétée* & *Alexandre*, que dans le cas de foiblesse, & ne s'en sert qu'altérés, à peu près comme le prescrivent ses contemporains, *Fernel*, *Lommius* & *Houllier*. Nous ferons observer encore que, parmi ces quatre auteurs, qui les premiers ont introduit cette dernière nourriture dans les fièvres, il n'en est qu'un, *Lommius*, qui permette les alimens solides; usage ou plutot abus suivi bientôt après par *Mercurial* & par ses contemporains.

Jérôme Mercurial, né à Forli dans la Romagne, en 1530, professeur en médecine à Padoue, ensuite à Bologne, & enfin à Pise, a joui d'une réputation très-distinguée, & nous a laissé nombre d'ouvrages estimés ; un sur-tout en six livres, sur la médecine gymnastique (1), sur lesquels pourtant *Haller* (2) ne porte point un jugement avantageux, excepté sur le dernier. L'empereur *Maximilien II* le fit venir en Allemagne, &

(1) *De arte gymnastica*. libr. VI. La première édition est de Venise, 1569.

(2) *In Boerhaav. Method. stud medic.* tom. II, pag. 859.

fut

fût si content des soins & des avis qu'il lui donna dans sa maladie, qu'il lui témoigna sa reconnoissance par des présens considérables, & qu'il le créa *chevalier* & *comte*. Mais il ne fut point aussi heureux en 1576, lorsqu'appelé à Venise avec *Jérôme Capivaccio*, ils ne connurent pas la peste qui régnoit alors, ainsi qu'on en fut assuré bientôt par les terribles ravages que fit cette cruelle maladie (1). Si deux médecins d'un mérite si distingué se sont trompés en pareil cas, avec quelle circonspection ne devons-nous pas nous conduire dans de semblables circonstances? *Mercurial* fut enlevé par la pierre en 1606, à l'âge de 76 ans, laissant à ses héritiers une fortune immense de cent vingt mille écus d'or, quoiqu'il eût vécu avec éclat, fait des libéralités considérables à ses amis, & de grandes charités aux pauvres. Les habitans de Forli lui élevèrent une statue dans leur place publique. Voici ce qu'il dit de la diète dans les fièvres :

« *Hippocrate* établit trois sortes de ré» gimes de vivre : le plein, qui consiste à

(1) De Haen. *Rat. medend.* tom. VIII, pars XIV, pag. 176.

» donner du pain, de la viande & des
» œufs; le léger, dans lequel on n'em-
» ploie que l'eau pure, ou rien du tout;
» & enfin le moyen qui eſt double : l'un
» qui tient du léger, dans lequel on ſert
» de l'hydromel, de la crême, de la ptiſa-
» ne & du pain lavé; l'autre qui approche
» du plein, ici on donne la viande, &c.

» Le régime léger étoit à la vérité en
» uſage parmi les anciens, mais il eſt en-
» tièrement abandonné aujourd'hui; de
» ſorte que ſi un médecin vouloit tenir
» un malade ſans nourriture, un ſeul
» jour ſeulement, *il ſeroit regardé comme*
» *un aſſaſſin*. C'eſt pourquoi je ſuis d'a-
» vis, dans les fièvres putrides, de ne
» point employer le régime léger, non
» plus que le plein, propre aux hommes
» en ſanté, encore plus à éviter dans ces
» cas. Le régime moyen me paroît très-
» convenable ici;... c'eſt pourquoi il
» eſt à propos, dans les fièvres putrides,
» d'employer la ptiſane ſi recomman-
» dée par *Galien* & par *Hippocrate*,
» l'hydromel, le pain lavé, les viandes
» d'oiſeaux, ... les bouillons, les her-
» bes, &c..... Les viandes ne con-
» viennent, ni toujours, ni ſous toutes
» les formes, mais pilées & préparées en
» breuvage; car ſouvenez-vous bien d'é-

» viter les alimens ſolides pour vos fé» bricitans; parce que, comme le re» commande toujours *Hippocrate*, *dans* » *l'état fébrile, donnez une nourriture li-* » *quide & jamais ſolide.*

» Il n'eſt pourtant point de fièvre au» jourd'hui dans laquelle nous ne don» nions le pain, les œufs & la viande (1).

» Pour la peſte, on doit ſe ſervir de » bouillons de poulet, auxquels on » ajoute le ſuc de grenades & de citron; » les bouillons avec le verjus, la panade » avec le ſuc de citron, peuvent être em» ployés également. Je n'approuve pas » beaucoup les viandes, parce qu'elles ſe » pourriſſent facilement, & parce que, » comme le dit *Hippocrate*, &c.... (2) »

Suivant *Lommius* que nous venons de citer (3), les règles diététiques preſcrites par *Hippocrate*, conviennent aux *Grecs* & aux *Italiens*; & cependant *Mercurialis*, médecin d'Italie, les abandonne bien peu de temps après *Lommius*. *Mercurialis* condamne les alimens ſolides dans les fièvres; & cependant,

---

(1) Libr. V. *De febrib.* pag. 550.
(2) *De peſte.* cap. XXIV.
(3) Ci-devant, pag. 116.

de son aveu, il n'est point de fièvre dans laquelle on ne donne le pain, les œufs & la viande, tant il est vrai qu'on s'égare communément quand on ne suit pas la bonne route; tant il est vrai qu'un abus est bientôt suivi d'un autre, si on ne s'oppose pas d'abord au premier. Nous ferons observer ici que le motif pour lequel *Lommius*, &, d'abord après lui, *Mercurialis* qui s'explique plus clairement, abandonnent le régime des anciens, c'est *la crainte de passer pour assassin;* respect humain, que nous devons mépriser & fouler aux pieds, au moins toutes les fois qu'en agissant autrement nous exposons la santé & la vie de nos malades. *Mercurialis*, peu solide dans sa façon de parler & d'agir, donne la préférence au régime végétal; ne prescrit les bouillons de viande qu'altérés avec les acides, les herbages; reconnoît les inconvéniens qu'il y a à se servir de viandes, je veux dire la putréfaction; & cependant, il n'est point de fièvres de son temps, dans laquelle on ne donne le pain, les œufs & la viande. Les ménagemens dont nous venons de parler dans le régime de vivre des fébricitans, n'auront bientôt plus lieu; on ne don-

nera plus la préférence aux végétaux ; on n'altérera, on ne corrigera plus les bouillons de viande; on les donnera ſeuls & toujours, comme nous allons le voir.

Barthélemi Perdulcis, du Vivarais, & médecin de Paris, quoiqu'auteur d'un ouvrage de pratique, ne s'adonna que fort peu à la guériſon des malades : il fut en effet très-peu accrédité, comme nous l'apprend *René Moreau.* Ses ouvrages furent pourtant bien accueillis par les étudians en médecine, pendant long-temps. Il mourut d'apoplexie en 1611; je le trouve un des premiers qui, abandonnant le régime des anciens, ſe ſoit entièrement décidé pour la nourriturre animale dans les fièvres ; voici donc comme il s'exprime :

« *Hippocrate* preſcrit une diète très-» légère dans les maladies aiguës, la » crême d'orge, &c.... Nous donnons » à la place des bouillons, des gelées, » des conſommés, &c.... car il faut » accorder quelque choſe à l'habitude. » Les Grecs, au temps d'*Hippocrate*, vi» voient frugalement ;... de plus, ils ſup» portoient dans les maladies très aiguës » une longue abſtinence plus facilement » que nous, qui nous nourriſſons plus

» largement & plus splendidement (1). »

Jean Varandé, de Nismes, décédé en 1617, doyen de l'université de médecine de Montpellier, prend le ton ferme & décidé sur cette matière, en ces termes :

« Il faut préférer une nourriture & une » boisson moins bonnes mais plus agréa» bles, à de meilleures mais de mauvais » goût (2). Ainsi, dans les maladies ar» dentes, dans la fièvre continue, la » pleurésie, la phrénésie, nous donnons » hardiment & avec le plus heureux » succès, les choses échauffantes, odo» rantes, aromatiques, ... les bouillons » de viande, & autres choses sembla» bles (3). »

Les raisons rapportées par *Varandé*, ses observations présentées avec assurance, paroîtront peut-être imposantes : *il donne les bouillons de viande hardiment & avec les plus heureux succès*. Mais quel fond peut-on faire sur l'assertion

---

(1) *Univers. medicin. diæta ægrorum.* cap. V, pag. 325.

(2) Hippocrat. *Aphorism. XXXVIII.* libr. II.

(3) *De indication. curativ.* cap. VI, pag. 71.

d'un praticien qui fait en même temps l'éloge des choſes éclauffantes dans les maladies inflammatoires, & dans celles qui ſont accompagnées d'une violente chaleur, cas où leur uſage eſt proſcrit par l'expérience de tous les ſiècles, de tous les hommes, & par les raiſonnemens les plus ſolides? Quel fond peut-on faire ſur l'aſſertion d'un praticien tel que *Perdulcis*, qui n'a vu que très-peu de malades? Ce qu'ils avancent l'un & l'autre eſt de la plus grande futilité, comme nous le prouverons bientôt.

Daniel Sennert, né à Breſlau en Siléſie, ville qui a produit nombre de grands médecins, fut nommé profeſſeur à Wittemberg, & y mourut de la peſte en 1637, à l'âge de 65 ans: il avoit eu au moins ſept fois occaſion de voir cette maladie régner dans la contrée qu'il habitoit. En général, peu partiſan de la ſaignée, dans ſes ouvrages écrits avec beaucoup d'ordre, on trouve une collection immenſe de remèdes & de formules dont il n'a certainement point fait uſage, au moins de tous; mais qu'il a ramaſſés & rangés ſuivant l'ordre qu'il ſuivoit. De-là *Aſtruc* regarde avec raiſon

ses ouvrages pratiques comme une bibliothèque complette, dont un médecin ne sauroit se passer (1). *Sennert*, praticien célèbre, après avoir parlé du régime de vivre, à peu près comme *Mercurialis*, ajoute :

« Mais la diète légère prescrite aux » Grecs & aux Italiens, convient moins » aux peuples septentrionaux. Aujour» d'hui même les Italiens prétendent » qu'elle ne convient plus dans leur » pays, parce que les hommes sont ac» coutumés à une nourriture plus abon» dante qu'autrefois. On peut donc au» jourd'hui, au lieu de l'abstinence ou » du jeûne entier, employer l'hydromel, » quelque bouillon, ou autre équiva» lent. A la place de la ptisane coulée, » se servir de l'entière ; & au lieu même » de la ptisane, donner des œufs, des » poissons & des viandes.

» Quelques-uns condamnent même » les viandes, parce qu'elles se pourrissent » facilement, & parce que, dans l'Isle de » Crète & dans les autres contrées de la » Grèce, on voit périr les malades qui

(1) *Malad. des Femmes.* tom. III, pag. 386.

» en mangent. Mais de ce que dans cette » région, par la grande chaleur, & parce » que les hommes ſupportent une diète » légère, les fébricitans ne peuvent » manger de la viande impunément, on » ne doit point pour cela la défendre aux » peuples ſeptentrionaux accoutumés à » s'en nourrir. Parmi les viandes, il faut » choiſir les chapons, . . . qui cuits peu- » vent être aſſaiſonnés avec le ſuc de » grenades. . . . On en prépare un bouil- » lon, ... un conſommé; . . . . mais, » comme ils nourriſſent beaucoup, ils » ne conviennent pas dans les cas où il » faut employer un régime léger, à » moins qu'on ne les donne en petite » quantité. » Mais bientôt après, comme entraîné par la force de la vérité, prenant *Galien* pour guide, il détermine ainſi les cas dans leſquels le régime léger convient: « Dans l'état, il faut employer un ré- » gime très-léger; (relativement à celui » des autres temps de la maladie); & dans » les maladies aiguës il faut, ſe ſervir du » léger, & d'autant plus ſévère, que le » mal eſt plus court. Mais dans les fièvres » chroniques, il convient d'employer » une diète médiocre ou pleine, & de » nourrir le malade plus ou moins,

» relativement à la durée de la mala» die (1). »

D'après ce que nous venons de citer de *Sennert;* d'après tout ce qu'il dit au sujet de la ptisane, presque conforme à ce qu'en avoit dit avant lui *Lommius;* d'après le détail dans lequel il entre sur la diète des fébricitans, qu'il seroit trop long de rapporter ici, & que nous supprimons, pour ne pas répéter ce que nous avons déja dit à ce sujet; il résulte que ce fameux praticien étoit peu porté à employer les viandes & les bouillons dans les maladies fébriles, quoiqu'il donne des raisons pour en autoriser l'usage, & que nous devons regarder son avis sur cette matière, comme conforme à celui de *Fernel*, de *Lommius* & de *Houllier*, avec cette différence qu'il ne parle point d'altérer ni de corriger les bouillons de viande avec les acides ou avec les herbages.

Lazare Rivière, de Montpellier, professeur célèbre de l'université de cette ville, un des plus grands praticiens de son temps, mais auquel on reproche

---

(1) *De diætâ in febrib. putrid.* libr. II, cap. IX, pag. 49 & seq.

avec fondement, de ſuivre & de copier ſouvent *Sennert* ſans le citer, nous a donné un recueil d'obſervations excellentes, qui lui ſont propres, en quatre centuries, & de nombre d'autres qui lui ont été communiquées, auxquelles on ne peut reprocher d'autre défaut que celui d'être un peu trop courtes. *Rivière* a le premier employé pluſieurs remèdes qui ont été généralement adoptés par leur grande utilité. Il finit ſa carrière en 1655, âgée de 66 ans; voici comme il parle du régime de vivre des fébricitans :

« La nourriture doit être légère dans » les fièvres aiguës; & les anciens rem» plis d'exactitude, furent ſi rigoureux à » cet égard, qu'ils regardoient le régime » de vivre comme la partie la plus eſſen» tielle du traitement, & qu'ils preſcri» voient une diète très-ſévère dans les » maladies fort aiguës, ne nourriſſant » alors les malades qu'avec la ſeule pti» ſane d'orge, &c...

» Mais de nos jours, dans ce pays au » moins, par l'opiniâtreté des femmes & » par la facilité des médecins, on en eſt » venu au point de ſe ſervir toujours & » dans toutes les fièvres, quelque aiguës » qu'elles ſoient, de bouillons tirés de

» viande de poule, de chapon, de mou-
» ton, donnés communément de trois
» en trois heures, ou tout au moins, de
» quatre en quatre. Pendant l'été, on y
» ajoute les poulets, ou la chair de che-
» vreau. On les prépare quelquefois avec
» le poulet seul, cuit avec les herbes ra-
» fraîchissantes, comme la laitue,.... ou
» aux bouillons ordinaires, dans le fort de
» la fièvre; & lorsqu'on reconnoît beau-
» coup de pourritures, on y ajoute le
» suc de citron, &c....

» Au surplus, dans les fièvres moins ai-
» guës, on donne deux ou trois fois le
» jour des panades faites avec du pain
» lavé dans du bouillon, ainsi que la
» crême d'orge, pareille à la ptisane
» coulée des anciens, avec les bouil-
» lons des mêmes viandes, &c. (1) »

Il est évident que *Rivière* étoit partisan du régime de vivre des anciens, dont il fait l'éloge; qu'il étoit très-éloigné d'approuver l'usage des bouillons de viande pour les fébricitans, & que s'il a employé ce dernier régime, c'est parce qu'il n'a pas été le maître de se servir

---

(1) *De febrib. contin. putrid.* libr. XVII, sect. ij, cap. I, pag. 429.

du premier. En effet, peut-on n'être pas vivement frappé de lui voir donner l'*opiniâtreté des femmes & la facilité des médecins*, comme motifs de l'introduction de la diète usitée de son temps dans les maladies fébriles? Ces motifs pourtant, quelque frivoles qu'ils soient, depuis *Rivière* jusqu'à nos jours, ont prévalu en France & dans d'autres pays: la question a été jugée d'après ces raisons pitoyables. On trouve l'usage des bouillons de viandes, non-seulement établi sans contestation, mais il n'est plus question de correctifs, ni d'altération : c'est dans toutes les fièvres, dans tous les temps des fièvres, qu'on les emploie; ce n'est point de quatre en quatre heures, mais au moins de trois en trois heures, & quelquefois de deux en deux qu'on les donne, ou même plus souvent. Aussitôt qu'un malade est pris de la fièvre, on n'attend pas que le bouillon soit fait; on s'empresse d'en chercher chez l'ami ou chez le voisin, pour le lui faire avaler aussitôt : c'est là le premier soin dont on s'occupe. On prépare ces bouillons avec la viande de mouton; on défend toutes les autres, sans qu'on puisse donner de motifs valables d'une

préférence entièrement décidée ; on permet tout au plus celle de poule sur la fin de la maladie : ainsi un préjugé est suivi d'un autre, dès qu'on a laissé l'entrée libre au premier. Il n'est enfin plus question de crêmes, de pain lavé, de fruits cuits, d'herbages ; toutes ces nourritures si convenables sont proscrites ; on les regarde comme nuisibles, & on n'en parle pas seulement.

Jacques Lazerme, également de Montpellier, & professeur de cette université, décédé en 1756, dans un ouvrage très-judicieusement condamné par *Astruc* (1), & donné dans un temps où à Montpellier on ne nourrissoit communément les fébricitans qu'avec des bouillons de viande de moutons purs ; *Lazerme* s'explique ainsi :

« On donne communément des bouil- » lons de veau, de mouton, de bœuf, » de poules & de poulets. On se sert » quelquefois, sur-tout dans les fièvres

---

(1) *Loco citat.* pag. 442. Je suis véritablement fâché, en citant *Lazerme*, de me voir forcé à déprecier l'ouvrage d'un de mes maîtres ; mais ce qu'il dit est trop favorable à ma cause, pour avoir pu le passer sous silence.

» continues, de crêmes de riz, d'orge,
» d'avoine, ou de ſeigle, préparées à
» l'eau, & données de quatre en quatre
» heures alternativement avec des bouil-
» lons : ces crêmes ſont même préféra-
» bles aux bouillons dans la fièvre con-
» tinue, parce qu'elles délayent & adou-
» ciſſent mieux le ſang, & réparent
» mieux les pertes de ſa partie ſéreuſe.
» Les bouillons de viande chargés de
» ſel volatil & huileux, augmentent le
» mouvement fébrile & la raréfaction du
» ſang : de plus, les parties graiſſeuſes,
» qu'on ne peut jamais bien en ſéparer,
» & qui ſe putréfient facilement, entre-
» tiennent la matière fébrile & nour-
» riſſent la fièvre, comme je l'ai obſervé
» dans un malade attaqué pendant plu-
» ſieurs jours d'une fièvre continue, oc-
» caſionnée par un uſage répété de bouil-
» lons trop gras, qui céda ſans remèdes
» à un régime plus léger & plus humec-
» tant (1). »

La préférence due au régime végétal ſe manifeſte ; la vérité commence à ſe dévoiler : elle force un des partiſans des

(1) *Curation. morbor. curat. febr.* tome II, page 249.

bouillons de viande à parler ouvertement en ſa faveur. *Lazerme* préfère les crêmes préparées avec les ſemences fromentacées dans la fièvre continue, & ſon obſervation confirme ce qui a été rapporté ci-devant d'après *Huxham :* qu'une nourriture animale eſt capable de procurer la fièvre à un homme bien portant, ce qui démontre évidemment, & par expérience, que les bouillons de viande ne ſauroient être qu'extrêmement nuiſibles aux fébricitans.

On pourroit nous objecter que le malade dont parle *Lazerme*, s'étoit ſervi de bouillons trop gras, & que ce n'eſt qu'autant qu'ils ne ſont pas dégraiſſés, qu'ils peuvent produire de mauvais effets. Mais, outre qu'il eſt difficile d'enlever toute la graiſſe, que communément on ne prend pas les précautions néceſſaires à ce ſujet (1), ou qu'on ne

(1) Le ſeul moyen capable de bien dégraiſſer les bouillons de viande, eſt de les laiſſer réfroidir, & d'enlever enſuite toute la graiſſe qui eſt figée au deſſus. Celui de les paſſer chauds à travers un linge mouillé, & dont ou ſe ſert le plus ordinairement, eſt inſuffiſant; car alors preſque toute la graiſſe paſſe avec le reſte.

s'en pique pas, & que par-là on eſt toujours expoſé à les voir nuiſibles pour les fébricitans ; en convenant que les bouillons gras font plus de mal que ceux auxquels on a enlevé la graiſſe, nous répondrons que toute la force des raiſons & des obſervations que nous rapportons en faveur de la nourriture végétale, & contre l'uſage des bouillons de viande, ne ſubſiſte pas moins.

François Boiſſier de Sauvages de la Croix, que je ne peux nommer ſans attendriſſement, un de mes chers maîtres & des plus célèbres profeſſeurs de l'univerſité de Montpellier, né à Alais en 1706, & décédé en 1767, dans un âge où il étoit plus en état que jamais de nous éclairer, a joui de la réputation la plus étendue & la mieux méritée. Nous ne ferons point ici ſon éloge, entrepriſe au deſſus de nos forces ; nous renverrons à celui qu'en a donné le célèbre M. *de Ratte*, ſecrétaire perpétuel de la ſociété royale des ſciences de Montpellier (1). *Sauvages*, dans un ouvrage

---

(1) Il eſt inſeré dans les *Mémoires de l'académie royale de Pruſſe*, par M. *Paul.* tom. II, *Appendix.* pag. 47.

qu'un seul homme ne pouvoit rendre parfait, [puisque *Baglivi*, la lumière de ce siècle, vouloit établir une académie pour y travailler (2)], & pour lequel il n'a reçu de secours que d'un de ses confrères, comme lui, membre de la société royale des sciences, M. *Cusson*, qui lui a fourni l'idée & les principaux détails d'une des classes, de celle des déplacemens, avec certaines espèces & certains genres dans les autres classes, & quelques ordres particuliers; ce qu'il a supérieurement rempli : ouvrage qui sera toujours l'admiration des connoisseurs, qui est, & qui sera long-temps de la plus grande utilité, vu l'extrême difficulté qu'il y aura de trouver un homme avec une étendue de connoissances assez vaste pour travailler sur le même plan; *Sauvages*, dis-je, grand botaniste, mathématicien profond, théoricien solide, praticien éclairé, quoiqu'il n'ait joui d'une certaine célébrité que dans les dernières années de sa vie, membre ou associé de presque toutes les académies & sociétés, de Londres, d'Upsal, de Stoc-

(1) *Praxeos. medic.* libr. II, cap. IV, pag. 177 & seq.

kolm, de Berlin, de l'inftitut de Bologne, de Florence, des Curieux de la Nature, fous le nom de *Straton fecond*, & enfin de la fociété royale des fciences de Montpellier. *Sauvages* s'exprime ainfi :

« Comme dans la plupart des mala-
» dies exanthématiques les humeurs ten-
» dent à la putridité, ainfi qu'il eft prou-
» vé par la fétidité de la bouche & des
» excrémens, & par la prompte cor-
» ruption des cadavres, il faut éviter dans
» ces cas les médicamens & les alimens
» feptiques, & préférer les anti-fepti-
» ques (1). On fait que les alimens tirés
» du règne végétal, excepté ceux qui
» font âcres (2), font moins fujets à fe

---

(1) Septique & anti-feptique, termes nouveaux, pour exprimer ce qui favorife ou ce qui eft contraire à la putréfaction.

(2) L'exception faite ici par *Sauvages* n'eft pas jufte : prefque toutes les plantes âcres, contenues dans la claffe des cruciformes de *Tournefort*, ou dans la tetradynamie de *Linnæus*, font peut-être les plantes les plus anti-feptiques. Outre quantité de raifons nouvellement connues, leur utilité dans le fcorbut, maladie toute putride, prouve évidemment leur vertu. Je fuis pourtant fort éloigné de penfer qu'on

» putréfier que les viandes des animaux.
» Il faut donc alors nourrir les malades
» avec les crêmes d'avenat, de riz, la
» décoction blanche de *Sydenham* (1),
» à moins qu'il ne soit nécessaire de for-
» tifier davantage avec les bouillons,
» comme lorsque le pouls est foible....
» Il est très-nécessaire, pour prévenir la
» putridité, d'assaisonner les alimens avec
» les acides, le suc de citron, le vinai-
» gre (2). »

Nous sommes forcés de convenir que les humeurs tendent plus évidemment à la putréfaction dans les maladies exanthématiques, dans celles au moins qui sont fébriles; mais on est également obligé d'avouer qu'elles essuient la même

---

doive employer les plantes âcres dans les maladies fébriles.

(1) Elle se fait avec deux onces de rapure de corne de cerf préparée, & autant de mie de pain blanc, bouillis dans trois livres d'eau jusqu'à la consomption du tiers, que l'on adoucit après avec suffisante quantité de sucre blanc. *Voyez* Sydenham, *dyssent. part.* ann. 1669, tom. I, pag. 112. Lemery. *Pharmacop.* pag. 70. La gomme arabique, qu'on a voulu substituer au pain, me paroît moins bonne.

(2) *Nosolog. method.* class. III, ord. I, tom. II, pag. 351.

dégénération dans toutes les fièvres, comme nous l'avons bien prouvé. Il faut donc conclure de-là, qu'on doit ſuivre la même règle pour la nourriture de tous les fébricitans ; moins néceſſaire, ſi l'on veut, dans un cas que dans l'autre, mais toujours utile & néceſſaire, ſi l'on veut, ainſi qu'on le doit, faire toujours ce qu'il y a de mieux.

Antoine de Haen, conſeiller-médecin ordinaire de l'Impératrice-Reine, premier profeſſeur de médecine-pratique dans l'univerſité de Vienne en Autriche, un des plus fameux adverſaires de l'inoculation de la petite vérole, praticien célèbre, a exercé la médecine avec réputation, d'abord en Hollande, où de ſon aveu, on donne rarement des bouillons de viande aux fébricitans, & enſuite à Vienne. *De Haen*, que nous venons de perdre en 1776, digne ſectateur *d'Hippocrate*, de la doctrine duquel il s'écarte pourtant ici, s'efforce de prouver, d'après *Hippocrate* même, qu'il a dû en Autriche ſe ſervir de bouillons de viande dans les maladies fébriles. Ecoutons-le parler lui-même, pour pouvoir juger ſainement de ſa méthode,

ainsi que de la force, ou plutôt de la futilité des raisons qu'il apporte :

« Il est prouvé, dit-il, qu'il n'y a rien » de meilleur que le régime prescrit par » *Hippocrate*. Nous avons observé dans » nos malades, que plus la maladie est » aiguë, & conséquemment plus courte, » moins il convient de donner de nour» riture; dans les cas contraires, elle doit » être plus abondante.

Les alimens dont nous nous servons » indifféremment, sont : la décoction, » la bouillie, la crême d'orge ou d'a» voine avec le miel, & le bouillon de » viande. J'avoue qu'en Hollande j'ai » donné très-rarement ces bouillons, à » cause qu'ils se pourrissent facilement; » mais, suivant la doctrine d'*Hippocrate* » même, j'ai dû m'en servir pour mes » malades en Autriche.

» En effet, presque tous les Autri» chiens & presque tous les Allemands » sont en usage à leur souper, comme à » leur dîner, de commencer à prendre » un potage ou une soupe. Cette cou» tume est si bien établie parmi eux, » qu'ils se servent de bouillon de poisson » les jours où l'Eglise défend l'usage des » viandes; ce qui est tout-à-fait inoui

» en Hollande. *Hippocrate* ordonne, » 1°. d'accorder quelque chose à l'ha» bitude, à la saison, au pays & à l'âge. » 2°. Selon lui, une nourriture & une » boisson moins bonnes, mais plus » agréables, doivent être préférées à de » meilleures, mais rebutantes. 3°. Ce à » quoi on est habitué depuis long temps, » quoique moins bon, dérange moins » que ce à quoi on n'est point fait.

» Or, pour corriger cette tendance » que les bouillons ont à la putridité, » j'ai conseillé (1) d'y ajouter les acides; » le suc de citron, d'oranges aigres, de » grenades, cela pour les riches; & pour » les pauvres, la crême de tartre, ou l'o» seille cuite avec le bouillon. Le pain » blanc bien cuit & fermenté, convient » à raison de sa qualité acescente; nous » le faisons cuire dans le bouillon, lors» que nous présumons que la maladie » doit être longue, ou lorsqu'elle com» mence à diminuer. Dans les temps de » rémission, on accorde des bouillies

(1) *De Haen* dit ici, *docui*, que j'ai traduit par *conseillé*, ne présumant pas qu'il ait voulu se faire honneur de l'invention de cette méthode, pratiquée par d'autres, comme on l'a vu: par *Lommius*, *Houllier*, &c.

» d'avenat à ceux qui sont moins malades,
» ou qui ne peuvent se contenter du reste.

» Une autre nourriture que nous don-
» nons à nos malades, auxquels elle sert
» de boisson en même temps, est l'eau
» d'orge ou d'avoine avec le miel, que
» nous employons ou plus claire ou plus
» épaisse, suivant la nécessité de les nour-
» rir plus ou moins. S'il faut s'en servir
» ni trop claire ni trop épaisse, on fait
» cuire 8 onces d'orge cru ou d'avoine,
» dans de l'eau pure, jusqu'à ce qu'il crève
» & qu'il reste quatre mesures d'eau, ou
» seize livres de médecine (1). Pour
» chaque mesure, on ajoute une ou deux
» onces de miel. Si les malades sont
» fort échauffés, & si le ventre est serré,
» on y ajoute une ou deux dragmes de
» crême de tartre, ou de nitre purifié,
» pour chaque mesure.

---

(1) La livre de médecine pèse douze onces, & l'auteur doit l'entendre ainsi. Ici, comme à Paris, comme le dit M. *Baumé*, (*Elém. de Pharm.* page. 19.) la livre est de seize onces, & notre poids est plus petit d'un quart que celui de marc. La proportion marquée par *de Haen*, est d'un 24e ou d'une once d'orge sur 24 d'eau, ou une livre & demie, de laquelle on peut s'écarter sans inconvéniens.

» On

» On fait un uſage continuel de cette » boiſſon, de ſorte que les malades en » avalent tant qu'ils peuvent; s'ils refu» ſent, on les avertit doucement de la né» ceſſité de boire. Nous trouvons à cet » égard les pauvres plus dociles que la » plupart des riches. Rarement on n'en » prend qu'une meſure; le plus ſouvent » deux, trois, ou même davantage dans » les vingt-quatre heures, & on la prend » chaude ou tiède.

» Cette grande quantité de boiſſon » paroîtra peut-être exorbitante; mais » nous aſſurons par expérience que bien » loin de nuire aux malades, elle leur eſt » au contraire de la plus grande utilité, » &c..... (1). »

Après avoir répété à peu près la même choſe ailleurs, il ajoute : « Lorſque les » malades ſupportent bien ces alimens, » nous leur accordons pendant le jour » les pommes cuites à l'éau ou rôties, » ainſi que les poires (2). »

Le ſentiment de *de Haen* ne paroît différer que peu de celui de *Fernel*, de *Lommius* & d'*Houllier*, &c. Nourriture

(1) *Rat. medend.* tom. I, pag. 2.
(2) *Ibid.* tom. VII, pag. 223.

végétale, bouillons alterés avec les acides, &c. Ceux-ci ont été les premiers qui se sont écartés du régime de vivre prescrit par *Hippocrate* & par les anciens; *de Haen* est également le premier qui s'en rapproche & qui y revient : car il y a lieu d'espérer, vu la façon générale de penser des médecins d'aujourd'hui, que le public sera bientôt instruit, & que les bouillons de viande & la nourriture animale seront condamnés & proscrits, & le régime végétal généralement adopté par-tout, dans les maladies fébriles. A l'égard des raisons données par *de Haen*, pour autoriser l'usage des bouillons de viande, comme elles n'ont rien de particulier & de différent de celles qui ont été déja rapportées par d'autres auteurs, nous nous réservons d'en faire bientôt connoître évidemment la foiblesse, ou plutôt la frivolité.

J'ai cru qu'il suffiroit de citer dans une remarque un passage latin d'*Antoine Fizes* (1), un de mes maîtres, qui a joui

(1) In curandâ febre putridâ, auxilia potentiora sunt, diæta, sanguinis missio, & purgatio. Diæta erit tenuis, ægrique jusculis erunt nutriendi, quæ unâquâque quartâ horâ su-

d'une grande célébrité, au moins dans cette contrée, & qui m'a toujours paru bien méritée, pour le traitement des maladies chroniques, pour lesquelles j'ai eu souvent occasion de le consulter. Ainsi que plusieurs autres auteurs de ce siècle, il conseille l'usage des bouillons de viande, comme la nourriture convenable aux fébricitans; il ne donne aucune raison pour autoriser le régime de vivre qu'il a adopté; il paroît avoir été entraîné par le torrent de la coutume, de l'usage & du préjugé, auquel il s'est conformé vraisemblablement sans examen & sans réflexion.

C'est avec une vraie peine que je me suis vu forcé de ne point citer plusieurs maîtres de l'art, nombre d'excellens praticiens, dans lesquels je n'ai rien trouvé de relatif à la question que je traite; & je ne peux m'empêcher de nommer & de faire connoître *Baillou*, *Baglivi*, *Freind* & *Mead*.

Guillaume de Baillou, un des plus célèbres médecins de Paris, issu d'une

mentur. Juscula in ea regione parari solent ex carne ovilla. Potus erit, &c. *De febrib.* cap. V. *De febre putrid.* pag. 92.

famille considérable de Nogent-le-Rotrou, naquit dans la capitale en 1538. Disciple de *Fernel*, d'*Houllier*, de *Duret;* un des plus fameux sectateurs d'*Hippocrate* de son temps, à l'exemple du père de la médecine, il décrit en même temps la constitution de l'air, les variations des temps & des saisons, avec les maladies qui ont régné pendant dix ans, depuis 1570 jusqu'en 1579. Non content de rapporter ses observations dans un Traité particulier (1), il en donne 200 des maladies les plus rares, que j'ai consultées souvent avec fruit dans les cas difficiles. Mais il ne faut point chercher dans ses ouvrages le traitement des maladies; car il prescrit des remèdes un peu différens de ceux que nous employons aujourd'hui, & suit les Arabes dans sa pratique, & leur polypharmacie. *Baillou* dans les écoles avoit tant de facilité & de subtilité pour l'argumentation, qu'on l'appela *le Fléau des Bacheliers;* mérite ou talent dont on feroit bien peu de cas aujourd'hui; forme d'examen peu propre d'ailleurs pour s'assurer de la capacité des récipiendaires,

(1) *Liber Paradigmatum*, ou *Paradigmata*.

ainſi que nous le fit voir clairement le célèbre M. *de Lamure*, lorſqu'il commença à bannir la forme ſyllogiſtique de l'école de Montpellier, & à nous faire des queſtions auxquelles il eſt infiniment plus difficile de répondre. *Baillou*, dans Paris rebelle, oſa manifeſter ſa fidélité à Henri IV; &, choiſi par ce grand Roi, en 1601, pour être le médecin du Dauphin, il préféra les douceurs de la vie privée aux honneurs de la cour. Il finit enfin ſa carrière en 1616, à 78 ans, laiſſant ſes manuſcrits à *Jacques Thevart* ſon neveu, médecin de la reine *Marie de Médicis*, & puis d'*Anne d'Autriche*, qui les fit imprimer en 1640.

George Baglivi, né à Raguſe, profeſſeur d'anatomie & de théorie, & célèbre médecin de Rome, acquit la plus grande réputation, quoique décédé en 1706 à la fleur de ſon âge. Sectateur & imitateur d'*Hippocrate* & des anciens, dans ſa manière d'obſerver & de traiter les maladies, mais en faiſant uſage de tout ce qui étoit connu de ſon temps, doué d'un génie ſupérieur, on pouvoit tout attendre de lui, s'il avoit pouſſé plus loin ſa carrière.

Jean Freind, célèbre médecin de

Londres, né à Croton dans le comté de Northampton, fut avantageusement connu, n'étant encore que bachelier, par son *Emmenalogie*, ou Traité de l'évacuation propre au sexe. Professeur à Oxford, médecin d'armées, son mérite le fit bientôt agréger à la société royale de Londres. *Freind* assista au Parlement de 1722, & s'éleva avec force contre le ministère, ce qui le fit renfermer à la tour de Londres. Il employa le temps de sa prison à écrire; & c'est là qu'il commença sa fameuse histoire de la médecine, depuis *Galien* jusqu'au commencement du seizième siècle; ouvrage immortel, dans lequel *Freind*, passant légèrement sur la vie des médecins, s'attache à ce qui est infiniment plus utile: il rapporte avec soin ce que chacun a inventé & corrigé dans l'histoire des maladies, & dans leur curation. C'est aussi dans la tour de Londres qu'il écrivit cette excellente lettre sur les petites véroles, adressée à son confrère & son ami *Mead*, qui le rendit bientôt après à ses malades. Cette disgrace n'empêcha pas *George II*, en montant sur le trône, de nommer *Freind* médecin de la Reine en 1727; honneur dont il

jouit peu, puisqu'il tomba presqu'aussitôt malade, & mourut en 1728 à l'âge de 52 ans, également regretté de ses amis, des grands & du peuple.

Richard Mead, né à Stephey, village près de Londres, & un des plus célèbres médecins de cette capitale de l'Angleterre, aux talens les plus supérieurs dans son état, joignit les rares qualités du cœur, dont il manifesta la noblesse & le désintéressement par un trait que je ne peux passer sous silence. Peu après que *Freind* son ami eut été mis en prison, le Ministre tomba malade & appela *Mead*, qui refusa de lui rien ordonner que son ami ne fût mis en liberté, en assurant le Ministre qu'il lui répondoit de sa guérison. *Mead* n'ordonna réellement rien qu'après que l'ordre de la liberté de *Freind* fut expédié; il attendit que son ami fût élargi, & guérit le Ministre. Le soir même de sa délivrance, *Freind* reçut la visite de *Mead*, qui lui remit cinq mille guinées qu'il avoit reçues pour honoraires des malades de son ami, qu'il avoit traités pendant sa prison. *Mead*, après avoir joui de la réputation la plus distinguée, & avoir enrichi la médecine d'excellens

ouvrages, mourut à Londres en 1754, âgé de 80 ans.

Il ne paroît pas douteux que *Freind* & *Mead* n'aient adopté le régime végétal, usité chez eux; quelque chose même que dit le premier le prouve clairement (1); mais je n'ai aucune raison pour assurer quelque chose à l'égard de *Baillou* & de *Baglivi*, qui ont exercé la médecine dans des pays & dans des temps où l'on se servoit de bouillons de viande; & il est vraisemblable que le médecin François a suivi le régime prescrit par *Houllier* qu'il avoit suivi de près, ou celui de *Perdulcis* avec lequel il avoit vécu.

Après avoir rapporté les passages des auteurs favorables à l'usage des bouillons de viande, je vais, ainsi que je l'ai promis, combattre les raisons qu'ils donnent pour l'autoriser.

Or on peut rapporter & réduire ces raisons à cinq principales, que nous allons proposer dans toute leur force, pour les discuter en détail.

---

(1) Victus tenuis, sorbitionesque vel ptisanæ, vel orysæ quæ diluerent, pro lubitu indultæ. Freind. *Ep. st. de purgant. in secund. variolar. &c. Histor. I*, pag. 71.

La première eſt la foibleſſe, qui exige des alimens nourriſſans. C'eſt une néceſſité de ſoutenir les forces d'un malade accablé & affoibli par la maladie, ainſi que par les remèdes; c'eſt une cruauté de ne pas remplir un devoir auſſi eſſentiel, & en y manquant on expoſe leur vie (1).

La ſeconde, la néceſſité de donner aujourd'hui quelque choſe de plus ſubſtantiel que du temps des anciens, parce que dans l'état de ſanté on mène dans ce ſiècle une vie moins frugale qu'autrefois; ce qui eſt applicable ſur-tout aux peuples ſeptentrionaux (2).

La troiſième, l'habitude qui doit moins faire craindre de mauvais effets d'une nourriture uſitée : ce à quoi on eſt habitué depuis long-temps dérange moins, quoique plus mauvais, que ce à quoi on n'eſt point fait, &c. (3)

La quatrième eſt tirée du goût : on

---

(1) Voyez *Arétée*, page 59. *Alexandre*, page 61. *Lommius*, page 67. *Rondelet*, page 71. *Mercurialis*, page 72. *Perdulcis*, page 75. *Sennert*, page 76. *Sauvages*, page 82.

(2) *Lommius Mercurialis. Perdulcis. Sennert. De Haen.* page 85.

(3) *Lommius. Perdulcis. Sennert. De Haen.*

doit préférer une nourriture moins bonne, mais plus agréable; à une autre meilleure, mais dégoûtante (1).

La cinquième enfin se tire de l'expérience journalière, que les malades guérissent très-bien, peut-être mieux, avec les bouillons de viande pour nourriture, qu'avec tout autre régime (2).

Ce sont là en effet non-seulement toutes les raisons données par les auteurs que nous venons de citer, mais encore toutes celles que l'on peut imaginer pour autoriser l'usage des bouillons de viande, que nous rapportons sans les diminuer ni les affoiblir, pour pouvoir les combattre & les renverser plus victorieusement.

Et d'abord les deux premières tombent d'elles-mêmes. *Van Helmont*, d'un ton enthousiaste mais vrai, dit: « C'est une » folie de faire des saignées répétées, & » de vouloir en même temps nourrir » ceux dont l'estomac ne fait plus de » fonction; de vouloir fortifier, dis-je, » une place dont l'ennemi s'est rendu » maître (3). » On ne doit considérer

(1) *Varandé*, page 76. *De Haen.*
(2) *Varandé.*
(3) Ci-devant, page 49.

ici que les forces vitales ; ce n'eſt qu'autant que le pouls eſt foible, comme *Sauvages* le dit (1), qu'il peut être queſtion & néceſſaire de fortifier les malades ; car les forces muſculaires, ſoumiſes à la volonté, ne méritent aucune attention relativement au beſoin de nourriture : celles-ci ſont en effet perdues, ou tout au moins très-foibles, même dans l'homme le plus vigoureux, auſſitôt qu'il eſt pris de la fièvre, & il ne s'agit point certainement dans ce moment de le conforter. On peut tirer des végétaux une nourriture auſſi ſubſtantielle que l'état du corps paroît le demander dans tous les cas de maladies fébriles ; or les végétaux ſont abſolument ſans inconvéniens, de l'aveu de tous les médecins, de preſque tous les partiſans de la nourriture animale : le plus grand nombre & les plus accrédités parmi eux, mettent au premier rang le régime de vivre des anciens, qui étoit entièrement végétal ; on compte dans ce nombre *Fernel*, *Lommius*, *Rondelet*, *Mercurialis*, *Sennert*, *Rivière*, *de Haen*. Les viandes & les bouillons qu'on en tire, ſont ſujets à la putréfaction,

(1) Ci-devant, page 139.

comme nous l'avons prouvé, appuyés en cela de l'autorité des plus grands praticiens. Cette vérité est reconnue par quelques-uns de ceux qui en ont conservé l'usage; par *Sennert* (1), qui rapporte l'observation faite dans l'île de Crète & dans les autres contrées de la Grèce, où l'on voit périr tous les fébricitans qui mangent de la viande; par *de Haen* (2), qui altère les bouillons avec les acides, pour prévenir & corriger cette dégénération, qu'ils subissent avec plus de facilité & de célérité, & qui est portée plus loin dans l'état fébrile, par l'augmentation du degré de chaleur. Au surplus, dans les fièvres, la diète doit être toujours légère; cette assertion est répétée par tous les médecins, depuis *Hippocrate* jusqu'à nos jours: tout ce qu'on fait dans ces maladies, saignées, purgations, &c. tout n'est propre qu'à affoiblir. Il n'est point question de nourrir les malades, & de leur donner des forces; il suffit seulement de les soutenir, & de les empêcher de mourir de foiblesse; &, je le répète, on trouvera tou-

---

(1) Ci-devant, page 128.
(2) Ci-devant, page 143.

jours dans les végétaux tout ce qui eſt néceſſaire pour conſerver leurs forces, & une nourriture analogue à celle dont ils ſe ſervent dans l'état de ſanté, qu'on peut rendre auſſi ſubſtantielle & auſſi nourriſſante que tous les cas peuvent le demander. Si on n'eſt point convaincu, ſi on eſt encore dans le doute, « dans » les cas douteux il faut prendre le parti » le plus ſûr. » Il eſt évidemment prouvé que la nourriture animale eſt ſuſceptible d'inconvéniens, & on n'en reconnoît aucun dans les végétaux : il faut donc choiſir ces derniers, & leur donner la préférence. Du reſte, qu'on ne craigne point, avec *Lommius* (1), les reproches peu fondés que le public peut nous faire ; qu'on n'appréhende point, avec *Mercurialis* (2), d'être regardé comme *aſſaſſin*, en preſcrivant & en faiſant garder aujourd'hui une diète légère & très-ſévère aux fébricitans, & en ſe ſervant de végétaux. En ſuivant ce régime de vivre, on aura pris pour modèles, *Hippocrate*, *Sydenham*, *Boerhaave* : leur brillante réputation doit

---

(1) Ci-devant, page 116.

(2) Ci-devant, page 121.

rassurer tout le monde à cet égard, & mettre à l'abri de toute fausse imputation. Les plus grands médecins, je pourrois dire, presque tous les médecins de ce siècle sont du même avis, & le répètent à haute voix. On entend parler partout de régime végétal; le bandeau est presqu'entièrement tiré, & les yeux du public sont presque dessillés. En mon particulier, je certifie qu'on ne m'a jamais donné à ce sujet d'odieuse dénomination, que j'ai été très-rarement dans le cas d'essuyer de reproches, quoique je tienne souvent mes malades pendant plusieurs jours à la simple tisane, à l'eau pure, rendue agréable avec un peu de sirop de limon ou de vinaigre. J'ai trouvé beaucoup de difficultés; on avoit d'abord peine à se soumettre à un régime si peu nourrissant: on m'écoute à présent, on suit mes avis sans hésiter, même parmi le peuple; & cette diète, accompagnée de crêmes de riz, d'orge, d'avenat, de quelques fruits cuits, lorsque la maladie est prolongée, s'établit ici de façon à se flatter qu'il ne sera bientôt plus question de bouillons de viande.

La troisième raison tirée de l'habitude, bien loin d'avoir son application dans le

plus grand nombre des fébricitans, interdit au contraire l'uſage des bouillons de viande, au moins purs, ſans correctifs & ſans addition, comme nous le trouvons établi aujourd'hui. Parmi les peuples, en effet, qui ſe nourriſſent de viandes & de matières animales, en état de ſanté, on ne trouve que les gens riches & aiſés, qui font le plus petit nombre, qui en faſſent un uſage continuel; d'ailleurs, leur régime de vivre n'eſt point purement tiré des animaux; l'entremets & le deſſert, que l'on trouve ſur la table des riches, ſont pris en totalité ou en grande partie des végétaux. Mais la plus grande partie des hommes, les pauvres, les cultivateurs & les artiſans, tirent leur nourriture preſque totalement des végétaux. Au ſurplus, pour les uns & pour les autres, le premier & le principal aliment, la baſe de leur nourriture, eſt le pain. Si on veut donc dans les fièvres ſe conduire relativement à l'habitude contractée dans l'état de ſanté, on doit unir la nourriture animale à la végétale; permettre la première de préférence aux riches & à ceux qui y ſont accoutumés, & la défendre aux pauvres & à tous ceux qui ne ſont pas, ou

qui ſont moins dans le même cas. Pour ne laiſſer aucun ſubterfuge, & pour détruire la raiſon donnée par *de Haen* (1), qu'on pourroit ici s'appliquer fauſſement; en ſuppoſant, ce qui doit être vrai, qu'on ſe comporte à Vienne tout comme ici; ſi dans cette ville on fait uſage dans tous les repas de bouillons, de potages & de ſoupes, on ne manque jamais d'y ajouter des végétaux, des herbages, du riz, de l'épautre, & enfin le plus communément on trempe le pain avec le bouillon de viande: on doit donc tout au plus, pour ſe conformer à l'habitude, donner, dans les fièvres, les bouillons altérés avec les herbages, le riz, l'épautre, le pain, &c. ainſi que le recommandent les médecins qui conſeillent de les employer, qui, parmi ceux qui ſuivent ce régime, ſont ceux qui ont joui de la plus grande réputation, comme *Fernel*, *Lommius*, *Houllier*, *Mercurialis*, *Sennert*, *Rivière*, *de Haen*; car cette raiſon ne peut avoir quelque valeur que pour eux, tandis qu'il eſt évident qu'on péche contre l'habitude, en ſe ſervant de bouillons purs ſimple-

(1) Ci-devant, page 143.

ment, comme on fait en France, pour tous les fébricitans, dans tous les cas, & dans tous les temps des maladies. La raiſon que nous combattons ici n'a même aucun poids pour les partiſans des bouillons altérés, relativement aux malades, qui ne font point, ou qui font peu d'uſage de matières animales dans l'état de ſanté, & c'eſt le plus grand nombre, comme nous l'avons déja dit; car on péche évidemment contre l'habitude, en preſcrivant indifféremment le même régime de vivre à tous les fébricitans, lorſqu'on ne fait aucune exception à cet égard. Nous ſommes forcés de convenir que les bouillons altérés doivent être, & ſont réellement moins nuiſibles que les purs; mais ſi ſous cette forme on ne peut que retarder, ſi on ne peut empêcher la dégénération putride, ainſi qu'il eſt aiſé de le vérifier, & ſi cette nourriture devient toujours nuiſible par-là dans les fièvres, pourquoi ne pas l'abandonner, pour ſe ſervir de celle avec laquelle on n'a rien à appréhender?

Au ſurplus, en Angleterre, les perſonnes bien portantes mangent autant, & peut-être plus de viande qu'en France,

en Allemagne & en Italie; & cependant les plus grands médecins Anglois, je ne nommerai que *Sydenham*, *Huxham* & M. *Pringle*, interdisent les viandes & les bouillons, comme nuisibles sans distinction dans toutes les maladies fébriles. Suivant M. *Pringle* même (1), ils ne conviennent pas dans la dyssenterie avec peu de fièvre, pour les soldats accoutumés à se nourrir de viande journellement; grande preuve de la frivolité de la raison tirée de l'habitude, pour ceux mêmes qui donnent les bouillons altérés, puisque les malades de M. *Pringle* ne se servoient pas de bouillons seuls, mais employoient encore les gruaux de riz, d'orge, &c. Or, si les bouillons de viande ne conviennent pas dans la dyssenterie avec peu de fièvre, quoique employés conjointement avec des végétaux, pour des malades accoutumés à se nourrir de viande en état de santé, ne seront-ils pas infiniment nuisibles, lorsque la fièvre est forte, &c.? De-là je pense que les médecins qui donnent les bouillons de viande seuls, purs, & toujours, n'ont rien de bon à

---

(1) Ci-devant, page 87.

alléguer en faveur de leur méthode, ſi on compare l'état fébrile à celui de ſanté.

J'ajouterai encore, ou plutôt je répéterai que, ſuivant l'obſervation de *Huxham* (1) & de *Lazerme* (2), partiſans des bouillons de viande, la nourriture animale eſt capable de procurer la fièvre à des hommes bien portans, priſe trop abondamment, quoiqu'unie à la végétale. (On ne peut en effet préſumer que les François & les Eſpagnols, dont parle *Huxham*, ne ſe ſoient nourris que de viandes ſans pain, & que le malade de *Lazerme* n'ait avalé que des bouillons purs) ; & je conclurai de-là qu'elle ne ſauroit être qu'extrêmement nuiſible dans l'état fébrile, ſous quelque forme qu'on la donne.

Pour forcer enfin juſque dans ſes derniers retranchemens la raiſon tirée de l'habitude, faiſons obſerver qu'on ne ſauroit conclure que nous ſoyions en état de ſupporter étant malades & fébricitans, ce qui ne nous incommode point quand nous ſommes bien portans, puiſ-

---

(1) Ci-devant, page 79.
(2) Ci-devant, page 134.

qu'en état de santé on fait quantité de choses sans le moindre inconvénient, qui deviennent très-dangereuses dans le cours des maladies. On sort, on voyage, on mange, on s'expose au froid, à la chaleur, aux intempéries de l'air, lorsqu'on jouit d'une santé parfaite, sans dérangement notable; tandis qu'on ne pourroit certainement, non-seulement en faire autant, mais même une petite partie dans le cours d'une maladie, sur-tout avec fièvre, sans exposer sa vie au plus grand danger.

C'est vraisemblablement par des motifs tirés des trois raisons que nous venons de combattre, que, du temps de *Mercurialis*, on donnoit dans toutes les fièvres le pain, les œufs & la viande (1); abus d'autant plus condamnable dans ce médecin, que peu auparavant il a recommandé expressément d'éviter ces alimens solides pour les fébricitans; mais abus dont tout le monde connoît aujourd'hui les inconvéniens, que peu de médecins commettent, & contre lequel il seroit conséquemment fort inutile de s'élever.

---

(1) Ci-devant, page 123.

La quatrième raiſon, le goût & l'appétit des malades, eſt directement contraire à l'uſage des bouillons de viande ; de ſorte, que bien loin qu'elle puiſſe l'autoriſer, elle doit l'interdire abſolument. Nous ſommes très-éloignés de vouloir nous élever contre l'aphoriſme d'*Hippocrate*, qui dit, « qu'on doit préférer une nourriture & une boiſſon moins bonnes, mais plus agréables, à d'autres meilleures, mais dégoûtantes (1). » Nous ſommes au contraire très-portés à ſuivre cette voix de l'inſtinct, de ce riche fond de médecine naturelle, dont nous ſommes pourvus en naiſſant, qui nous porte preſque toujours, au moins pour ce qui concerne les alimens, vers ce qui nous eſt bon, & qui nous rend rebutant ce qui nous eſt nuiſible : c'eſt-là même une des principales raiſons pour leſquelles nous ſommes d'avis d'interdire l'uſage des bouillons de viande. Nous trouvons, en effet, dans preſque tous les fébricitans, un rebut extrême pour cet aliment, comme nous l'avons déja dit & prouvé (2), quoi-

(1) Libr. II, Aphoriſm. XXXVIII.

(2) Ci-devant, pages 24 & 25.

qu'ils le trouvent fort agréable en état de ſanté : nous en voyons très-peu qui le prennent ſans répugnance, & plus rarement encore quelques-uns qui l'avalent avec goût & avec plaiſir, ſans pouvoir trop en donner d'autre raiſon que celle dont il eſt ici queſtion. Je ne ſerois point éloigné, dans ce dernier cas, d'en approuver l'uſage, pourvu que les malades les ſupportaſſent bien & ſans inconvénient. Je ne crains pas de trop accorder, & ma facilité ne s'étendroit que ſur un très-petit nombre de cas ; car il eſt de fait que le plus grand nombre des fébricitans déteſte & abhorre les bouillons de viande. En effet, comme le dit avec vérité *Van Helmont*, « Je re- » jette auſſi dans la fièvre les bouillons » de viande, car la nature les a auſſitôt » en horreur (1). » C'eſt une ſenſation que je n'ai jamais manqué d'éprouver moi-même, lorſque j'ai été pris de la fièvre, quoique je trouve la viande & les bouillons excellens quand je me porte bien. Donner le goût & l'appétit des malades pour motif de l'uſage des bouillons de viande, c'eſt, pour ſoutenir

---

(1) Ci-devant, Page 49.

une mauvaiſe cauſe, donner non ſeulement la raiſon la plus pitoyable, mais ſe ſervir hardiment de celle qui la bat en ruines : ainſi, pour défendre une cauſe inſoutenable, un avocat n'ayant rien de bon à dire, cite ſouvent la loi qui devroit lui lier la langue.

La cinquième raiſon, & la plus ſpécieuſe, eſt celle, que les malades guériſſent en faiſant uſage des bouillons de viande, comme en ſe ſervant d'une nourriture végétale, & qu'ils périſſent également avec l'un & avec l'autre régime. « Nous donnons hardiment & » avec le plus grand ſuccès les bouillons » de viande dans les fièvres », dit *Varandé* (1). On guérit en employant ce régime de vivre, j'en conviens, nous le voyons tous les jours; & ſi cela n'arrivoit pas, la France, l'Italie, l'Allemagne, &c. ne feroient que de vaſtes cimetières & autant de déſerts; mais on guérit avec plus de peine & de ſoins, les maladies ſont plus longues & plus opiniâtres, & beaucoup plus ſouvent mortelles. Je répéterai après *Huxham* : « Un grand nombre de fébricitans ſont

(1) Ci-devant, page 126.

» les tristes victimes d'un si mauvais trai-» tement (1). » Je soutiens que la nourriture animale, que l'usage des bouillons de viande est pernicieux dans les maladies fébriles, & je le soutiens d'après *Jean de Gorris* qui l'a vu introduire en France; d'après *Sydenham*, *Boherhaave*, *Hoffman*, *Huxham*, M. *Heister*, M. *de Gorter*, M. *Pringle*, &c. d'après les plus grands praticiens, ceux sur-tout qui ont employé, & vu employer en même temps le régime végétal & les bouillons de viande; car, pour juger de la préférence que mérite une méthode plutôt que l'autre, pour pouvoir décider avec connoissance de cause quelle est la meilleure, il faut les avoir employées, ou les avoir vues employées l'une & l'autre. Quiconque ne connoît qu'une de ces deux méthodes, est un juge incompétent ou suspect. Il n'est point question dans ce moment de raisonnemens; il s'agit d'expériences : les faits portent la conviction dans l'esprit, & terrassent les préjugés. Or tous les auteurs, presque tous ceux au moins que je viens de nommer, noms les plus respectables

(1) Ci-devant, page 81.

en

en médecine, ont reconnu par des observations dont on ne peut contester la vérité, combien l'usage des bouillons de viande étoit nuisible; combien celui de la nourriture végétale étoit utile. Je le confirme d'après *Rivière*, qui, après avoir loué la rigoureuse exactitude des anciens dans le régime des fébricitans, nous assure, « que l'usage des bouillons » de viande n'a été introduit que par » l'opiniâtreté des femmes & par la faci- » lité des médecins (1). » D'après *Lazerme*, qui a vu employer ordinairement les bouillons de viande, & qui dit cependant, « que les crêmes d'orge, de » riz, d'avenat & de seigle, sont préfé- » rables aux bouillons dans la fièvre con- » tinue, & qui, à ce sujet, nous rapporte » une observation d'une fièvre occasion- » née par le seul usage répété de bouil- » lons trop gras, qui céda sans remèdes » à un régime de vivre plus léger & » plus humectant (2). » Je le soutiens d'après les partisans des bouillons de viande eux-mêmes.

Qu'on ne nous objecte point ici que

(1) Ci-devant, page 132.
(2) Ci-devant, page 134.

l'expérience est contredite par l'expérience ; que les sentimens sont partagés, & que delà la question reste indécise. On voit d'un côté les plus grands noms en médecine, *Hippocrate*, *Sydenham*, *Boerhaave*, &c. une suite non interrompue des plus habiles praticiens, depuis la naissance de la médecine jusqu'à nos jours, qui tous prescrivent une nourriture végétale, qui s'élèvent contre le nouveau régime des bouillons de viande, à l'instant même qu'il vient de s'établir ; on trouve l'expérience éclairée, confirmée, appuyée par les raisonnemens les plus solides, fondée sur des connoissances certaines de physique & de chimie, étayée sur les observations les plus exactes, & qui portent avec elles ce degré de conviction qui entraîne ; tandis qu'on n'apperçoit de l'autre côté qu'une expérience aveugle, soutenue simplement par des observations vagues & indéterminées, présentées avec assurance, je peux dire avec impudence par *Varandé* (1) ; étayée sur des motifs purement spécieux, renversés le plus souvent par ceux-là même qui les ont éle-

(1) Ci-devant, page 126.

vés; contredite par des raiſonnemens & par des faits qui la renverſent. Si l'on trouve l'uſage des bouillons de viande s'introduire, ce n'eſt d'abord que dans un ſiècle d'ignorance, d'après des raiſons frivoles, de foibleſſe, d'une vie moins frugale que celle des anciens, de l'habitude; mais les vrais motifs ſont bientôt manifeſtés, *l'opiniâtreté des femmes & la facilité des médecins.* On ne s'en ſert qu'avec des ménagemens & avec des correctifs; il ne prend même dans les commencemens qu'une place inférieure, laiſſant toujours le premier rang au régime végétal: ce n'eſt que peu à peu que prenant la place de celui ci, il s'établit ſeul, mais dans certains pays ſeulement; tandis que l'uſage du régime de vivre des anciens, auquel la préférence eſt due, eſt conſervé ſans interruption dans d'autres contrées plus éclairées ou plus heureuſes.

C'eſt ainſi, pour le malheur de l'humanité, que dans preſque toutes les queſtions de médecine, on trouve l'erreur placée à côté de la vérité, & preſque auſſi majeſtueuſement parée. Ne faiſons point difficulté de le confeſſer, le peintre de la nature, le meilleur de nos

poëtes comiques, *Molière*, qui a couvert les mauvais médecins (1) d'un ridicule qu'ils méritent, mais qui a rejailli sur la médecine, sur laquelle il ne devoit pas tomber, ainsi que sur les bons médecins qui le foulent aux pieds; *Molière*, dis-je, a parlé vrai : dans presque toutes les questions de médecine, *Hippocrate dit oui*, *& Galien dit non*. Je n'entends point parler ici de cette diversité d'avis, fruit de l'ignorance & de l'envie, que l'on rencontre malheureusement trop souvent, mais de celle qui naît de la chose elle-même. Il faut à tout instant dépouiller l'erreur de ses vêtemens pompeux & imposans, pour la voir & pour la contempler à nu; la chose n'est pas facile souvent, elle est impraticable quelquefois (2); mais ici il nous paroît que

(1) Par malheur c'est le plus grand nombre. *Medici famâ quidem multi*, *re autem ac opere perpauci*. Hippocr. *de Leg.* Cela est encore vrai aujourd'hui.

(2) Dans ma pratique, sur-tout lorsque le caractère de la maladie n'est point évident, quand je n'ai point de raisons fondées pour prescrire des remèdes, je reste dans l'inaction, ou je n'emploie qne des secours peu actifs, en attendant le moment favorable. J'ai toujours

l'exécution eſt bientôt faite. En approfondiſſant la queſtion que nous agitons, la vérité devient toujours plus brillante ; il ne reſte plus à l'erreur d'autre parti à prendre, que celui de s'enfuir & de ſe cacher ; car, ſi on ne doit regarder comme vérité, que ce qui n'eſt point conteſté, il n'y a rien de vrai ni d'aſſuré dans ce monde.

On guérit en faiſant uſage d'une nourriture animale, & des bouillons de viande dans les maladies fébriles : nous ne

---

mieux aimé ne rien faire, que de haſarder, ſur-tout dans les maladies aigues, dans leſquelles, vu la célérité de leur cours, les fautes ſont ſi difficiles à réparer. Je crois avoir obſervé conſtamment, après avoir preſcrit le régime de vivre convenable, qu'en ne troublant point la marche de la maladie, elle ne tardoit pas à ſe manifeſter, & que les indications ſe préſentoient alors évidemment. Je crois qu'il ne m'appartient point à moi de faire des lois, & que j'ai rempli mon devoir, en étudiant bien & en ſuivant celles que je trouve ſolidement établies. *Voyez* l'excellent Mémoire de M. Voullonne, ſur-tout le paragraphe LXI, page 106, où il donne le vrai ſens dans lequel il faut prendre la ſentence de Celſe. « Il » vaut mieux tenter un remède douteux, que » de n'en faire aucun. » *Satius eſt anceps experiri remedium, quàm nullum.*

ſaurions en diſconvenir ; mais on guérit, quoiqu'on commette mille imprudences, comme on a toujours vu des cures opérées par des médecins ignorans, ou par d'autres dirigés & conduits par les ſyſtêmes & par les hypothèſes les plus abſurdes, auxquels ils conformoient leur pratique : on guérit par haſard, ou plutôt par les forces de la nature, malgré les entraves qu'on lui met. Ne balançons pas à l'avouer avec *Hippocrate* : « c'eſt » la nature qui guérit dans les mala» dies (1), ſur-tout dans les aiguës & dans les fébriles principalement. Cette ſentence d'*Hippocrate* eſt confirmée par l'expérience de tous les médecins éclairés (2) : mais elle guérit mieux & plus tôt, lorſqu'elle eſt bien ſecondée, redreſſée dans ſes écarts, affoiblie ou fortifiée à propos ; elle guérit avec plus de peine

(1) Naturæ morborum medici. *Hippocr. de morb. popular.* libr. VI, ſect. v.

(2) *Voyez* Sydenham, *Præfat.* pag. 10. *Tract. it. de Hydrope.* tom. I, pag. 346 & paſſim. *Boerhaave*, Aphoriſm. 594, & *Van Swieten.* tom. II, pag. 346 & paſſim. Frideric. Hoffman. *Medic. ration. ſyſtem.* tom. III, ſect. ij, cap. I. *De optimâ naturæ morbis medendi methodo.* tom. I, pag. 405 & paſſim.

& de temps ; elle ſuccombe ſouvent dans tous les cas contraires. En nourriſſant vos malades avec des bouillons de viande, n'attendez pas dans vos cures, les trois conditions demandées par *Aſclépiade* (1) : « la célérité, la ſûreté & » l'agrément. » Avec ce régime de vivre, les maladies ſont plus longues, plus opiniâtres ; accompagnées d'accidens plus graves, elles enlèvent plus fréquemment les malades. *Hoffman* (2) & *Huxham* (3) en ont reconnu évidemment les mauvais effets ; M. *Pringle* (4), qui les avoit permis d'abord, les abandonna enſuite par la même raiſon.

Il eſt prouvé que, dans le nombre de maladies, on réuſſit & on guérit les malades par des traitemens & par des méthodes toutes différentes, quelquefois même tout-à-fait oppoſées ; ainſi dans la colique des peintres, (*colica pictorum*) on emploie avec ſuccès les remèdes les plus doux & les plus violens (5).

(1) *Citò, Tutò & Jucundè.* Voyez *Celſe,* libr. III, cap. IV.

(2) Ci-devant, page 72.

(3) Ci-devant, page 79 & ſuiv.

(4) Ci-devant, page 86.

(5) Voyez *Cours de Chimie de Lemery,* re-

Mais ordinairement il y a une méthode préférable aux autres; ainsi, dans cette espèce de colique, la première méthode, celle qui emploie les remèdes doux, me paroît la meilleure, ne fût-ce que parce que je la crois sans danger, tandis que l'autre me semble environnée d'écueils, quoique par nombre d'observations il soit comme prouvé que celle qui se sert de remèdes violens, est la plus courte. *De Haen* a préféré la première; je l'ai toujours employée moi-même avec succès, & sans avoir perdu un seul malade. Dans un cas extrêmement grave, dans lequel un malade n'avoit rien rendu par les selles depuis près de trois semaines, & avoit gardé un nombre prodigieux de lavemens; je voulus me servir d'un émétique, en lavage à la vérité, mais il aggrava les accidens: je revins à ma première méthode, qui employée avec obstination réussit parfaitement: il est vrai que la maladie fut très-longue, & qu'il fallut arracher avec les doigts par le fondement les premières crottes qui étoient extrêmement durcies.

---

vu, &c. par M. *Baron*. pag. 243, remarque C.

Dans la queſtion que nous traitons ici, il eſt évident qu'on doit tirer une concluſion ſemblable en faveur du régime végétal : car ſi, malgré les raiſons & les autorités que nous avons données, on refuſe de ſe rendre, il reſtera au moins inconteſtable que la nourriture végétale mérite la préférence, & doit tenir le premier rang : c'eſt ainſi en effet que l'ont décidé *Fernel*, *Lommius*, *Houllier*, *Mercurialis*, *Sennert*, *de Haen*, quoique favorables à l'uſage des bouillons de viande, médecins ſans contredit les plus habiles, & les meilleurs praticiens parmi ceux qui approuvent ce régime.

Tous les médecins, tous les malades, tous les hommes enfin ſeront bientôt convaincus de cette vérité, ſi on ſe détermine à en faire l'épreuve. Il n'eſt point ici queſtion d'un eſſai dangereux : la nourriture végétale, c'eſt ici, je crois, le cas de le répéter, eſt recommandée ſeule par les plus grands médecins praticiens de tous les ſiècles ; elle eſt miſe au premier rang par le plus grand nombre, & par les plus diſtingués de ceux qui conſeillent l'uſage des bouillons de viande, qui ſont condamnés d'ailleurs

par les obſervations les plus sûres, & par les raiſonnemens les plus ſolides. Nous trouverions à peine un médecin d'une réputation qui ſe ſoit ſoutenue parmi ceux qui ont préféré les bouillons de viande : l'épreuve eſt donc innocente ; qu'on la tente, & nous avons gagné notre cauſe. On ne devroit certainement point s'attendre à une prétention ſi modérée, après la force & l'évidence des preuves & des raiſons que nous avons données.

A l'autorité des grands médecins dont je défends ici les ſentimens, en m'élevant contre l'uſage des bouillons de viande dans les maladies fébriles, qu'il me ſoit permis de joindre ma propre & foible expérience de vingt-ſix ans ; qu'il me ſoit permis d'inviter tous mes confrères à faire comme moi l'eſſai du régime végétal, qui, je le répéterai ſans ceſſe pour les y engager, s'il n'eſt pas meilleur que l'autre, eſt tout au moins ſans danger & ſans inconvéniens ; & je ſuis bien aſſuré que, par les bons effets qu'ils en retireront, ils s'aſſureront évidemment de l'excellence de cette méthode, une fois adoptée par leurs fébricitans, ſur-tout ſi dans le même temps

& dans les mêmes maladies, principalement dans les épidémiques, ils trouvent encore des malades qui, entraînés par le torrent de l'ufage & du préjugé, veulent obftinément continuer à fe nourrir de bouillons de viande. Le moins de force, & le plus petit nombre des accidens, la plus grande célérité des guérifons, la moins grande néceffité de remèdes, fur-tout de purgatifs, le plus petit nombre de malades perdus, dans ceux qui fe ferviront de végétaux, leur prouveront évidemment qu'ils auront fuivi la meilleure route; & ils en feront encore plus affurés, par la contrariété manifefte des obfervations qu'ils feront dans ceux qui emploieront les bouillons de viande: c'eft au moins ce que j'ai toujours obfervé.

A peine initié dans la pratique de la médecine, & regardant le régime de vivre dans les maladies aiguës, fur-tout dans les fébriles, comme le premier & le principal de tous les remèdes, comme la bafe du traitement; inftruit à cet égard par la lecture des anciens, & de tous les auteurs qui ont fuivi leur doctrine & leurs traces, fur-tout d'*Hippocrate*, de *Sydenham* & de *Boerhaave*;

à peine initié, dis-je, dans la pratique de la médecine, & livré à moi-même, je fus étonné de l'extrême différence qui se trouve entre le régime de vivre prescrit par ces hommes célèbres pour les fébricitans, & celui que je vis établi dans ces contrées. Toujours plus rempli pour le père de la médecine, & pour ses sectateurs, du respect & de la vénération qui m'avoit été inspirée par le célèbre M. *Chaptal*, mon très-cher maître, alors même praticien très-accrédité, le seul, j'ose le dire, dans ce temps, à Montpellier, qui fît cas des écrits d'*Hippocrate*, avec *Sauvages* & le célèbre M. *de Lamure;* confirmé dans ces sentimens par le dernier qui nous expliquoit, dans ses cours, les Instituts de *Boerhaave*, je n'en avois point été détourné par *Fizes*, qui tenoit le premier rang alors, donnoit le ton, & qui frondoit *Boerhaave*, & par contre-coup *Hippocrate* par-tout. Surpris de trouver putrides toutes les maladies fébriles, & de voir toujours dans leur cours les signes de putridité plus marqués, nonobstant les évacuations procurées par la nature & principalement par l'art, [car à cette époque à Montpellier, à l'exemple de

Fizes, qui avoit principalement introduit cette méthode, enseignée dans son Traité des Fièvres (1), on purgeoit les fébricitans tous les jours, ou tout au moins un jour, l'autre non (2),] je crus en trouver la cause dans l'usage des bouillons de viande: on ne donnoit point en effet d'autre nourriture aux fébricitans. Les raisons & les observations de *Sydenham* & de *Boerhaave*, confirmées par celles de quantité d'autres, que j'avois également consultés, me confirmèrent dans cette idée; mais, nouveau praticien, & n'ayant point encore gagné de mes malades cette confiance qui nous fait écouter, & qui nous rend maîtres de leur conduite, je n'en trouvai point d'abord; j'en rencontrai ensuite très-

(1) *Intereà alternis diebus in morbi decursu exhibetur catharticum usque ad febris evidentem declinationem.* De febre putrid. cap. V, p. 95.

(2) Je dois remarquer ici à la gloire de M. *Chaptal*, que, sectateur & admirateur d'*Hippocrate*, il pratiquoit & nous enseignoit une autre méthode. Aussi dans ce temps, à Montpellier, étoit-il plus accrédité que *Fizes*, pour les maladies aiguës. On pourra me savoir mauvais gré de ce que je dis ici; mais je cherche le bien; je dis la vérité: il est glorieux de se corriger: voilà mes excuses.

peu de dociles à ma voix : j'avois beau parler, disserter en faveur de la nourriture végétale, inutilement je condamnois l'usage des bouillons de viande; on ne vouloit point abandonner un régime de vivre généralement adopté, universellement reçu (1).

Cependant un rebut insurmontable pour les bouillons, que je trouvai dans quelques malades, sur-tout dans des artisans & dans des gens du bas peuple, me fournit l'occasion d'en traiter quelques uns, qui se contentoient d'une tisane légère, & auxquels je prescrivis quelquefois des crêmes de riz ou d'orge. A force de parler contre l'usage des bouillons de viande, armé d'observations particulières à ce climat, je me fis écouter : les personnes instruites, celles sur-tout qui m'honoroient d'une confiance plus décidée, se soumirent plus facilement à la méthode que je conseillois; mais je réussissois avec d'autant plus de peine, que, m'expliquant avec modération, je

(1) Nombre de personnes, après m'avoir entendu, me répondoient : *Nous sentons que vous avez raison, mais cette pratique est inouie ici, & nous ne voulons pas être les premiers.*

ne ſus jamais prendre le *ton tranchant.* J'ai eu cependant la ſatisfaction d'en venir peu à peu au point d'employer pour preſque tous mes fébricitans une diète analogue à celle des anciens, & je n'en trouve plus qu'un bien petit nombre, même dans les baſſes conditions, qui ne veuillent pas s'écarter de l'uſage ordinaire.

Pour faire plus d'impreſſion, j'ai donné l'exemple, ſuivant l'avis d'Horace :

. . . . *Si vis me flere, dolendum eſt* (1)
Primùm ipſi tibi. De Arte poetic. v. 102.

Chargé d'une famille nombreuſe, j'en ai vu pluſieurs fois les membres attaqués de fièvres diverſes, que j'ai conſtamment traités ſans bouillons de viande, avec le plus heureux ſuccès, malgré les importunités de ma mère, qui à préſent à l'âge de 85 ans, & n'ayant jamais vu faire ce que je pratiquois, étoit continuellement après moi, & ne ceſſoit de me répéter : *En vous levant le matin vous trou-*

---

(1) Si vous voulez tirer des larmes de mes yeux,
Commencez par pleurer, vous réuſſirez mieux.

verez votre enfant sans vie, & de plus vous perdrez votre réputation, &c. &c. Quoiqu'instruite aujourd'hui par les guérisons les plus promptes & les plus heureuses, elle n'est point encore bien guérie du préjugé. Je n'ai jamais permis qu'une fois, & ce fut malgré moi, de donner des bouillons de viande à mon fils aîné, attaqué en 1774 d'une fièvre rémittente pernicieuse tierce; aussi n'ai-je vu que cette maladie prolongée chez moi, car dans tous les autres cas, toutes les fièvres ont cédé sans peine, & ont été guéries le plus souvent sans purgatifs.

Presque toutes les maladies fébriles commencent dans ces contrées avec des signes de putridité dans les premières voies; c'est-à-dire, avec des nausées ou des envies de vomir, des vomissemens, des borborygmes, la langue chargée, la diarrhée, des douleurs de colique, &c. Lorsqu'on fait usage de bouillons de viande, ces accidens sont toujours plus marqués dans le fort de la maladie qu'au commencement, & ne tardent pas à se manifester dans celles qui s'annoncent sans eux; ces derniers cas sont fort rares ici. On a beau répéter l'usage des évacuans; inutilement la nature, par des vo-

miſſemens abondans, plus communément par des diarrhées, expulſe-t-elle des amas prodigieux de matières putrides : on trouve ces ſignes toujours marqués de plus en plus, ſi on garde ce régime. Mais ſi on ſe contente d'une nourriture légère & toute végétale, avec une boiſſon copieuſe & convenable, on eſt rarement dans le cas d'employer les purgatifs & les émétiques dans les commencemens des maladies qui s'annoncent avec des ſignes de putridité (1). Ces accidens diminuent & diſparoiſſent ſans autres évacuations que celles qui ſe font naturellement, ou que l'on procure par des lavemens, ſi le ventre eſt ſerré, ou que l'on favoriſe par le même moyen, ſi elles ne ſont pas aſſez abondantes. On ne voit point paroître les ſignes de putridité dans le cours

---

(1) Suivant l'aphoriſme XXII du livre I, il faut évacuer les matières cuites, & non celles qui ſont crues, pas même dans les commencemens, à moins qu'elles ne ſoient abondantes ; elles le ſont rarement. *Concocta purgare & movere oportet, non cruda, neque in principiis, niſi turgeant, plurima verò non turgent.* Hipp.

de la fièvre, s'ils ne se sont pas manifestés dans le principe (1).

Le premier avantage que je retire donc évidemment du régime léger & végétal, est de voir les putridités moins abondantes ; delà je suis moins dans le cas d'employer les émétiques & les purgatifs. En faisant garder à mes malades le régime de vivre prescrit par *Hippocrate* & par les anciens, je me suis vu naturellement conduit à employer le même traitement qu'eux dans les fièvres; car ils purgeoient très-rarement dans ces maladies. Quoiqu'à leur exemple j'emploie très-peu ces sortes de remèdes, surtout dans les commencemens, & je ne m'en sers jamais dans le fort de la maladie, attendant pour les placer un calme decidé, que je ne trouve ordinairement qu'à la fin ; j'ai pourtant reconnu évidemment qu'ils étoient plus nécessaires dans les malades qui prennent des bouillons de viande, que dans ceux qui se nourrissent autrement, c'est-à-dire, qui se servent d'un

(1) Ce que nous avancons ici est parfaitement conforme à ce que dit *de Haen. Rat. medendi*, pars I, cap. I, II, & passim.

régime léger & végétal (1) ; car, pour ces derniers, une seule purgation à la fin me suffit ordinairement (2), & j'en vois tous les jours quelques-uns, sur-tout dans ma famille, guérir parfaitement sans purgatifs (3). Je me sers de cette méthode de traitement dans les fièvres continues ; mais pour les rémittentes & les intermittentes, j'en emploie un différent (4), observant pourtant dans les

(1) M. Pâris a fait la même observation. *Voyez* ci-devant, page 95.

(2) En juin 1772, je vis un jeune homme d'Orange, orfèvre, nommé *Roche*, attaqué d'une fièvre putride, légèrement rémittente, quotidienne, (les rémittentes sont ordinairement ici tièrces ou double tierces ; je n'en ai vu que deux quartes). Ses parens n'avoient plus que lui d'enfant, & en avoient perdu onze, de fièvres putrides. La maladie, très-grave, fut parfaitement jugée dans neuf jours, & je ne le purgeai qu'une fois à la fin. La mère fort alarmée vint d'Orange à la première nouvelle, & me répétoit à chaque visite: *ai mousſu, couſſi faquo, din mon pays l'aurien purgeat des caou.*

(3) Comme je trouve plus de docilité chez mes enfans qu'ailleurs, je leur fais garder une diète plus sévère. Un peu de sirop de limon ou de vinaigre avec de l'eau, fait toute leur nourriture & leur boisson pendant plusieurs jours.

(4) Après les saignées convenables, je m'em-

unes comme dans les autres, que l'usage des purgatifs est moins nécessaire, & qu'on est moins obligé d'y revenir, quand on observe un régime végétal.

Mais, quoi qu'il en soit de l'utilité & de

---

presse d'employer les évacuans dans les fièvres rémittentes, avec un calme bien marqué, ainsi que dans les intermittentes, sur-tout si elles sont irrégulières, & pendant les épidémies, encore plus si elles sont malignes, pour placer après le kina : les plus communes de ce dernier caractère, sont ici carotiques ou soporeuses. Je connois la méthode de livrer les intermittentes à elles-mêmes, & je l'ai reconnue innocente, quoique plus longue dans les régulières. Mais comme ces fièvres se transforment souvent, durant les épidémies sur-tout, j'ai préféré la méthode qui les attaque d'abord & vigoureusement par les saignées & par les purgatifs nécessaires, pour être prêt à donner le kina, si le danger s'annonce. Je n'ai perdu de malades dans les rémittentes comme dans les intermittentes, qui doivent être traitées avec le kina, que lorsque j'ai été appelé trop tard, car alors les évacuations n'étant pas faites, ce remède, quoique donné à haute dose, ne réussit pas toujours. Je connois le vrai traitement de ces fièvres depuis 1752, & je me suis fait un devoir de dire ici, que j'en ai l'obligation à M. *Amoreux*, qui me fit connoître l'ouvrage de *Torti : Therapeutice specialis.*

l'uſage plus ou moins répété des évacuans dans les maladies fébriles, quelque méthode de traitement que l'on ſuive à cet égard, ce que j'oſe promettre, ce qu'on ne manquera jamais d'obſerver, c'eſt la diminution des ſignes de putridité dans les malades qui emploieront un régime léger & végétal, & l'augmentation des mêmes ſignes dans ceux qui feront uſage de bouillons de viande. C'eſt au moins là ce que j'ai obſervé conſtamment.

Les avantages que l'on retire d'une nourriture végétale, ne ſe bornent point là : j'ai encore conſtamment obſervé que les fièvres ſont beaucoup plus courtes, qu'elles ſont accompagnées d'accidens moins graves; qu'elles guériſſent conſéquemment avec moins de peines & de remèdes (1). Relativement

(1) Je vois ce que j'avance ici dans les maladies ordinaires, & ſur-tout durant les épidémies. Je peux le confirmer par l'obſervation d'une fièvre qui paroît rarement. Le premier juin 1775, Madame *Ayminy*, née *Fabre*, veuve, fut priſe d'une fièvre tierce rémittente, conſéquemment continue, anomale, d'abord avec deux exacerbations ou redoublemens par jour, précédés tous de friſſon; le

enfin à ceux qui font usage de bouillons de viande, je crois être fondé à dire avec *Huxham* (1) : *Je suis assuré qu'un*

quatrième jour elle n'en eut qu'un, & deux le cinquième : la maladie garda après le type ou l'ordre de double tierce continue, avec une exacerbation par jour, se répondant à jours alternes. J'ai vu deux autres fois cette espèce de fièvre, toujours irrégulière, & accompagnée d'accidens dangereux: traitée avec les bouillons, elle a été prolongée jusqu'à 21 jours & au-delà. Comme la malade, d'après mes instances, se détermina à suivre un régime végétal, j'osai avancer que la fièvre n'iroit que jusqu'au 14e, & l'évènement confirma le pronostic; d'ailleurs la maladie, depuis le 6e, fit son cours sans accidens graves. Après avoir fait précéder quelques saignées, en faisant journellement usage de lavemens, je la traitai avec l'anti-émétique de *Rivière*, fait du mélange du suc de citron avec l'alkali végétal, avalé au moment de l'effervescence, que je faisois répéter plusieurs fois par jour. Je n'employai point le kina précédé des évacuans, cette méthode m'ayant paru aigrir une maladie semblable en 1773. Je ne purgeai la malade qu'une fois à la fin; elle eut une rechute d'intermittente tierce, pour laquelle elle fut purgée une seconde fois, & dont, après quatre paroxismes légers, elle fut parfaitement guérie le 26 du même mois de juin, absolument sans kina.

(1) Ci-devant, page 82.

grand nombre de fébricitans eſt la triſte victime d'un ſi mauvais traitement.

Mais comme on me l'a dit pluſieurs fois, en aboliſſant l'uſage des bouillons de viande, comment peut-on nourrir les fébricitans, comment peut-on ſoutenir leurs forces? On n'a rien autre à leur donner. Telle eſt la frivolité d'un argument tiré d'un uſage généralement adopté, au moins dans cette ville, ſuivant lequel on ne ſe contentoit pas dans les fièvres de donner une nourriture animale, que l'on croyoit ſeule convenable dans ces maladies, mais qui défendoit encore tous les végétaux. Je n'aurois qu'un mot à dire pour réſoudre cette difficulté : conſultez & ſuivez ce que nous avons dit d'après *Hippocrate* (1), *Sydenham* (2), & ſur-tout d'après *Boerhaave* (3), & vous aurez tout ce qui eſt bon & convenable pour les fébricitans. Mais pour guider les perſonnes peu inſtruites, nous croyons devoir entrer dans quelque détail. Du reſte, nous ne perdrons point le temps à réfuter, que les

(1) Page 30 & ſuiv.
(2) Page 50 & ſuiv.
(3) Page 55 & ſuiv.

crêmes empâtent l'eſtomac, & qu'elles ſont une colle, ou autres pareille bêtiſes qui ſont abſolument dénuées de fondement, & qu'on allègue contre la nourriture végétale.

Et d'abord la choſe la plus néceſſaire à un fébricitant eſt la boiſſon; dans les premiers jours de la maladie, elle lui ſervira en même temps de nourriture, & elle ſuffira pour ſoutenir ſes forces, qui, ſelon l'uſage des anciens, ne ſont alors qu'opprimées & non perdues, dans le cas même où le pouls ſeroit petit & foible (1): d'ailleurs, comme nous

(1) En mai 1770, je fus appelé pour l'épouſe de M.***, mon ami, agée de 32 ans, d'une conſtitution mâle: ſtérile, elle n'avoit eu ſes menſtrues que très-rarement & en petite quantité. La malade avoit la fièvre avec le pouls très-petit & très-foible, & reſſentoit des douleurs vives dans le bas-ventre, qui étoit élevé & tendu: une première ſaignée de huit onces l'avoit fait tomber en ſyncope. Je jugeai qu'il y avoit pléthore, que le ſang ſe ramaſſoit & étoit arrêté dans les vaiſſeaux des viſcères du bas-ventre, & qu'il n'arrivoit point au cœur, &c. la malade étoit en effet très-bien portante la veille, à quelques douleurs de colique près, qu'elle reſſentoit depuis quelques jours. J'opinai pour des ſaignées ré-

l'avons

l'avons déja dit, on ne doit avoir égard qu'aux forces vitales ; car les musculaires soumises à la volonté ne méritent aucune attention, relativement au besoin de nourriture. Il faut donc donner à un fé-

---

pétées ; mais craignant un affaissement subit, je fus d'avis de les faire petites, & doucement en arrêtant l'effusion du sang par intervalles avec le doigt placé sur l'ouverture de la veine : on fit ainsi une seconde saignée qui ne fut point suivie de défaillance : j'en prescrivis une troisième deux heures après ; &, comme on parut ne pas l'approuver, je demandai consultation. Un de mes confrères appelé dans le moment, condamna la saignée, & fut de l'avis de donner une potion cordiale. Etonné de le voir prescrire un remède si éloigné de mes idées, j'insistai sur les motifs qui établissoient la nécessité des saignées, annonçant d'avance que le pouls, alors petit & foible, deviendroit plein & fort après les saignées. L'avis de mon confrère, qui n'en démordit pas, fut préféré, & la potion cordiale fut préparée. Revenu un quart d'heure après, ramené par mes réflexions, je parlai plus le langage d'ami que celui de médecin ; la troisième saignée fut faite, & le pouls fut moins mauvais : on répéta les saignées jusqu'à neuf dans les vingt-quatre heures ; le pouls devint peu à peu plein & fort, le bas-ventre fut souple sans la moindre sensibilité, & la malade fut bientôt rétablie.

bricitant une boisson convenable, & on doit à ce sujet se conduire par les avis d'un médecin éclairé. Comme il seroit trop long d'entrer ici dans le détail nécessaire, nous dirons seulement en général, suivant le conseil d'*Huxham* (1), qu'il faut communément une boisson copieuse & délayante, d'une qualité acescente & savonneuse, & non l'eau pure qui seule ne peut se mêler exactement avec nos humeurs graisseuses & huileuses, & contracter une union avec elles : ainsi le sirop de limon, de vinaigre, &c. les gelées & les marmelades de fruits, telles que celles de groseilles, de cerises, de framboises, &c. délayés & fondus dans l'eau ; l'eau d'orge légère avec les plantes herbacées, ou avec les racines, seront excellens dans tous les cas, & on peut les avoir toujours & en tout temps sous la main. Lorsqu'on voudra quelque chose de plus nourrissant, on se servira, comme *de Haen* (2), de la décoction d'orge préparée comme il prescrit, avec deux ou trois livres environ ou un pot de décoction, qu'on fera

(1) Ci-devant, page 76.
(2) Ci-devant, page 144.

bouillir plus ou moins, ſuivant qu'on voudra ſe procurer une boiſſon plus ou moins nourriſſante, en y ajoutant, comme il le conſeille, le miel, à la doſe d'une ou deux onces ſur la quantité de décoction que nous venons de déterminer; & le ſel de nitre à la quantité d'une ou de deux dragmes, ſi le malade eſt fort échauffé, ou ſi le ventre eſt ſerré. Le riz, l'avoine, le froment, le ſeigle, l'épeautre, &c. peuvent remplir les mêmes vues, & ce ſont des ſemences dont on eſt toujours & par-tout abondamment pourvu. On peut employer l'orge & l'avoine en gruaux, & toutes ces ſemences réduites en farine; & alors la décoction ſera non-ſeulement plutôt faite, mais elle ſera plus ſubſtantielle. Pour rendre cette boiſſon plus agréable au goût, pour les perſonnes ſur-tout qui n'aiment pas ou qui ne ſupportent pas bien le miel, on peut l'édulcorer avec les ſirops & les gelées; on peut y ajouter auſſi un bout de bois de régliſſe écraſé, qu'on ne doit faire bouillir qu'un inſtant, ou le faire ſimplement infuſer à froid ou à chaud, comme l'a obſervé M. *Baumé* (1).

(1) *Elémens de Pharmacie*, page 234.

Ces ſemences fromentacées, l'orge ſurtout, préparées ſuivant la méthode des anciens (1), ſeroient vraiſemblablement plus utiles & plus convenables pour les fébricitans, & je ſerois très-porté à l'approuver; mais comme elle n'eſt plus uſitée, qu'on n'en trouveroit point de préparée ainſi, juſqu'à ce que les maîtres de l'art aient prononcé là-deſſus, & en aient introduit l'uſage, il paroît qu'on peut les employer avec ſûreté ſans cette préparation. On peut varier cette boiſſon d'un nombre infini de manières différentes, pour remplir les diverſes indications, & pour contenter le goût des malades, & nous jugeons qu'elle ſera preſque toujours ſuffiſante dans les premiers jours des maladies fébriles, ſans qu'on ait beſoin d'autre nourriture. Qu'aucun médecin ne craigne, avec *Mercurialis* (2), *d'être regardé comme un aſſaſſin*, en preſcrivant ce régime, qui, ſuivant les idées reçues aujourd'hui, paroîtra d'abord trop ſévère: les heureux ſuccès qu'il en retirera le mettront au contraire bientôt en réputation, ſi dans le même temps, dans les

---

(1) Ci-devant, page 31.
(2) Ci-devant, page 122.

mêmes maladies, durant les épidémies principalement, ſes confrères continuent à employer les bouillons de viande. O vous qu'un tendre amour anime, épouſes, époux chéris, pères & mères vigilans, calmez vos alarmes, ne craignez point de voir périr de foibleſſe l'objet de votre affection ; la nourriture que vous lui donnez le ſurcharge ; ce bouillon de viande que vous lui préſentez, que vous le ſollicitez de prendre, qu'il refuſeroit de toute autre main, ce breuvage eſt un poiſon ; abandonnez un régime de vivre condamné par le raiſonnement, reconnu nuiſible par l'expérience ; adoptez, eſſayez-en un autre confirmé par toute ſorte d'autorités, & vous en connoîtrez bientôt tout l'avantage & toute l'utilité.

Si la maladie eſt prolongée, ſi les forces vitales ſont affoiblies, on peut ſe ſervir de crêmes (1), de bouillies pré-

---

(1) Pour faire ces crêmes en peu de temps, il faut triturer ou concaſſer les ſemences, les faire bouillir pendant deux heures ou un peu plus dans ſuffiſante quantité d'eau, & les paſſer enſuite avec une légère expreſſion. Une cuillerée à bouche de ces ſemences ſuffit pour une

parées avec les mêmes semences fromentacées, qu'on fera plus ou moins épaisses suivant l'exigeance, que l'on donnera de deux en deux heures, de trois en trois, ou de quatre en quatre, selon la nécessité de nourrir plus ou moins le fébricitant, & suivant qu'il les supportera bien ou mal (1). Mais comme ces alimens sont fades & dégoûtans pour le palais des hommes d'aujourd'hui, on peut en relever la saveur & les rendre agréables au goût, en y ajoutant quelques gouttes d'eau de fleurs d'oranges, le miel, le sucre ou les sirops. Le pain blanc, bien cuit dans l'eau & assaisonné de même, convient également. Pour les personnes qui craignent ou qui ne supportent pas bien les choses douces, comme le miel ou le sucre, on peut corriger la fadeur des crêmes avec

---

prise de crême, que l'on donne à la dose de dix à douze onces, ou d'une petite écuellée. Si on se sert des semences entières, la cuite doit être plus longue.

(1) Si l'on veut nourrir davantage le malade, il faut que la cuite soit plus longue, & l'expression plus forte. On fait ainsi des bouillies, ou à cet effet on augmente la quantité des semences.

une petite quantité de ſel commun, ou les aromatiſer avec un peu de canelle, ou autre choſe approchante, ſuivant leur goût; mais, comme le dit *Sydenham*, les crêmes de riz ou d'orge ſuffiſent (1).

Les fruits doux & aceſcens, bien mûrs & cuits, conviennent également : les poires, les pommes, &c. On trouve, dans ce que nous avons cité de *Boerhaave* (2), l'énumération des fruits & des herbages que l'on peut employer, & qu'il ſeroit inutile de donner une ſeconde fois. Nous nous contenterons d'obſerver qu'il eſt toujours néceſſaire que les malades ſupportent bien ces alimens.

Si on trouve enfin des malades qui ne puiſſent s'accommoder de cette nourriture, qui aient pour elle un rebut marqué, qui demandent, aiment & ſupportent bien les bouillons de viande, ce dont on peut être aſſuré ſouvent aujourd'hui, par les épreuves qu'ils en auront faites dans d'autres maladies; c'eſt ici véritablement le cas « de donner un ali-

(1) Ci-devant, page 51.
(2) Ci-devant, page 59.

» ment moins bon, mais plus agréable, » à un meilleur, mais dégoûtant (1). » Je crois qu'on peut dans ce cas permettre les bouillons de viande, mais toujours altérés avec les herbages, les acides, le pain, avec les végétaux enfin; vous vous conformerez par-là à l'habitude, en unissant ensemble une nourriture animale & une végétale (2); mais ne donnez jamais les bouillons purs & sans les altérer; choisissez alors, autant que vous le pourrez, la chair des jeunes animaux, qui n'est point encore véritablement *animalisée*, & qui subit très-sensiblement la fermentation acide, avant de passer par la putride, tandis que la viande des animaux adultes & formés n'éprouve la première qu'en passant, & d'une manière à peine sensible, pour se putréfier aussitôt. Le veau, l'agneau, les poulets, les pigeonneaux, &c. conviennent de préférence; mais, autant que la chose sera praticable, n'employez point une nourriture animale, sur-tout dans le fort de la maladie, & lorsque les signes de putridité seront bien marqués; évitez la

(1) Ci-devant, page 165.
(2) Ci-devant, page 182 & suiv.

ſoigneuſement dans la peſte, dans les maladies exanthématiques : cas où la dégénération putride eſt plus marquée. Du reſte, j'accorde ici très-peu, en permettant les bouillons de viande avec ces reſtrictions ; ſi on conſulte le goût des malades, on trouvera très-rarement le cas d'en faire uſage dans les maladies fébriles.

Le petit-lait peut convenir quelquefois & comme boiſſon & comme nourriture, mais le lait eſt toujours nuiſible dans ces contrées dans les maladies aiguës & fébriles. Les perſonnes en bonne ſanté le ſupportent très-difficilement durant les grandes chaleurs : *le duc d'York*, qui paſſa en Provence dans le mois d'août 1767, & qui, dit-on, mangeoit beaucoup de lait, en fit la triſte expérience. On ne peut permettre le lait, il ne réuſſit ici que dans les fièvres lentes, & dans certains cas ſeulement. Nous ne regardons, nous ne devons regarder le lait, dans ces contrées, que comme un remède, & non comme une nourriture. Nous la défendons abſolument à tout le monde en été ; nous en faiſons quitter l'uſage à nos malades, pour le plus tard vers la S. Jean, & nous ne le leur faiſons

reprendre qu'en ſeptembre; c'eſt une loi qu'on ne tranſgreſſe guère ici impunément; il eſt toujours défendu dans toutes les maladies aiguës & fébriles, de ſorte que, vu le danger qu'il y auroit à le permettre, nous ſommes d'avis de le proſcrire abſolument dans ces contrées (1).

Du reſte, ne donnez jamais des alimens ſolides aux fébricitans, que leur eſtomac ne ſauroit digérer convenablement, & que l'on ſait leur être nuiſible par une expérience commune & journalière. *Hippocrate* l'a dit, tous les médecins le répètent après lui : « C'eſt une » nourriture liquide & non une ſolide qui » convient dans les fièvres. » Ne faites pas ſur-tout comme *Mercurialis*, qui condamne les alimens ſolides, qui avertit expreſſément de ne point s'en ſervir, & qui cependant dans toutes les fièvres donne le pain, les œufs, & la viande (2).

---

(1) Dans certaines dyſſenteries, à l'exemple de *Sydenham*, (*potus erat lac coctum cum aquæ triplo, aut, &c.* tom. I, pag. 112.) j'ai eſſayé de donner le lait cuit, & coupé avec une grande quantité d'eau; mais il a toujours produit un mauvais effet.

(2) Ci-devant, page 122 & 123.

Mais ce ne feroit remplir que très-imparfaitement fon objet, que de fe contenter de défendre la nourriture animale dans le cours des maladies fébriles, fi on la permettoit durant les convalefcences. Si cette nourriture eft nuifible, fi elle eft capable de procurer la fièvre quand on fe porte bien, comme nous l'avons prouvé d'après *Huxham* (1) & *Lazerme* (2), & ainfi qu'il eft confirmé par M. *Poiffonnier* (3), & par d'autres relations de voyages & d'expéditions maritimes (4), comment pourra-t-elle être falutaire dans le temps où le corps fe trouve débilité par la maladie qui a précédé? Si elle eft propre à donner des maladies aux matelots, ordinairement gens endurcis & vigoureux, ne le fera-t-elle

(1) Ci-devant, pag. 76 & fuiv.
(2) Ci-devant, page 132.
(3) *Voyez* la remarque 2, page 91.
(4) Lorfque notre flotte étoit unie à celle des Hollandois, beaucoup de nos matelots furent attaqués du fcorbut, tandis que les Hollandois en furent entièrement exempts. Cette différence fut due à quelques repas de choux confits, que ces derniers faifoient de temps en temps. *Traité du Scorbut de M.* Lind, *traduit de l'anglois*, tom. I, pag. 168 & paffim.

pas encore plus à procurer une rechute aux convalescens (1)? Donnez donc encore une nourriture végétale à tous ceux qui relèvent de maladies fébriles; tirez, autant que vous le pourrez, de cette classe tous les alimens que vous leur prescrirez; ne permettez que le moins que vous le pourrez les viandes & les bouillons; employez les jeunes animaux; mêlez, altérez toujours la nourriture animale pour les convalescens, comme nous l'avons conseillé pour les fébricitans.

---

(1) En mai 1777, Madame Bruneau, ma sœur, fut attaquée d'une fièvre rémittente pernicieuse, double-tièrce. (Je n'ai vu cette espèce de fièvre qu'une autre fois dans le printemps, en 1774; je ne l'observe qu'en automne, & elle ne paroît pas tous les ans.) Contente d'employer un régime végétal durant le cours de la maladie, elle se nourrissoit de viandes pendant la convalescence. Elle eut trois rechutes de double ou simple tièrce intermittente, & la dernière fut accompagnée d'un dévoiement énorme par le haut & par le bas. Elle se priva, pendant près d'un mois, de tout aliment tiré du règne animal, & elle se rétablit parfaitement. Je suis très-fondé à croire qu'elle doit le retour de sa santé au régime végétal.

Mais, pour ne rien diſſimuler ici, les végétaux, à mon avis, ne doivent jamais être employés cruds dans les maladies fébriles : ſous cette forme, ces alimens propres à ſubir d'abord la fermentation ſpiritueuſe & l'acide, à ſe gonfler prodigieuſement, à donner beaucoup d'air, ordinairement phlogiſtiqué, avant d'éprouver la fermentation putride, ou plutôt les changemens qu'ils doivent ſubir dans l'eſtomac ; les végétaux cruds, dis-je, ne me paroiſſent pas ſans de grands inconvéniens : ce n'eſt jamais que cuits, qu'*Hippocrate* (1), *Sydenham* (2), *Boerhaave* (3), conſeillent de les employer. Si on veut les donner cruds, ce ne doit être que rarement & en petite quantité, comme le recommande M. *Tiſſot* (4) ; mais, avec tout le reſpect que je dois aux lumières de ce ſavant médecin, qu'il me ſoit permis de dire que le parti le plus sûr eſt de les employer cuits ; parce que par la coction, qui prévient ou tout au moins retarde &

(1) Ci-devant, page 31.
(2) Ci-devant, page 50 & ſuiv.
(3) Ci-devant, page 58 & ſuiv.
(4) *Avis au Peuple*, chap. III, parag. 36.

modère tout mouvement inteſtin, & à cet égard on ne peut jamais pécher en leur en faiſant ſubir une trop longue; par la coction, dis-je, on prévient tout inconvénient. J'ajouterai encore que les alimens cuits nourriſſent plus que ceux qui ſont cruds & qu'ils conviennent mieux ſous cette forme pour l'eſtomac des hommes.

Pour terminer enfin cette Diſſertation, qu'on ne trouvera peut-être déja que trop longue & ennuyeuſe, pour en éviter la lecture à ceux à qui ce long détail paroîtra faſtidieux, je vais faire ici un réſumé court des principales raiſons qui m'ont paru contraires à l'uſage des bouillons de viande dans les maladies fébriles, qu'on pourra ſe contenter de lire, & qui ſuffira pour s'aſſurer qu'ils ſont nuiſibles dans ces maladies. Les notes courtes ou les renvois que je ferai, indiqueront les endroits de cette Diſſertation où l'on pourra trouver les preuves de mes aſſertions, autant que l'on voudra ſe convaincre de leur vérité.

Il eſt prouvé que la putréfaction ſe fait plus promptement, qu'elle eſt pouſſée plus avant, au degré 35 du thermo-

mètre de *Réaumur*, qui répond environ au 106e de celui de *Fahrenheit*, qu'au degré 28 de *Réaumur*, à peu près le 92e de *Fahrenheit*. Il eſt encore prouvé que la chaleur du corps humain, dans l'état de ſanté, eſt à peu près au dernier degré, tandis que dans l'état fébrile, elle eſt portée depuis ce point juſqu'au premier degré, ou juſqu'au 35e de *Réaumur*, & quelquefois même au deſſus. En ſuppoſant, ce qui eſt très-vraiſemblable, que les thermomètres manquent de préciſion, & qu'on ne peut exactement déterminer les degrés de chaleur, ſoit de l'état de ſanté, ſoit de l'état fébrile; la différence eſt trop conſidérable, pour qu'on ne ſoit pas aſſuré qu'elle eſt plus forte dans le dernier que dans le premier. Il eſt donc par-là très-bien prouvé que la putréfaction doit ſe faire mieux quand on a la fièvre, que quand on ſe porte bien. Ce raiſonnement tiré de connoiſſances phyſiques & chimiques de la plus grande certitude, eſt encore confirmé par l'expérience, je veux dire, par la plus grande fétidité des matières excrémentitielles, par les dégénérations putrides des ſolides & des liquides, que l'on obſerve dans les fiè-

vres; de sorte que, quand on ne voudroit pas convenir que la putréfaction a lieu pendant la santé, ce qui est d'ailleurs assez bien prouvé, on ne pourroit au moins refuser de la reconnoître dans l'état fébrile. On sait en même temps que les bouillons de viande sont de tous les alimens dont nous nous servons, ceux qui se putréfient le plus tôt & avec le plus de facilité. De ces prémices évidens, il résulte, par une conséquence inébranlable, que dans l'état fébrile les bouillons de viande doivent se putréfier aussitôt, qu'ils ne peuvent qu'augmenter, accélérer, favoriser les dégénérations putrides qui s'opèrent alors; & de-là, qu'ils sont évidemment nuisibles (1). Nous pouvons donc répéter avec assurance, d'après M. *de Gorter* (2): «Nous sommes » étonnés de l'extravagance de plusieurs » médecins, qui dans toutes les fièvres » ne balançent pas à donner des bouil- » lons de viande, car dans des corps » échauffés par la fièvre, ils sont aussi- » tôt changés en pourriture. »

Le rebut naturel que nous sentons

---

(1) Voyez de la page 5 jusqu'à la page 23.
(2) Page 86.

pour les bouillons, quand nous avons la fièvre, rebut donné par cet inſtinct, préſent de la nature, qui, lorſqu'il n'eſt point étouffé ni vicié par de mauvais uſages, ou par des appétits déréglés, nous porte preſque toujours vers ce qui nous eſt bon, & qui nous rend rebutant ce qui nous eſt nuiſible ; ce riche fond de médecine naturelle ; dont nous nous trouvons toujours bien d'écouter la voix, au moins pour ce qui concerne les alimens, nous interdit cette nourriture dans les maladies fébriles (1).

Il eſt donc bien prouvé par le raiſonnement, que l'uſage des bouillons de

(1) Voyez les pages 25 & 26. Il eſt pourtant des cas où ce raiſonnement eſt en défaut, mais ces cas ſont rares ; je vais en citer un qui me concerne, qu'on trouvera très-particulier. J'aime & je ſupporte très-bien le cochon, ainſi que la ſauge : (nous ſommes ici en uſage, avec l'infuſion de ſauge, l'huile & le ſel, de faire quelquefois des ſoupes que nous nommons eau bouillie, *aigue boullide*), mais je n'ai jamais mangé de cochon rôti, lardé de ſauge, que je trouve excellent, ſans tomber évanoui en ſortant de table ; je reviens auſſitôt, & cet accident n'eſt ſuivi que d'une légère foibleſſe, qui ne m'empêche pas de vaquer à mes occupations ordinaires.

viande est pernicieux dans les maladies fébriles.

Les médecins les plus célèbres de l'antiquité, à l'exemple d'*Hippocrate*, le père de notre art; tous les anciens médecins n'ont jamais employé les bouillons de viande dans les maladies fébriles (1) : je pourrois dire avec raison, d'après les préceptes qu'ils nous ont laissés sur la diète dans ces maladies, qu'ils n'ont pas même imaginé qu'on pût s'en servir jamais. Les plus fameux praticiens depuis la renaissance des lettres & des arts, depuis le quinzième siècle, je ne nommerai que *Sydenham* & *Boerhaave*, non contens de suivre sur cet article les traces des anciens, ont très-expressément condamné les viandes & les bouillons (2). Parmi ceux qui en ont introduit & conseillé l'usage peu après & depuis la même époque, je ne citerai que *Fernel*, *Lommius* & *Houllier* : ceux

(1) *Arétée* & *Alexandre* les ont pourtant employés; mais comme ce n'est que dans quelques cas seulement, nous avons cru pouvoir donner une assertion générale. *Voyez* page 98 & suiv.

(2) Voyez de la page 45 à la page 95.

qui ont joui de la plus grande réputation, mettent au premier rang le régime de vivre végétal; s'ils se servent de bouillons de viande, ce n'est qu'en les altérant avec les végétaux (1). *Rivière*, un des plus célèbres praticiens de l'école de Montpellier, dans un temps ou depuis peu l'usage des bouillons de viande étoit établi dans cette ville, après avoir parlé du régime de vivre conformément aux règles prescrites par les anciens, & après avoir loué leur rigoureuse exactitude à cet égard, nous dit, « que, de » son temps, dans son pays au moins, » c'est par l'opiniâtreté des femmes, & » par la facilité des médecins, qu'on en est » venu au point de se servir toujours & » dans toutes les fièvres, quelque aiguës » qu'elles soient, des bouillons tirés de » viande de poulet, &c. (2) » *Lazerme*, autre praticien de nos jours & de la même école, donne la préférence à la nourriture végétale pour la fièvre continue (3). Plusieurs, celui-ci sur-tout & *Huxham*, ont observé qu'une nourriture

(1) Voyez de la page 109 à la page 146.
(2) Voyez page 131.
(3) Voyez page 134.

animale est capable de procurer la fièvre à des hommes bien portans (1); le dernier en a reconnu évidemment les mauvais effets dans les maladies fébriles (2). M. *Poissonnier* & M. *Lind* rapportent nombre de faits qui confirment ces observations, & qui prouvent l'utilité du régime végétal dans les maladies fébriles, & son efficacité pour les prévenir (3). Après le concours de tant d'observations exactes, de tant d'autorités graves, rapportées dans une longue suite de siècles, depuis l'origine de la médecine jusqu'à nos jours, les unes en confirmation des autres; peut-on s'empêcher de conclure que l'expérience confirme l'usage d'une nourriture végétale, & qu'elle interdit celui des bouillons de viande dans les fièvres, ainsi que celui de tous les alimens tirés du règne animal? Peut-on refuser au moins de convenir que la nourriture animale est suspecte par les motifs les plus graves, qu'elle doit être regardée comme dangereuse, & proscrite par cette raison; tandis que la

---

(1) Voyez pages 80, 81 & 134.
(2) Page 81.
(3) Pages 91 & 283.

végétale, qui n'eſt point inculpée, mérite la préférence, & qu'elle peut & doit être employée, comme celle qui n'eſt ſujette à aucun inconvénient (1)?

La futilité enfin des raiſons rapportées en faveur de l'uſage des bouillons de viande, tirées, 1°. de la foibleſſe des malades; 2°. de la néceſſité de donner aujourd'hui des alimens plus nourriſſans que du temps des anciens, attendu qu'on mène une vie moins frugale qu'autrefois; 3°. de l'habitude qui doit faire moins craindre de mauvais effets d'une nourriture dont on fait uſage dans l'état ſanté; 4°. du goût & de l'appétit des malades; 5°. enfin des cures opérées également avec le régime animal & avec le végétal: la futilité, dis-je, de ces raiſons que nous avons, je ne dirai pas combattues, mais anéanties, ne laiſſe aucun ſubterfuge aux partiſans des bouillons de viande, au moins à ceux qui les donnent purs, ſans correctifs & ſans altération, ſeuls & toujours, dans toutes les maladies fébriles, & dans tous les temps des fièvres, conformément à l'uſage que nous trouvons preſque généralement

---

(1) Voyez page 167 & ſuiv.

établi dans certains pays ; & c'eſt ainſi qu'on les emploie dans ces contrées, & dans preſque toute la France (1).

Pour confirmer que l'uſage des bouillons de viande eſt pernicieux dans les maladies fébriles, j'ai cru qu'il m'étoit permis de rapporter mes obſervations propres, faites dans une pratique de vingt-ſix ans. Suivant ma foible expérience, avec le régime végétal, les maladies ſont plus courtes ; elles ſont accompagnées d'accidens beaucoup moins graves, ſur-tout de beaucoup moins de ſignes de putridité : on les guérit avec moins de peines & de remèdes ; on n'a pas beſoin d'employer autant d'émétiques & de purgatifs ; elles ſont enfin beaucoup moins ſouvent mortelles (2).

Avant de rapporter mes obſervations, eſpérant de les voir bientôt confirmées par celles de tous les médecins & de tous les fébricitans, vu l'éloignement

---

(1) Voyez de la page 153 à la page 175. M. *Bonnery* mon ami, docteur de Montpellier, & excellent médecin de Saint-Remi, ville ſituée à trois lieues d'ici, m'a dit avoir traité un malade du Berri, qui l'avoit aſſuré qu'on ne s'en ſervoit point dans ſa Province.

(2) Voyez de la page 177 à la page 178.

que l'on commence d'avoir généralement pour les bouillons de viande & pour la nourriture animale, malgré la force de mes raiſons, je n'ai qu'une prétention très-bornée, celle d'inviter tout le monde à faire, comme moi, l'eſſai dans les fièvres du régime de vivre végétal, approuvé par les médecins de la réputation la plus diſtinguée; mis au premier rang par ceux qui, praticiens les plus célèbres dans leur parti, en ont pourtant introduit, conſeillé ou employé un autre, dont l'origine eſt toute récente pour ainſi dire, & qui n'a jamais pu s'établir que dans certains pays. Ce n'eſt que pour un inſtant que je prétends engager tout le monde à quitter celui que les plus grands médecins réprouvent, & qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme ſuſpect, pour ſe ſervir de l'autre, qui, s'il n'eſt pas meilleur, eſt tout au moins ſans danger & ſans inconvénient.

Me flattant que tout le monde, un grand nombre de perſonnes au moins, voudra faire cette épreuve, j'indique, d'après les maîtres de l'art, d'après *Boerhaave* ſur-tout, d'où l'on peut tirer la nourriture des fébricitans : 1°. des ſemences fomentacées ; 2°. des fruits

doux & acescins ; 3°. des fruits pulpeux & mous ; 4°. des herbages ; 5°. enfin du petit-lait : mais je défends le lait, qu'on regarde ici comme un remède plutôt que comme un aliment dans les maladies fébriles, & qu'on ne peut employer dans ces contrées que dans les fièvres lentes, & dans certains cas seulement ; mais qu'on reconnoît nuisible dans les maladies aiguës.

Si je permets les bouillons de viande quelquefois, ce n'est qu'avec des restrictions qui en limitent extrêmement l'usage, qui ne doit être admis qu'autant que les malades le supportent bien & sans accidens, & qu'ilsont un re but marqué pour tous les végétaux : mais je conseille de ne s'en servir jamais qu'autant qu'on les corrigera ou qu'on les altérera avec les acides, avec les plantes herbacées, &c. & qu'on choisisse les viandes des jeunes animaux qui ne sont point encore véritablement animalisées.

Je défends, d'après les plus grands médecins, de donner jamais des alimens solides aux fébricitans, & je recommande expressément de continuer à employer la nourriture végétale pour les convalescens, & de ne se servir de l'animale qu'avec

qu'avec les mêmes reſtrictions & avec les attentions que celles que nous avons données pour les fébricitans. Ne regardant point enfin les végétaux comme abſolument ſans inconvéniens, étant donnés cruds, nous conſeillons de les employer toujours cuits & préparés, comme le recommandent *Sydenham*, *Boerhaave*, &c.

Telles ſont les raiſons de théorie & de pratique, qui m'ont paru convaincantes pour prouver que la nourriture animale, & les bouillons de viande principalement, ſont nuiſibles dans les maladies fébriles, & pour autoriſer l'uſage des végétaux; raiſons dont on peut également faire l'application à beaucoup d'autres maladies, au moins à celles dans leſquelles la tendance à l'alkalinité, ou plutôt à la putréfaction, eſt marquée, dans le ſcorbut ſur-tout, qui ordinairement eſt ſans fièvre dans les commencemens. La nourriture végétale ne ſera pas moins utile pour les perſonnes qui ont une diathèſe ſcorbutique, ou une diſpoſition à cette maladie; ou qui ont, comme on dit, le ſcorbut conſtitutionnel, ainſi que pour les matelots, pour prévenir ce terrible fléau, qui fait de ſi grands

ravages dans les voyages ſur mer, comme l'a prouvé M. *Poiſſonnier.*

Quoique j'aie commencé à me ſervir du raiſonnement, c'eſt principalement de l'expérience que je tire mes premiers & mes principaux motifs. Si j'ai fait marcher celui-là le premier, c'eſt parce qu'il m'a paru de la plus grande ſolidité, & parce que je l'ai cru très-propre à éclairer celle-ci, qui, lorſqu'elle n'eſt point appuyée du raiſonnement, eſt ſi ſouvent fautive & ſujette à jeter dans l'erreur, tandis que toutes les fois qu'elle eſt bien confirmée par lui, elle devient inébranlable. Je ne m'attends à aucune contradiction de la part des médecins; mes raiſons & mes preuves, déja connues d'eux tous, au moins en grande partie, me paroiſſent à l'abri de toute conteſtation. Mais ſi le public n'eſt pas convaincu que la nourriture animale eſt pernicieuſe dans les maladies fébriles, il doit regarder comme inconteſtable que le régime végétal mérite la préférence, & de-là il doit être néceſſairement porté à en faire l'épreuve; cet objet eſt trop intéreſſant pour qu'on doive reſter dans l'incertitude: c'eſt-là tout ce que je demande,

bien aſſuré, d'après cette eſſai, de gagner ma cauſe; aſſuré, dis-je, de voir bientôt les bouillons de viande généralement & par-tout proſcrits dans les maladies fébriles.

FIN.



CATALOGUE

Des Auteurs cités dans cette Dissertation.

ALEXANDRE DE TRALLES. Alexandri Tralliani de arte medica; libr. XII. *Johan Guinterio* Andernac. interprete. Vid. artis medic. principes ab *Alberto de Haller.* tom. VI & VII.

ANONYME. Le traducteur des Leçons de chimie de M. *Shaw*. Essai pour servir à l'Histoire de la putréfaction; in-8°. Paris, 1766.

ARÉTÉE DE CAPPADOCE. Aretæi Cappadocis, de causis & signis acutorum & diuturnorum morborum, & de eorum curatione. libr. VIII. *Junio Paulo Crasso* Patavino interprete. Vid. artis medicæ principes ab *Alberto de Haller.* tom. V.

ASTRUC. (Jean) Traité des maladies des femmes; 6 vol. in-12. Paris, de 1763 à 1765.

BAGLIVI. (Georgii) Opera omnia medico-practica & anatomica; in-4°. Lugduni, 1745.

BAILLOU. (Guillaume DE) Guillelmi Ballonii opera à *Jacobo Thevart*, cum authoris vitâ ex libro *Renati Moreau excerptâ*; 4 vol. in-4°. Venetiis, 1734.

BARON. (Théodore) Cours de chimie de *Nicol. Lemery*, revu, corrigé & augmenté par..... in-4°. Paris, 1757.

BEAUMÉ. (M.) Elémens de pharmacie théorique & pratique ; in-8°. Paris, 1769.

—— Chimie expérimentale & raisonnée; 3 vol. in-8°. Paris, 1773.

BOERHAAVE. (Hermann.) Elementa chemiæ; 2 vol. in-4°. Paris, 1747.

—— Institutiones medicæ; in-12, Par. 1747.

—— Aphorismi de cognoscendis & curandis morbis; in-12, Lugd. Batav. 1737.

BOIS. (Jacques DU) Jacobi Sylvii opera à *Renato Moreau*; in-fol. Genevæ, 1635.

BOISSIEU. (N. DE) Dissertation qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon en 1767, sur la nature... des anti-septiques.... in-8°. Dijon & Paris, 1769.

BORDENAVE. (M.) Dissertation sur les antiseptiques. *Ibid.*

CÆLIUS. (Aurelianus Siccensis.) Cælii Aureliani Siccensis morborum chronicorum; lib. V. Celerum vel acutarum passionum, lib. III. Vid. artis medicæ principes ab *Alberto de Haller*; tom. X & XI.

CASTELLI. (Bartholomæi) Lexicon medicum græco-latinum à *Jacobo Pancrat. Brunone*; in-4°. Genevæ, 1746.

CELSUS. (Aurelius Cornelius) Medicina. Vid. Artis medicæ principes ab *Alberto de Haller*; tom. VIII & IX.

CICÉRON. (Marci Tullii Ciceronis) Tusculanarum disputationum, libr. V. traduites par *Bouhier* & *d'Olivet*, avec des remarques; 3 vol. in-12, Amsterdam, 1739.

FERNEL. (Jean) Joannis Fernelii universa medicina; in-8°. Genevæ, 1637.

Fizes. (Antoine) Antonii Fizes. De febribus; in-16, Amſtelodami, 1749.

Freind. (Jean) Joannis Freind. Opera omnia medica; in-4°. Pariſiis, 1735.

Galenus. (Claudius) Claudii Galeni opera; 4 vol. in-fol. Baſileæ, 1542.

Godart. (M.) Septicologie, ou Diſſertation ſur les anti-ſeptiques; in-8°. Dijon & Paris, 1769.

Gorris. (Jean) Joannis Gorræi opera. Definitionum medicarum; libr. XXIV. Curâ Joann. Gorræi filii; in-fol. Pariſiis, 1622.

Gorter. (Jean de) Medicina Hippocratica exponens aphoriſmos Hippocratis; in-4°. Patavii, 1747.

—— Medicinæ compendium in uſum exercitationis domeſticæ digeſtum; in-4°. Patavii, 1751.

Haen. (Antoine de) Ratio medendi in noſocomio practico Vindobonenſi. 9 tom. in-12, Pariſiis, de 1771 ad 1774.

Haller. (Albert de) In Hermanni Boerhaave methodum ſtudii medici; 2 vol. in-4°. Amſtelodami, 1751.

—— Artis medicæ principes. Hippocrates, Aretæus, Alexander, Aurelianus, Celſus, Rhaſeus; 11 v. in-8. Lauſannæ, de 1769 ad 1774.

—— Diſputationes ad morborum hiſtoriam & curationem facientes; 7 tom. in-4. Lauſannæ, de 1757 ad 1760.

Heister. (Laurent) Compendium medicinæ practicæ; in-8°. Amſtelodami, 1762.

—— Inſtitutiones chirurgicæ; 2 vol. in-4°. Amſtelodami, 1750.

HELMONT, (Jean Baptiste) dit Van Helmont. Opera. in-4°. Amstelodami, apud Ludovicum Elzevirium, 1652.

HIPPOCRATES. Couf. vid. Artis medic. princip. ab *Alberto de Haller*; tom. I, II, III, IV.

HOFFMAN. (Fredéric) Opera omnia cum supplementis; 7 vol. in-fol. Genevæ, 1748 ad 1753.

HOULLIER. (Jacques) Jacobi Holleri Stempani omnia opera practica, cum notis Ludov. Dureti, &c. in-4°. Genevæ, 1635.

HUXHAM. (Jean) Liber de febribus & opuscula; in-8. Venetiis, 1765.

——Observationes de aere & morb. epidem. in-8°. Venet. 1773.

LAZERME. (Jacques) Curationes morborum; 2 vol. in 12, Monsp. 1750.

LECLERC. (Daniel) Histoire de la Médecine; in-4°. Amsterdam, 1723.

LIEUTAUD. (Joseph) Synopsis univers. prax. med. 2 vol. in-4°. Amstelodami, 1765.

LIND. (M.) Traité du Scorbut, trad. de l'Anglois; 2 vol. in-12, Paris, 1756.

LISTER. (Martin) Tractatus de variolis. In Richardi Morton operibus.

LOMMIUS. (Jodocus) Observationes & de febrib. in-12, Amstelod. 1745.

MACBRIDE. (David) Essais d'expériences traduit de l'Anglois par M. Abbadie; in-12, Paris, 1766.

MACQUER. (M.) Elémens de Chimie théoriq. & pratiq. 3 vol. in-12, Paris, de 1749 à 1751.

—— Dictionnaire de Chimie. Anonyme, 2 vol. in-8°. Paris, 1766.
MEAD. (Richard) Opera omnia medica; in8°. Paris, 1757.
MERCURIALIS. (Hyeronymi) Prælectiones Patavinæ; in-fol. Venetiis, 1627.
—— De peste, de morb. cutan. &c. in-8°. Basileæ, 1577.
MILLIN DE LA COURVEAULT & MORISOT DES LANDES. (MM.) Thesis ergo Parisinis variolarum inoculatio. *Voyez* Haller, disput. tom. V.
MORTON. (Richard) Opera medica cum addiment. 2 vol. in-4°. Lugduni, 1737.

PARIS. (M.) Lettre à l'Auteur.
PERDULCIS. (Bartholomæi) Universa medicina; in-4°. Lugduni, 1649.
POISSONNIER. (M.) Mémoire sur les avantages qu'il y auroit à changer la nourriture des gens de mer; in-4°. Paris.
PRINGLE. (M. Jean) Observations sur les maladies des Armées, & Mémoires sur les substances septiques, &c. 2 vol. in-12. Paris, 1771.

RHASES ou RASIS. Liber de Variolis. *Voyez* Haller, Artis med. princip.
RIVIERE. (Lazare) Lazari Riverii opera medica universa; in-fol. Lugduni, 1738.
RONDELET. (Guillaume) Opera omnia medica; in-8°. Genevæ, 1628.

SENAC. (Jean) De reconditâ febrium intermittent. tum remittent. naturâ & de earum curatione. Anonymus. in-8°. Amstelod. 1759.

SAUVAGES DE LA CROIX. (François Boissier DE) Nosologia methodica sistens morborum classes, &c. 5 vol. in-8°. Amstelodami, 1763.

SENNERT. (Daniel) Opera. 3 vol. in-fol. Lugduni, 1650.

STHAL. (Grégoire Ernest) Opuscul. phisico. med. in-4°. Halæ, 1715.

SYDENHAM. (Thomas) Opera medica cum additamentis; 2 vol. in-4°. Genevæ, 1749.

TISSOT. (M.) Avis au Peuple sur sa santé; in-8°. Lausanne, 1761.

TORTI. (Franciscus) Therapeutice specialis ad febres periodicas perniciosas; in-4°. Venetiis, 1755.

VALESCUS DE TARANTA. Philonium; in-8°. Lugduni, 1535.

VAN-SWIETEN. (Gerard) Commentaria in Hermanni Boerhaave aphorismos de cognos. & curand morb. 5 vol. in-4°. Parisiis, 1746 ad 1773.

VARANDÉ. (Jean) Opera omnia; in-fol. Lugduni, 1658.

VIGAROUS. (François) Quæstiones medicæ pro regiâ cathedrâ vacante, &c. in-4°. Monspelii, 1776.

VOULLONNE. (M.) Mémoire qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon, en 1776. Médecine agissante & expectante, in-8°. Avignon, 1776.

PASSAGES LATINS

Des Auteurs cités, traduits dans cette Dissertation.

M. *LIEUTAUD. Synopsis univers. prax. med. tom. I, pag. 1.*

In cimmeriis latet tenebris genuina febrîs indoles, nec fortè dilucidius patent ejus differentiæ, quidquid de hac re in medium adduxerent nonnulli prioris notæ authores...., hinc plures non infimi subsellii dubitârunt, num satiùs foret cæptis abstinere, ac nobis observationibus inhærere, quibus benè perspectis, & collatis sanior emergeret doctrina. . . . .

JOANNES HUXHAM. De anginâ malignâ, pag. 32 & sequent.

Illorum sanguis qui fame pereunt, summè acer redditur, quo generantur febris, phrenitis, & tantus putredinis gradus, qui omninò vitalia destruit principia. Cujus rei exemplum admodum melancholicum aliquandò in viro nobili egente inveni, qui obstinatâ fame mortem sibi ipsi conciscere, neque vi neque

perſuaſione per plures dies ullum cibum aut guttulam potûs deglutire volebat. — Qui ſubito febre corripiebatur, os rubore, & caput ejus inſigni offundebatur calore. Pulſus ejus erat tenuis at valdè celer. Poſt quinque aut ſex dies ejus ſpiritus maximè infenſus, ejus labia nigra, ſicca, arida, ejus dentes & fauces putrida, nigra, cruenta : urina (ſi obtineri poterat) profundiſſimo colore tincta, majorem, quàm ſi per menſem repoſita fuiſſet, ſpargebat fætorem ; tandem perpetuò obtremiſcens neque ſtare, multò minus incedere, valebat, delirio & vertigine alternante correptus, convulſivis mortis contentionibus crebriùs afficiebatur, in quibus ſæpiùs circà caput & pectus ſatis inſignis extricabatur ſudor, licèt ejus membra prorsùs frigida, pallida & corrugata eſſent. Sudoris color erat profundè luteus, & fætor admodum nauſeoſus.

FRIDERICUS HOFFMANNUS. De ſalubrit & inſalubrit. eſculent. tom. I, pag. 109.

Et qui in celerrimam putredinem ruunt, quando diutiùs in primis viis ſubſiſtunt, præcipuè ſunt carnes elixæ. Nul-

la enim alimenta faciliùs quàm carnes in putridinem ruunt.

IDEM , loco citato.

Quare non ſine ratione natura in omnibus morbis acutis, & ubi corpora variis impuritatibus repleta ſunt, ſponte à carnium uſu abhorret, cujus inſtitutum laudabiliter adjuvant medici, qui ægris juſcula nutritiva interdicunt. Hujus enim generis alimenta putredini, quæ formalem malignitatis cauſam conſtituit, mirum quantum velificantur. Undè in peſte & morbis populariter graſſantibus à carnium eſu abſtinere conſultum eſt, quo tempore acidula, quæ putredini admodum inimica ſunt, operam planè inſignem præſtant. Hoc ipſum tamen de illis corporibus intelligendum eſt, quæ infirmiora ſunt, febre decumbunt, vel multas impuritates in humoribus cumulatas habent.

CICERO. Tuſculan. diſput. lib. 2. De tolerando dolore.

Mihi ſemper Peripateticorum Academiæque conſuetudo de omnibus rebus in contrarias partes diſſerendi non eam ob cauſam ſolùm placuit, quod aliter

non poſſet, quid in unâquâque re veriſimile eſſet, inveniri, ſed etiam, &c.

CELSUS. Libr. III, cap. VI.

Cibus autem febricitantibus humidus eſt aptiſſimus, aut humori certè quàm proximus, utique ex materiâ leviſſimâ, maximèque ſorbitio. Eaque ſi magnæ fuerint febres, quàm tenuiſſima eſſe debet, mel quoque deſpumatum huic rectè adjicitur, quo corpus magis nutriatur.... Dari verò invicem ejus poteſt, vel intrita ex aquâ calidâ, vel alicâ elotâ; ſi firmus eſt ſtomachus, & compreſſa alvus, ex aquâ mulsâ; ſi vel ille languet, vel hæc profluit, ex poſcâ.

Et primo quidem cibo ita ſatis eſt: ſecundo verò aliquid adjici poteſt.... vel olus, vel conchylium, vel pomum.

Cùm verò febris inſtet, incipiat, augeatur, conſiſtat, decedat, deindè in deceſſione conſiſtat, aut finiatur, ſcire licet, optimum cibo tempus eſſe febre finitâ: deindè, cùm deceſſio ejus conſiſtit: tertiam, ſi neceſſe eſt, quandocumque decedit: cætera omnia periculoſiora eſſe.

Si tamen propter infirmitatem neceſſitas urget, ſatius eſſe, conſiſtente jam

incremento febrîs, aliquid offerre, quàm increſcente; ſatius eſſe, inſtante, quàm incipiente : cum eo tamen, ut nullo tempore is, qui deficit, non ſit ſuſtinendus. Cap. V, libr. ejuſdem.

Optimum medicamentum eſt opportunè cibus datus. Cap. IV, libr. ejuſd.

RHASES. De variolis. cap. XII.

Oportet ut bibenda præbeatur variolis laborantibus aqua hordei, eadem arte & methodo parata, ac illa quæ bibenda præbetur in morbis acutis : ſi febris mitior ſit & pacatior, & alvus minimè laxa cum ſaccando : at ſi calor febrilis vehementior ſit & alvus laxa, huic utique affundatur, quantitas ejus dimidia ſucci mali punici acidi, contuſi cum granis ſuis, &c.

JOANNES GORRÆUS. Definit. medic. pag. 533.

Sic ergo parata ptiſana recondebatur, optimo quidem & ſaluberrimo inſtituto; quod utinam à nobis neglectum non eſſet!

JOANNES-BAPTISTA VAN HEL-

MONT. De febribus. Diæta febrium. cap. XII, pag. 772.

Unico Hippocratis præcepto isto, quod in morbis acutis statim tenuissimo victu utendum præcepit. Victum autem tenuissimum non interpretor arctum jejunium, sive abstinentiam severam, nec item juscula carnium quocumque herbarum savore alterata. ... Imprimis detestor in febribus abstinentiam à potu... Sitis alioqui stricta lex, & rupta mandati obedientia, jam millies medenti opprobrium attulit. Abhorreo etiam in febri jura carnium : nam extemplò natura detestatur eadem, & quo meraciora, eo quoque damnosiora, ex mente *Hippocratis.* Corpora impura (sic vocat febrientium quibus stomachi nidorosi) quo plus nutris eo magis lædis. Lædunt namque febrientes, quia caro, ova, pisces & juscula facilè tum cadaverantur ac minimè nutriunt. Vesaniæ enim simile est, sæpè deplere venas, iterumque velle nutrire eos, quibus vis digestiva pessum data est. Confortare inquam, velle, ubi hostis intus est.

THOMAS SYDENHAM. Febris continua an. 1661, 62, 63, 64. p. 37 & 38.

At si fermentatio neque nimium æs-

tuet, neque langueat, eam in isto gradu relinquo, nec ullis remediis utor, nisi ægrorum, vel amicorum quibus stipantur importunitas à me aliquid extorqueat.... Atque hoc loco non prætermittam, me sæpiùs ad tenuis conditionis homines, quorum crumena prolixo apparatui medico ferendo non erat, accersitum, nil fecisse aliud post venæ sectionem & vomitionem peractam (si quidem eas postulasset indicatio) nisi quod ipsis præscriberem, ut toto morbi tempore lecto defixi, non nisi juscula avenacea & hordeacea, vel similia haurirent; tenuem cerevisiam (dempto frigore) moderatè biberent ad sitim sedendam.... Atque ita sine ulteriore aliquo apparatu, nisi quod leve catharticum in fine morbi addere soleam, salvos & incolumes dimisi.

Ea quippe (victûs ratio) quam ad hoc usque tempus præscripsi, eadem promedum est cum illâ quam modò commemorabam. Uti juscula avenacea, hordeacea, panatellæ ex pane & vitello ovi, in aquâ cum saccharo confectæ; juscula tenuia ex decocto pulli, cerevisia tenuis lupulata, cui quandoque æstuante calore febrili, immisceri potest succus aurantio-

rum recens expressus, & super ignem ad cruditatis tantùm sublationem coctus, & his similia, quamvis juscula avenacea sint instar omnium. Negare verò cerevisiam tenuem, quæ subindè in mediocri quantitate sumitur, severitas est minimè necessaria, imò sæpè numero etiam detrimentosa.

Pro victu etiam juscula hordeacea, avenacea, panatellam, poma cocta, &c. Jusculis verò è carne pullorum vel aliâ quâcumque interdixi. Sect. iij, cap. III, pag. 101.

Ægro interim carnibus interdixi. Sect. iv, cap. IV, pag. 118.

Carnes cujuscumque generis, ut & juscula ex iis parata sacra sunto; jusculis verò hordeaceis.... vescitor. De anginâ, sect. vj, cap. VII, pag. 177.

Si tussis nondum febrim atque alia symptomata.... accersiverat, satis esse arbitrabar ægrum à carnibus abstinere. Tusses epidemic. sect. v, cap V, pag. 151.

Febri & pessimis ejus symptomatibus rectissimè.... occurrebatur venæ sectione..... ægrum interim monebam abstineret à carnibus. Ibid. pag. 152.

Æger insuper ut jusculis hordeaceis....

Cum pomis assatis vescatur, volo, &c. Febr. erysipel. sect. vj, cap. VI, pag. 175.

RICHARD MORTON. De methodo curand. febr. cap. VII, pag. 121.

Victus.... sæpiùs ministrari oporteat, unoquoque tamen pastu sit parcus admodum isque tenuissimus, maximè præsente exacerbatione & durante febrîs augmento; veluti avenacea, panatellæ, hordeacea, liquor posseticus salviâ alteratus, cerevisia tenuis.... Ala maciata, ptisana, &c.

Diætam quod attinet, ea sito portet (ut in aliâ quâvis febre) parca & admodum tenuis.... Uti avenacea, hordeacea, possetlicus liquor simplex, vel foliis salvice & rasurâ C. C. & eboris alteratus; insuper (modo alvus non nimis jam fluat) pulpa pomi cocti & cerevisia, vel ala mediocris. De apparatu variolar. cap. VII, pag. 55.

HERMAN BOERHAAVE. Institut. medic. paragr. 1100.

Ergo ubi humores vergunt in naturam alkalinam (725, 757, 911.) tum materies cardiaca hæc (1096. 1. 1097.)

optimè petitur : 1°. Ex decocto benè maturato seminum frumentaceorum lenissimè priùs quodammodo tostorum, cum aquâ purâ longâ coctione præparatorum, ut fiat indè ptisana levior, flos meracior, vel cremor paulò spissior, aut puls crassior Græcorum, aut ex similibus præparatis ex micâ panis cum aquâ, ut sunt panadæ vel panatellæ Italorum, variâ pariter spissitate differentium ; vel Britannorum & Germanorum, talia facta ex avenâ celeberrimo usu laudatissima : inserviunt his omnia semina frumentacea & leguminosa sic præparata (1034. 1. 2. 3. parte priore, tritici, zeæ, secalis, hordei, avenæ, &c.) 2°. Ex fructibus benè maturis, gratis, acido - dulcibus, maximè succulentis, recentibus aut in saccharo conditis, vel in gelatinam versis cum aquâ coctis, & cum pauxillo panis incocti deindè præparatis : talia hîc apta sunt poma acidula, vinosa ; cydonia matura, aurantia Indiæ occidentalis & Lusitaniæ ; pyra acidula, vinosa ; persica ; armeniaca ; pruna matura, siccata, gallica, hispanica, damascena, acido-dulcia ; cerasa ; mora ; uvæ ; uvæ passæ ; rebesia ; rubi fructus ; baccæ vitis ideæ ; sambuci, ebuli ; fragaria, &c. 3°. Ex

fructibus pulposis, mollibus, similiter diuturnâ coctione in aquâ resolutis, atque deindè condimento sapidiore gratioribus redditis; cui apta censentur operi poma, cucumeres cucurbitæ, melones & cinaræ capita. 4°. Ex oleribus blandis, acidulis: brassica rubra; rapa; intyba; chicorea; portulacæ, acetosæ, scorzoneræ, tragopogona, sisara huc spectant. 5°. Lac animalium solis herbis pastorum; ejus serum; lac defloratum, &c.

Signa acrimoniæ alkalinæ sunt fætor cadaver olens, aut in toto, aut in parte; sapor ut carnis, ut urinæ putrefactæ; erosio cineritia; plumbea, nigra quoad colorem, eaque celerrimè proserpendo grassans, sitis ingens vix sedanda, appetitus prostratus, atque ab omni cibo abhorrens; fæces alvi solutæ, splendentes, cadaverosæ, fuscæ, nigræ; urina acris, crassa, fusca, spumescens, fœtida instar putrefactæ, vix dimittens fæces; sudor vix ullus, aut similis lotio modo descripto; cutis arida externa, ut & interna narium, oris, &c. Cruor tenuis, dissolutus, floridus, vix concrescens; pustulæ rubellæ, ichorosæ, fuscæ, plumbeæ, nigræ, subitò gangrenosæ; bubo-

nes ; anthraces ; maculæ purpureæ ; inflammationes acutissimæ, celerrimæ ; sphaceli cum bullis elevatis; juvamen ab acidis. Ibid. paragr .912.

Sanorum mutatio in morbosam indolem. Aphorism. 587.

Dum à venenato stimulo variolarum excitata febris in corpus sanissimum agit, paucorum dierum spatio magna humorum pars in pus, vel in pessimâ variolarum specie, in ichorem gangrenosum convertitur... Urina enim fit acerrima, & sæpè jam subputrida, dum sanguinis sales & olea, per auctum volatiliora & acriora reddita, abluit. Saliva viscida & putridi saporis ; fæces alvinæ liquidissimæ cadaver sæpe olent; bilis, &c. Van-Swieten in Aphorism. 587, tom. II, page 56.

Ex totâ hâc doctrinâ caloris (673 ad 698) intelligi potest, cur febris calidissima sit acuta, celeris, putrida, & in calore summo pestifera ? . . . calor putrefacit. Putredo facta ex se non calefacit. Boerhaave, Aphorism. 698.

Vitæ & viribus consulitur, cibis & potibus fluidis, facilè digerendis, putredini adversis, siti contrariis, appetitui

citando idoneis, causæ morbi cognitæ oppositis. Aphorism. 599.

VAN-SWIETEN. In Hermann. Boerhaave, aphorism. 599, tom. II, pag. 92 & sequent.

Putredini adversis. In commentariis, §. 100. dictum fuit, solo augmento motûs circulatorii sales & olea sanguinis volatiliora & acriora fieri, id est in putredinem tendere : cùm ergo in febre velocior circulatio sit, idem metuendum erit : atque ob hanc causam inter febrîs effectus, §. 587. Enumeratos, humorum degeneratio in putredinem recensita fuit. Patet ergo ratio quare in victu febricitantium seligi debeant illa, quæ putredini adversa sunt. *Hippocrates* solâ ferè ptisanâ hordeaceâ, ejusve succo vel cremore usus fuit, uti patet ex illis, quæ in libro de victu acutorum tradidit: addebat his oxymel, mulsam & similia, quæ omnia ex suâ naturâ in oppositam omni putredini indolem vergunt : acescunt enim. Ob eamdem causam pinguia omnia, quæ tam facilè majori calore acrimoniam rancidam pessimam acquirunt, vitantur. Hâc de causâ in morbis

acutis *Sydenhamus* carnibus, imò & illarum jusculis, interdixit semper; panatellis, hordeatis, pomis coctis, & similibus solis ferè usus fuit. Imò *Helmontius* ipse, licet ubique ferè veterum medicorum opiniones carpat, & diætæ regulas in morbis parvi fecisse videatur, uti paulò ante dictum fuit; tamen in febricitantium diætâ vel carnium juscula damnat, & imprimis meraciora. *Lædunt namque febrientes; quia caro, ova, pisces & juscula facilè tum cadaverantur, ac minimè nutriunt.*

ALBERT DE HALLER. In Hermann. Boerhaave methodum stud. medic. de studio practico. tom. II, pag. 814. a.

Sed in acutis morbis abundè adparet, veram eum viam esse ingressum, quæ nunc etiam ab optimo quoque medico vix mutata teritur, & quæ venæ sectionibus, aceto, diæta tenui vegetabili, febres superare docet.

FRIDERICUS HOFFMANNUS. De omnis generis febribus. sect. j, cap. X, tom. I, pars I, pag. 78.

Præterea neque in principio, neque in declinatione, multò minùs in statu

morbi, laborantes onerare decet alimentis, quæ ex carnibus, ovis & pinguibus parata. Non enim non in manifestum damnum cedere possunt, quia præsente jam virium defectu & humorum impuritate, vires magis aggravant, cruditates generant, materiamque & fomitem morbi augent.

Tandem dici vix potest quantùm mulierculæ in omnibus febribus, præcipuè malignis & lentis, noceant jusculis suis confortantibus, alimentosis, nutrientibus, dum ipsæ perpetuò ægrotos sollicitant ad ea assumenda. Frequenti experimento edoctus sum, à copiâ horum, præsente adhuc morbo, non solùm exasperata fuisse symptomata & vim morbi auctam, verùm etiam ipsius mortis caussam præbuisse ipsa. Et enim alimentosa hæc, dum à naturâ nec regi, subigi ac dirigi rectè queunt, potiùs facescunt in impuritates.... Cæterum quod ad diætam, tenuissimæ & humidæ omnibus febricitantibus semper optimæ & tutissimæ consentiente *Hippocrate*.

Tractati brev. & luculent. de febrib. cap. I, tom. V, pag. 371.

Nihil magis in acutis commendari meretur, quàm tenui uti diætâ. Victus crassus,

craſſus, pleniori manu datus plures ex acutâ febre laborantes interficit. Annot. in Poterii obſerv. centur I, cap. XXXIX, tom. V, pag. 89.

JOANNES HUXHAM. De febre ſimplici, pag. 6 & ſequ.

Conveniens dilutio omnibus in febribus, in ardentibus præcipuè & inflammatoriis ſummè neceſſaria eſt. In his enim ſanguis nimis ſpiſſus & viſcidus particularum ejus tenuiſſimarum diſſipatione efficitur, ſerumque remanens magis magiſque aucto & continuato calore inſpiſſatur, vel in gelatinam convertitur: ita ut refrigerantes, tenues, diluenteſque liquores, ad reſarciendam continuam lymphæ atque ſeri diſſipationem, & ad totius maſſæ convenientem fluiditatis gradum retinendum, requirantur. — Hi generatim aceſcentis atque aliquo modo ſaponaceæ ſint indolis. Quod ad priores attinet, quoniam verè refrigerant, acrimoniæ humorum alkaleſcentis impediunt incrementum, quæ alias nimiâ ſanguinis frictione & calore continuo augetur; nam ſalia animalia calore febrili valdè exacerbantur, & magis corrodentia redduntur, oleaque animalia eamdem ob

causam tandem rancida efficiuntur, & maximè acria : oleum blandissimum aut butyrum magno calore summè fiunt caustica. Quod ad posteriores pertinet, quoniam non lentorem solum meliùs dissolvunt, sed et humorum mixtionem, conservant convenientiorem, cùm salia, sulphur & aquam intimius magis cum sanguine uniant. Aquam simplicem in febribus acutis copiosè haustam, tam limpidam ferè & insipidam, quam erat pota, fuisse emissam, perspexi sæpiùs; (quod in transitu sit dictum symptoma est admodum periculosum). Aqua ut aqua sese non unit cum liquoribus oleosis; ita ut si sanguinis serum calore in gelatinam conversum, & ejus oleosa pars à diffluente membranæ adiposæ pinguedine, cæterisque exacerbata est, simplicem aquam neque benè cum sanguine commisceri, neque effectum præbere diluentem, haud sit mirum. Hinc ergo commixtionis non nullorum saponaceorum cum illa, qualia sunt sacchaum, syrupi, gelatinæ, aut fructuum, ut ribesiorum, rubi idæi, cerasorum aut similium, apparet necessitas. Succus limonum aut aurantiorum cum pauco saccharo, & convenienti aquæ quanti-

tate commixtus, gratum admodùm exhibet potum & scopo diluentis tam acid quàm saponacei.

Huic capiti porrò tantùm addere debeo, methodum hanc exercuisse veteres, qui vix alia in febribus propinabant præter, &c. Ibid. pag. 13.

Animalium humores in putredinem & dissolutionem naturaliter ruunt, nisi impediuntur & corriguntur alimentis acidulis; diæta merè constans ex carne, piscibus, aromatibus & aquâ, citò valdè inducet febrim putridam. — Panis non solùm est vitæ pabulum ut nutriens, sed quoque ut succos alimentorum putrescentes per ejus qualitatem acidulam corrigens. — Hispani & Galli hîc captivi immoderatam & inconsuetam carnium quantitatem edendo tali periculosâ correpti sunt febre, ut istâ morti traderentur plurimi. — Illius autem tam fuerunt avidi, ut carnis bolum quasi ore adhuc tenentes sæpiùs perirent. De sanguin. resol. stat. cap. V, pag. 47.

In malignarum febrium principiis sæpiùs illud sanguinis glutinosi & crustâ obducti inveni phenomenum, nihilominus sanguis binis aut tribus diebus post ex eodem homine detractus rarus pror-

sùs, & ut sanies quasi dissolutus.—Cujus rei plura mihi nuperrimè occurrebant exempla inter hujus loci *captivos Gallos*, qui *catervatim febre contagiosâ pestilentiali*,— sæpiùs cum petechiis & dysenteriâ cruentâ conjunctâ moriebantur. Quibus in febribus (ut quoque in aliis) chirurgi Galli, ut eorum mos est, quolibet aut ad minimum altero die sanguinem emittebant. — Atque in quibusdam eorum præfectis (ita tractatis) sanguinem tertio aut quarto emissum merum saniosum esse cruorem cognoscebam, licet primum emissus satis esset glutinosus. — Præter ea methodus medendi tam erat præpostera ut eodem tempore, quo tam negotiosi cum *lanceolâ* essent, *ægrotos jusculis salutarissimis*, *quæ ex carne bovinâ*, *vervesinâ cæterisque comparari poterant*, *replerent*, at quæ hoc quoque efficiebatur, licet isti perpetuò delirarent, maculis nigris vel purpureis tecti, & lingua tam nigra ut atramentum, & tam sicca asperaque esset ut pumicis lapis. — Magnum horum numerum medendi hujus methodi perversæ fuisse victimus pro certo habeo. Differt. de angin. malign. pag. 19.

Qui nullâ aliâ re, quàm merâ aquâ,

carne & piſcibus vivit homo, abſque ullâ re, vel acidâ, vel aceſcente, ſubitò contrahit in omnibus humoribus valdè inſignem rancorem (Vanknes) febricitare incipit, tandem ſanguis ejus in putredinis ſtatum ruit. Ibid. pag. 31.

LAURENT HEISTER. Compend. medic. pract. de febrib. contin. acut. cap. III, pag. 51.

Pro cibo juſcula tenuia ex vegetabilibus parata, præſertim farinacea, avenacea & hordeacea, ſucco citri vel pauco aceto ſub acida facta; aut ex pomis parata, &c. Item pruna, ceraſa & poma cocta, parciſſimè uſurpata, conveniunt. *Carnes* verò quæcumque & quæ ex his parantur, maximè hîc ſunt vitanda, naturâ hoc dictitante, quæ ab iis plerumque his in febribus abhorret. *Nullus etiam cibus qualiſcumque ſit, ægro nauſeanti obtrudatur;* quia ut Hippocrates rectè docet: *quo plus hos ægros nutriveris, eo plus nocebis;* multùm enim omnibus in febribus præſtat *abſtinentia*, aut ſaltem ſi quid appetant, aut aliquid ipſis porrigatur, ſemper ſit parciſſimus ac tenuiſſimus, & quidem, ut jam dictum eſt, ex vegetabilibus paratus. Atque hæc

curandi ratio mihi hactenùs optima in his febribus perſpecta eſt.

JOANNES DE GORTER. Medic. Hippocrat. in aphor. XVI, libr. I, pag. 27.

Miror igitur perverſitatem multorum, qui in omnibus febribus non dubitant dare decocta carnis, quoniam in corporibus à febre calentibus citò in putrilaginem convertuntur.

MM. MILLIN DE LA COURVEAULT, & MORISOT DE LANDES: Theſis. Ergo Pariſinis variolarum inoculatio. pag. 5. Voyez *Halleri diſputationes ad morbor. hiſt. & curat. tom. V.*

Nec diſſimulanda eſt alia truculantiæ variolarum in urbe Pariſinâ cauſa : ſcilicet ſparcior ex vegetantibus, liberalior ex animantibus diætâ; imò ut nihil convellendæ ſanitati deſit, ferculis pro erudito condimento ſunt jura carnium validiora.

M. FRANÇOIS VIGAROUS. Quæſtiones medicæ pro regiâ cathedrâ vacante, &c. 1776. Quæſtio nona. pag. 27.

Hoc tantùm advertentes circa diæ-

tam. . . . 1°. Non indistinctè quæcumque alimenta permitti febricitantibus. Jura carnium potiùs nocere quàm prodesse sub morbi initio, apud vegetos, & apud biliosos maximè. Optimam esse diætam tenuem & ex vegetabilibus paratam, & solo remissionis tempore imperandam.

ARETEUS CAPPADOX. De curat. morb. acut. pleuritid. libr. I, cap. X. Voyez *Artis medic. principes ab Hallero. tom. V, pag. 172 & sequent.*

Proindè cibariis omnibus ptisana anteponatur, initio quidem. . . . Halica verò secundum gradum occupat; . . . . fragi præterea sunt boni, panis aridus, . . . si jam diu morbus producitur, cum dictisque cibariis homo labare cæpit, ... mirificè prosunt ova nuper è gallinâ edita, ... inter carnes extremi pedes, . . . columbæ, gallinæ elixæ, porcorum cerebra. . . tosta. . . . marini pisces & saxatiles, ... ex fructibus malum concedito in aquâ aut mulsâ elixum, . . . tempore quoque illo quod horam Græci nominant ficus & alii id genus fructus concedantur.

ALEXANDER TRALLIANUS. libr. VI, cap. I. De putrid. Voyez *Artis medic. principes ab Hallero. tom. VI, pag. 219. De victu.*

Cibo utatur cremore ptisanæ largiter decocto.... At si vires imbecilliores appareant, panis quoque puris micas ex apomelite, aut hydromelle, aut hydrorosato porriges.... jusculum.... ex solâ gallinâ & modicis panîs micis, si vires infirmæ sint, & æger cibum fastidiat.

VALESCUS DE THARANTA. Philonium. de febr. acut. libr. VII, cap. VI, fol. CCCLXXV.

Diæta febricitantium acutè : circa quam aliquid cano. Universales sunt permittendi. ¶ Prim.... Humidæ diætæ omnibus febricitantibus conferunt.... ¶ Undecimus.... Inter cætera cibaria acutè febricitantibus utilia & amica, ptisana colata & non colata obtinet principatum.... ¶ *Diæta particularis febricitantium acutè.* Cùm ergo videris febrem peracutam.... & venit crisis in quartâ die.... nihil penitùs pro cibo ministrabis, solam autem aquam hordei propinabis vel aliquos syrupos.... Si tum esset infirmior.... concedimus &

avenatum vel hordeatum clarum in primis tribus diebus; & si crisis fit in quartâ die, illâ die nihil damus de cibo.... Ubi autem ægritudo procedit usque ad undecimum vel quatuordecimum, concedimus hordeatum factum cum lacte amydalarum & cum lacte quatuor seminum frigidorum majorum, & avenatum sit conditum, & jus poæ pullæ coctæ cum lactucis vel frusto cucurbitæ viridi, vel pisciculos squamosos boni saporis de aquis currentibus; ... & aliquid pro appetitu concedimus de pomis vel piris.... coctis in cineribus cum aliquantulo de saccharo.

JOANNES FERNELIUS. Febr. curand. meth. gener. cap. VI, pag. 392.

Cibus autem tum conveniens erit hordei cremor, aut jusculum è gallinaceis aut ex vitulinâ, hædinâve carne, in quo lactuca, oxalis, buglossum & portulaca incoxerint. Panis quoque ex eo jusculo coctus, & ipsarum carnium non nihil oxalidis, vel citrii mali succo, vel omphacio intinctum : ova insuper sorbilia, eorumque præsertim vitelli; fructus etiam passi dulces vel aciduli.

Omnis autem febricitantium victus,

humidus, frigiduſque habendus eſt ex materiâ levi. Primus. . . . aqua hordei.... aqua mulſa. . . . hordei cremor. . . . hæc ſequitur ſorbitio è pulli gallinacei vel columbini juſculo, in quo frigidiora olera, lactuca. . . . portulaca. . . . incocta ſint. Summ. refrigerand. nutriend. ratio in febrib. cap. XI, pag. 411.

Jodocus Lommius. (Joſſe) De curand. febrib. contin. cap. VII, pag. 78 & ſequent.

Ptiſana hordeacea atque ejus cremor facilè primas tenent, ob, &c. . . . Ptiſana ſic à multis paratur. . . . cæterum non rarò propter virium imbecillitatem, ad plenioris, quàm hæc ipſa ſunt materiæ alimenta tranſeundum eſt, in ſeptentrionalibus utique populis, qui voracitati, craſſæque materiæ cibis inſueverunt. Ergo etiam carnes interdum ſunt concedendæ, ſed volatilium, non item quadrupedum, niſi ad hædum & ad vitulum pervenire neceſſe ſit. Inter aves acutè febricitantibus aptas. . . . cocta hæc genera alimentorum cum ſucco apparantur, ſumunturque mali punici, aurantii, citrii, limonii & hujus modi. Frequentiùs ac rectiùs ex his coctis, & ſuo cum jure

contusis ac percolatis nutritoriæ fiunt sorbitiones, hoc modo.... porrò sæpe non incommodè hujus modi sorbiunculam additis quibusdam rebus, alterantem ac medicinalem reddimus. Id fit, vel unâ coctis.... seminibus frigidis... lactucâ, &c. Vel cum post percolationem.... adduntur refrigerantes succi, ut limoniorum, aurantiorum, aqua cardui benedicti. Hujus modi certè cibandi genus continuis in febribus semper efficacissimum sensi, cum ad hominis sustentandas vires, tum ad ardores mitigandos.

Cùm tanta est inappetentia, ut nihil horum admittat æger, concreti ex decocto jure carnium commemoratarum liquores fiunt, additis santalis, coralliis, pauculoque vino aquoso, & aquâ rosaceâ, & saccharo, & cinnamomi momento. Grati hi succi palato; cùm sumuntur, liquescunt, & sic in ventriculum facilè, multâque descendunt jucunditate.

Inter firmioris materiæ alimenta panis bis terve in aquâ lotus, & cum jure pulli vel capi mixtus acutè febricitantibus datur. Sæpè apud nos cum tenui cerevisiâ tritus, panis leniter decoquitur,

ſitque ſorbiuncula, addito ſaccharo, ac pauculo butyro. Loco citat. pag. 78.

Verùm hæc cibandi præcepta, ut Græcis atquæ Italis conducunt, ita ſeptentrionalibus gentibus, ceu multùm aliàs edacibus, ac quis enim acutè febricitantem noſtratem continuerit.... aut nutritionis caſum unicis reficere poculis, ſine virium jacturâ, atque periculo, poſſit? Omitto calumniam vulgi, qui fame ſitique enectum hominem, non morbo ſuperatum, ſi mors eum contingit, clamat, ingenti medentium dedecore. Et ut quàm fortiſſimè populi comtemnamus voces, artem ſæpè inique culpantis, ratio tamen monet, ipſeque docet *Hippocrates*, prætenuem nimiſque ſeveram victûs rationem eſſe inutilem, ac periculo opportunam. Errata enim, ſi quæ ægrotantis culpâ, vel medendis fiunt, moleſtius feruntur ab homine, propter immodicam debilitato inediam. Ergo etiam, me judice, ubi Græci mediam imperant, nos pocula damus; pro illorum poculis, nos ſorbitiones, ac pro his, etiam ea quæ comedantur, indulgemus. Tanti eſt conſuetudo, hominumque natura.... Scire tamen licet nimios nos eſſe oportere in noſtratibus alendis,

ceu quibus propter voracitatem, atque crassæ materiæ alimenta, cruditas ferè semper adest aliqua, quæ tempestivâ inediâ, incipientibus potissimum febribus, corrigi tutò potest. Loco citat. pag. 72 & 73.

JACOBUS HOLLERIUS. De morb. intern. de febre putrid. contin. libr. II, pag. 32 & 33.

Post phlebotomiam duabus aut tribus horis mulsam Græci propinabant, exhinc horâ ptisanæ cremorem. Nunc verò mulsæ loco, quæ quidem suspecta est in magno calore, aqua cocta, cui octava sacchari commixta sit, utendum est: deindè hordeato, loco cremoris ptisanæ.

Victus in reliquum tempus instituendus est qui refrigeret & humectet. Is autem tenuis & magnâ ex parte. Itaque nostro more juscula conveniunt è junioribus pullis gallinarum, vel vitulinâ carne molliusculâ. Alteranda verò ex acetosâ, lactucâ & portulacâ. Potus, aqua hordei, syrupus violatus multâ aquâ coctâ dilutus, &c.

GUILLELMUS RONDELETIUS.

De curand. febrib. de synocho, pag. 767.

Statim tenuissimo victu utendum, ob id interdicimus usu vini, carnis, & aliorum alimentorum, quæ multum sanguinis generant & corpus calefaciunt; ob id aquam pro vino damus, aut vinum malorum granatorum, aut julepum Alexandrinum, pruna cocta, acida poma præterea cocta. Concedimus cremorem hordei paratum ex pauco saccharo rosato, decoctum herbarum refrigerantium, vel lactucæ, portulacæ, denique victus ratio est tenuissima. Quòd si vires ut cùmque imbecilliores talem victûs rationem ferre non possunt, decoctum pulli, aut coxæ capi vel gallinæ cum lactucâ, portulacâ vel borragine, aut seminibus frigidis, si herbæ non reperiantur, concedimus.

HYERONIMUS MERCURIALIS.
Libr. V, de febrib. pag. 550 & sequ.

Cibus plenus.... est panis, ova & caro; tenuissimus.... est nihil dare, vel aquam solam administrare. Medium genus duplex est, aliud quod proximum est tenuissimo, hujusmodi est melicratum,

cremor ptisanæ, panis lotus; aliud verò quod proximum est pleno, veluti caro extremarum gallinæ. . . .

Cibus tenuissimus. . . . erat quidem veteribus in usu, verumtamen tempore nostro penitùs desuevit, adeo ut si quispiam medicus reperiatur qui velit detinere ægros absque cibo, vel unâ die, statim trucidator vocatur. Quare ego in hâc sum sententiâ, ut in febribus putridis fugiatis hunc tenuissimum victum, plenus autem victus cùm sit potiùs sanorum omninò fugiendus est. . . . Sed medium genus maximè accommodatum est in hâc curatione. . . quamobrem convenit in febribus putridis uti ptisanâ tantoperè à *Galeno* & *Hippocrate* celebratâ, melicrato, pane loto, carnibus avium,.. juribus, herbis. . . carnes neque semper, neque quovis modo, sed contusas & in sorbitionis formam redactas. *Et hujus mementote in febricitantibus vestris caveatis à cibis qui opus habent masticatione*, quoniam semper *Hippocrates* monet, *ubi febris adest, sorbitionibus non cibis esse utendum.* Et tamen nulla est hodie febris in quâ non exhibeamus & panem & ova & carnes. Loco citat.

Cibus utilis est ptisana facta cum bro-

dio parvæ pullæ, cui admixtus sit succus granatorum vel citri... jura etiam quibus admistus sit succus uvæ immaturæ... panatella cum succo citri. Carnes non admodum mihi probantur, quòd facilè putrescant, & quòd in febribus omnibus, ut dicebat *Hipporates*, utiliores sint sorbitiones quàm cibi, &c.

BARTHOLOMÆUS PERDULCIS. Univers. Medic. diæta ægror. cap. V, pag. 325.

In acutis *Hippocrates* tenuem valdè victum præscribit, cremorem hordei.... quorum loco nos juscula concedimus, gelatinam, expressa, consummata... indulgendum enim aliquid consuetudini. Græci enim temporibus *Hippocratis* frugaliter vivebant.... præterea longam inediam.... in morbis peracutis faciliùs quàm nos ferebant, qui paulò liberaliùs & multò lautiùs vivimus.

JOANNES VARANDÆUS. De indicatt. curativ. cap. VI, pag. 71.

Paulò deterior cibus & potus, sed suavior... iis qui meliores sunt, sed insuaviores, magis expectendus est. Sic nos calida, odorata, aromatica.... jus carnium &

ſimilia in calidiſſimis affectibus, febre continuâ, pleuritide, phrenitide, audacter & ſummâ utilitate exhibemus.

Daniel Sennertus. De febrib. libr. II, cap. IX, tom. II, pag. 49 & ſequent.

Verùm hæc cibandi ratio (victus tenuis) Græcis & Italis præſcripta, ſeptentrionalibus populis minùs convenit. Imò nec hâc ætate Italis convenire Itali cenſent, quia ſcilicet pleniori victui homines quàm olim aſſueti ſunt. Indè hodie licet loco inediæ integræ, melicrato vel juſculo aliquo, vel quod æquipolleat his, uti. Loco ptiſanæ colatæ integrâ ptiſannâ, imò loco ptiſanæ, piſcibus, ovis, carnibus uti licet.

Carnes etiam aliqui rejiciunt eo quòd facilè putreſcant, & obſervatum ſit, qui in Cretâ & aliis Græciæ locis qui carnes comedunt, mori. Verùm etiamſi in Græciâ ob calorem illum inſignem, & quia homines tenuem victum ibi facilè tolerant, ægri carnes vix ſine damno edunt in febribus : non tamen ideò populis ſeptentrionalibus, huic victui aſſuetis, carnes ſubtrahendæ ſunt. Ex carnibus autem conveniunt capi... quæ coctæ cum ſucco

malorum granatorum, citri, limonum condiri possunt... ex iis... jus conficitur... consummatum..... verùm cùm victum pleniorem suppeditent talia, ubi tenuiore opus est, non satis commodè exhibentur, nisi minore copiâ.

Hinc in ipso statu, victu tenuissimo (respectu scilicet victûs totius morbi) est utendum. Et in morbis acutis tenuis victus requiritur, & quo acutior est morbus, eo tenuiore victu opus est. In febribus verò longis, victu mediocri aut pleniori utendum, & tantò pleniore quò morbus est diuturnior.

LAZARUS RIVERIUS. Prax medic. libr. XVII, sect. ij, cap. I, de febrib. contin. putrid. pag. 429.

Alimenta quod attinet, victus tenuis esse debet in acutis febribus. Et in eo ita severa fuit antiquorum diligentia, ut potissimam curationis partem in eo constituerent, ægrisque, febre acutissimâ laborantibus, victum tenuissimum imperarent, ac solâ ptisanâ hordei ægros nutrirent. ....

At nostris temporibus, in hâc saltem regione, *mulierum contumaciâ & medicorum indulgentiâ* factum est, ut in qui-

busvis febribus, quantùmvis acutissimis jusculа semper concedantur, ex decocto carnium gallinæ, capi, vervecis, eâque ut plurimum tertiâ, aut ad summum quartâ quâque horâ exhibeantur. Æstate verò pulli gallinacei, aut carnes hædinæ prædictis addi solent. Tum etiam per vices, ex pullo gallinaceo solo cum herbis refrigerantibus ut lactuca.... vel ordinariis etiam jusculis succus limonum..... vigente magno ardore febrili & intensâ putredine, permiscentur.

Præterea in febribus minùs acutis panatellæ exhibentur bis aut ter in die, ex pane loto cum jusculo confectæ. Hordeata etiam aliquando usurpantur ex ptisanâ colatâ antiquorum, &c.

JACOBUS LAZERME. Curat. morbor. curat. febri. tom. II, pag. 249.

Sorbitiones seu jusculа carne vitulinâ, vervecinâ, bovinâ, gallinâ & pullis vulgo parantur : his quandoque præsertim in febribus continuis, adduntur cremores orysæ, hordei, avenæ, secalis, aquâ parati, quartâ qualibet horâ cum jusculis alternis vicibus exhibendi; imò cremores ex his parati in febre continuâ jusculis sunt anteponendi, quia sangui-

nem magis diluunt & temperant, partiumque serosarum damnum melius resarciunt. Jura carnium sale volatili, oleo fæta, motum febrilem & sanguinis rarescentiam augent. Insuper partes adiposæ, à jure carnium inseparabiles, ad putredinem contrahendam pronæ, materiem febrilem alunt, & febrem ipsam fovent, ut in ægro observavi febre continuâ per plures dies laborante, à jusculis pinguioribus, frequentibus assumptis, producta, quæ adhibito tenuiori atque humidiori victu, absque remediis penitùs evanuit.

FRANCISCUS BOISSIER DE SAUVAGES DE LA CROIX. Nosolog. method. class. III, ord. I, t. II, pag. 351.

Quoniam in quàmplurimis exanthematicis humores ad putredinem vergunt, ut patet ex fætore oris, excrementorum, & citâ cadaverum gangrenâ, septica tum medicamina, tum alimenta fugienda sunt, & antiseptica anteponenda; notum autem est vegetabilia alimenta exceptis acribus esse minùs putredinosa, quàm carnes animalium, adeòque ægros cremoribus avenæ, orysæ, decocto albo Sydenhami esse nutriendos, nisi tamen à jusculis expectetur major cor-

roboratio, ut cùm pulsus languidus est... summi momenti est... ut acidis, limonum succo, aceto condiantur alimenta ad arcendam putredinem.

ANTONIUS DE HAEN. Rat. Medend. tom. I, pag. 2 & sequent.

Constitit *Diætâ Hippocraticâ* nihil dari præstantius observavimus : in ægris nostris, quò acutior, ideòque brevior morbus esset, eò parciora alimenta exhibenda esse, contra pleniora.

Materies fuit passim decoctum, puls, cremor hordei aut avenæ cum melle, aut jus carnium. Equidem jura carnium in *Hollandiâ*, fateor, rariùs ægris concessi, quòd in putrefactionem quodammodo inclinent, verumtamen ex ipsâ doctrinâ Hippocraticâ, debui ea *Austriacis* concedere ægris.

Quippe universæ *Austriacæ*, penèque omni *Germanæ* genti, id moris est, ut aud prandeant unquam aut cœnent, quin à jure carnium inchoaverent. Hisce ita assueverunt, ut quibus diebus. *Sancta Ecclesia Catholica* carnibus abstinendum jusserit, jure piscium utantur : quæ quidem consuetudo planè ignorata *Batavis*. Lex igitur *Hippocratis* jubet, aphor. 1-17.

« Concedendum aliquid & consuetudi-
» ni, & tempestati, & regioni, & ætati,
» 2-38. Paulò deterior & potus & cibus,
» jucundior autem, eligendus potiùs,
» quàm meliores quidem, sed ingratiores,
» 2-50. A multo tempore consueta,
» etiam si fuerint deteriora, insuetis mi-
» nus turbare solent.

Hanc porrò in putridum inclinationem emendaturus, grata acida iisdem addenda esse docui. Succum citri, aurantiorum acidorum, granatorum, ditioribus; tenuioris verò sortis hominibus, cremorem tartari, aut juri incoctam acetosam. Juvat & suâ naturâ acescens, panis albus, benè coctus, ac fermentatus, quem, dum longior futura videtur ægritudo, aut dum ejus apicem æger jam est transgressus, juribus incoquimus. Pultes avenaceæ intermediis temporibus conceduntur iis qui nec ægrotant valdè, nec prædictis appetitum sedare valent....

Alterum ægrorum nostrorum nutrimentum, eorumdemque simul potum, supra innueram esse aquam hordei, vel avenæ cum melle. Quod decoctum aut meracius, aut tenuius, major minorve nutriendi necessitas moderatur. Si neque

spissum, neque tenue esse oporteat, coquuntur unc. 8. Hordei crudi aut avenæ cum aquâ purâ, donec crepet, ut supersint mensuræ quatuor. Mensura capit quatuor libras medicas. Mensuræ cuique unc. 1, 2, mellis adduntur. Ægris vehementer exæstuantibus, cum siccâ nullâve alvo, singulis mensuris dragm. 1, 2, cremoris tartari, vel totidem nitri adduntur.

Decocti hujus usus adhibetur assiduus, ut quantum possint ægri, potent; recusantesque, blandè admonentur necessitatis bibendi. Quâ quidem in parte nostros pauperes plerisque divitibus dociliores experimur. Rariùs unica mensura, sæpiùs binæ; non raró tres, & plus adhuc, per diem assumuntur, idque aut calidè, aut tepidè saltem.

Forsitan hæc quantitas exuberentior, adeòque onerosior quibusdam videbitur. Sed his regero.... ægros nostros inde minimè gravari, quin potiùs multis hinc gaudere emolumentis. Loc. cit. pag. 5.

Pergente cum appetitu facili horum tolerantiâ, poma elixa, cocta, tosta, interdiu concedimus, coctave pruna. tom. VII, pag. 223.

Fin des Passages latins.

